

Frédéric Nietzsche

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

11 Gallica Frédéric Nietzsche : contribution à l'histoire des idées
philosophiques et sociales à la fin du XIXe siècle / par Eugene [...] S Source
gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

11 Gallica | Roberty, Eugène de (1843-1915). Auteur du texte. Frédéric Nietzsche : contribution à l'histoire des idées philosophiques et sociales à la fin du XIXe siècle / par Eugène de Roberty. 1902. 1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 : - La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ». - La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc. [CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#) 2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques. 3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. || s'agit : - des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits. - des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation. 4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle. 5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays. 6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi

que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978. 7] Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@ bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

The text on this page is estimated to be only 31.57% accurate

% BIBLIOTHÈQUE | DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE
FRÉDÉRIC NIETASCHÉ || « . Ũ F Le nn mm. Pr Rennes DR à pm es . e +
A Omer ET RENE ere Er “ RE RE ° CRE > : DAS LU LS. : RE . = Ars = b
tEALÉ) à : : mnt mt te im nee rat RCE - . se. DR 1 +. Re . . , | PE
CONTRIBUTION A L'HISTOIRE : DES IDÉES PHILOSOPHIQUES ET
SOCIALES À LA FIN DU XIX° SIÈCLE PAR. EUGÈNE DE ROBERTY
4 ; LL FELIX ALCAN, ÉDITEUR < ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER
BAILLIÈRE ET C « 408, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108 a 1902 »
: 3 L - =: = UT 2 5 " = ré ze, " CRT EN EE) = = <: ES LAS ei LE CRE re
few) DATE: 7 BE SC ASS ET EE ke, PL NRA TR AE ĩ ŷ + . a JE aan > æ
À: ° + * || ss ii CES Se Ai is es ' as Éi ie . A 5 . 5 ges : CRT nm OR Det as
id 7 ET . : “2 ; 2e LR i Eh on ET Ě :- Fe pain 0 ae À AS ; : LA : : A fe. ARE
2 "ad : -. ĩ LA . . Fa as Hess : Î à ; “ re: Un rte D à . | N « re ns . : . ie aps 2 : .
: LE nur - a! = ge FE TE pt FE à : * + ..* : “ ; AREA TT CHER pes F : . :
ess Lust Re js , a ALT : [à : pat : 5 Ré , «18 seine 4, - rune

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

#» ea = Cu gp) en à Lee em es = <> LES [4

Dosz p.

60

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

16° R.

A LA MÊME LIBRAIRIE OUVRAGES DU MÊME

AUTEUR La metnesans) La Sociologie, 1 vol. in-8 de la Bibliothèque scientifique internationale; 2^e édition, cart. à l'anglaise. , . * Ofr. L'Ancienne et la Nouvelle Philosophie. 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. . . , fr. 50 L'Inconnaissable; sa métaphysique, sa psychologie. 1 vol in-18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. . . 2 fr. 50 La Philosophie du Siècle. 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine; 2^e édition. . . . , . : & fr. Agnosticisme. 1 vol. in-18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine; 2^e édition, . , . . . , 2 fr. 50 La Recherche de l'Unité. 1 vol. in-18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine; 2^e édition, 2 fr. 50 A. Comte et H. Spencer. 1 vol. in-18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine; 2^e édition. , , 2 fr. 50 L'Éthique. Le Bien et le Mal. 1 vol. in-18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine; 2^e édition. 2 fr. 50 Le Psychisme social. 1 vol. in-18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine; 2^e édition RE Les Fondements de l'Éthique. 1 vol. in- 48 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine; 2^e édition. 2 fr. 50 Constitution de l'Éthique. 1 vol. in- 18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. . . . , 2 fr. 50 EN PRÉPARATION L'Éthique. Cinquième essai : La Morale, l'Art et la Conduite : humaine. CHEZ PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR CHEZ SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS Pourquoi je ne suis pas positiviste. Brochure, 4 fr. 50 Morale et Politique. Brochure. . "7... 4 [r. 50 Coulommiers, — Imp. Paul BODARD. — 399-1902.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE -: DES IDÉES PHILOSOPHIQUES
ET SOCIALES À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE ne ' 4 US "1 ré : 1" ' D ____
PAR :... EUGÈNE DE (ROBERTY . . PARIS - FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
: ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^o. "408,
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108 in an 4902 | Tous droits réservés,
FA É +

The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

is JC) ; 52 RITES Ne gt LA po RE EE xd



The text on this page is estimated to be only 39.67% accurate

re a) #

A MON TRÈS CHER AMI

PAUL ADAM

9 0 > 0 oh PREMIÈRE PARTIE CARACTÉRISTIQUE

GÉNÉRALE I Un événement intellectuel qui sollicite l'attention la plus paresseuse, un fait mental qui frappe et surprend par son indéniable valeur symptomatique, une attitude peu ordinaire prise par la pensée vis-à-vis du monde : le nietzschéanisme — ontologie plutôt maigre et somptueuse philosophie sociale, — le ... nietzschéanisme est sûrement tout cela. EL c'est déjà . beaucoup. 5 Serait-il autre chose encore? Signifierait-il l'accès. Sion au trône vide de La philosophie d'une doctrine . jeune, puissante, pleine de sève? Des esprits à l'en_+thousiasme facile se sont plu à l'espérer : je comprends et je respecte, sans a partager, leur illusion. : “

2 FRÉDÉRIC NIETZSCHE D'ailleurs, je ne pense pas que l'on puisse, dès aujourd'hui, juger l'œuvre de Nietzsche d'une façon complète ou définitive. Mais, à défaut d'un semblable effort, je veux, dans les pages suivantes, apporter aux historiens et aux critiques futurs qui auront tout loisir pour reviser nos sentences, quelques éléments nouveaux d'information, le témoignage d'un contemporain. Je cherche surtout, dans mon travail, à déduire, de l'examen de la mentalité si complexe du célèbre moraliste, les divers enseignements qu'elle comporte. La présente étude est donc autant — les lecteurs s'en apercevront bien — un livre sur Nietzsche qu'un livre à propos de Nietzsche. S'inspirant de certaines boutades de Nietzsche lui-même, on a prétendu que sa personnalité intellectuelle et morale était beaucoup plus intéressante que sa doctrine : admirable prétexte pour rabaisser Nietzsche. Tel, entre autres, est l'avis du critique que donnait Brandes. Comparant Schopenhauer et Nietzsche à Spencer, Mill, Bain et Lewes, ne déclarait-il pas que si ceux-ci nous touchent plus par ce qu'ils font que par ce qu'ils sont, ceux-là, devins, voyants, artistes, sont moins précieux par leur œuvre que par leur personne? J'avoue ne point saisir l'utilité de cette distinction qui veut être fine et profonde et qui me paraît insignifiante et superficielle. Un penseur ne vaut que par les idées effectivement émises par lui; or, si celles-ci sont petites, médiocres ou faibles, l'écrivain qui les aura exprimées ne sera point le « grand homme » dont Nietzsche dit quelque part : « Il y a dans un philosophe ce qu'il n'y a jamais dans une philosophie : la cause de beaucoup de philosophies ».

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 3 L'œuvre du philosophe comprend aussi bien les idées plus ou moins neuves et fortes qui sillonnent son cerveau (et qui déjà relient les uns aux autres une multitude de faits), que l'arrangement systématique, l'ordonnance rationnelle de semblables matériaux. Chez Nietzsche, ses plus ardents adversaires l'admettent, les idées ne sont ni basses, ni communes; mais elles s'accordent mal entre elles, elles s'entrechoquent parfois avec violence, elles semblent venir de sources distinctes, elles paraissent se rattacher à plusieurs systèmes différents. Nietzsche se moque de la symétrie voulue, de l'ordre obligatoire; il y voit les traits habituels de ce qu'il nomme « l'esprit de lourdeur », l'apanage du philistin. Mais la volonté qui préside à la conception et à l'exécution d'un plan, n'est-elle pas plus subjective, en somme, que la connaissance qui observe, qui scrute, qui souvent bouleverse la réalité? Que signifient, dès lors, Îles .,- nombreux hommages et les éloges qui, passant par_ dessus la philosophie de Nietzsche, prétendent s'adresser à la personne seule du philosophe? : Je me place, dans cette étude, à un point de vue différent. C'est l'œuvre de Nietzsche en ce qu'elle offre d'impersonnel et d'objectif, ce sont les parties 7. où les éléments durables de sa philosophie et de sa 5': sociologie qui m'intéressent avant tout et qui me ©: semblent posséder une valeur certaine, Valeur négative ou critique sans doute; mais la négation ne joue+ L-elle pas dans les choses de la vie morale ou sociale un rôle pareil à celui que la décomposition tient - dans les phénomènes de la vie physiologique : ne fait-elle pas manifestement partie de l'œuvre édicatrice totale? On ne saurait assez combattre, en vérité,

4 FRÉDÉRIC NIETZSCHE cette grosse erreur — l'un des préjugés les plus répandus de la demi-science sociale actuelle, — qui consiste à croire que « la faculté destructive est sans cesse à noire portée, que l'anéantissement d'une société peut être fort rapide, que sa reconstitution, au contraire, est toujours très lente, en sorte qu'il faut à l'homme des siècles d'efforts pour rebâtir péniblement ce qu'il a démoli en un jour ». Voilà, à mon sens, de bien vaines paroles. Les forces brutes de la nature peuvent quelquefois, avant qu'une civilisation avancée y ait mis bon ordre, porter des coups subits et violents à la prospérité des hommes; mais l'humanité elle-même se montre infiniment respectueuse de l'œuvre sortie de ses mains. Des siècles de sape patiente, interrompue par des replâtrages répétés, précèdent dans la vie sociale l'écroulement du moindre pan de mur; et les plus fortes bourrasques, les grands orages révolutionnaires ne balayent, d'habitude, et ne dispersent au vent que les poussières de choses depuis longtemps tombées en ruine. On s'en aperçoit vite lorsque renaissent la paix et la lassitude des jours ordinaires. Quoi qu'il en soit, je n'attache qu'une importance minime aux éléments subjectifs de la philosophie .. de Nietzsche. Son cas est, en somme, pareil à celui de tous les philosophes. Il faut, pour peser les doctrines nietzschéennes dans une juste balance, tenir largement compte à leur auteur de ce qu'on nomme « l'équation personnelle »; il faut avoir égard à son tempérament mobile et inquiet, à son imagination d'artiste toujours en éveil, à sa sensibilité excessive. On devrait, par suite, ce me semble, passer rapidement sur les inconséquences, les contradictions, les lubies,

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE ms Ets ns émailent comme
mr de : nation. de cette tension extrême, de cette ne. “or Fe ‘énorme de
toutes les forces vives rs l'âme!

les étrangetés qui émaillent, comme autant de fleurs sauvages ou monstrueuses, la plupart de ses écrits, pour ne s'arrêter avec piété que devant le résultat net, le produit ultime de cette extraordinaire fermentation, de cette tension extrême, de cette dépense énorme de toutes les forces vives de l'âme !

IT Les souffrances physiques vaillamment endurées . par
Nietzsche et la poignante catastrophe qui ter- # _mina sa courte carrière, qui
couronna d'une lugubre " : auréole de martyr sa vie simple et modeste,
ému- -* vent les plus durs d'entre nous et remplissent nos :: cœurs d'un
sentiment de vague protestation et de tristesse. Nous ne pardonnons pas
aisément au sort sa perpétuelle et irritante cécité. Et ce mouvement : .
d'humeur profite à la personnalité du philosophe; il : contribue à la mettre
en relief, il lui donne une sorte de vie factice, une existence distincte de
celle de . son œuvre. Car, pour le reste, la vie de Nietzsche se confond avec
l'histoire de ses livres. Sa biogra- phie se compose presque exclusivement
de dates ' : * ; typographiques. D'ailleurs, elle n'est pas compliquée, on peut
la raconter en quelques mots. En voici quelques traits qui méritent une
brève notation. Nietzsche fut un enfant modèle, « ungeheuer artig, ein
wahres Musterkind ». disent les mémoires de sa sœur, Mme Förster. Il
étonnait ses maîtres et ses compagnons par la régularité de ses habitudes el

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 7 par sa stricte obéissance.

Une soumission bienveillante aux volontés plus énergiques que la sienne et aux circonstances plus fortes que son désir semble avoir été la qualité maîtresse du caractère de ce terrible révolté, de ce fougueux polémiste, de cet ardent négateur. L'enfant malléable et doux devint successivement l'écolier exact, attentif et patient, le citoyen respectueux des autorités, des lois, toujours prêt à remplir ses moindres devoirs, enfin l'homme _ résigné aux tortures de la maladie, acceptant avec fierté sa destinée mélancolique, envisageant la mort sans joie, Mais aussi sans crainte. _« Je doute, dit quelque part Nietzsche, que la souffrance rende meilleur, mais je sais qu'elle nous rend plus profonds. » Il généralise peut-être, dans cet aphorisme, une expérience personnelle; il semble, en effet, que chez lui la bonté pouvait difficilement s'accroître, même par le moyen sûr qui l'augmente ou l'éveille dans l'âme de la plupart des hommes. Ce - témoignage encore, en faveur d'une large tolérance dans le domaine des choses de l'esprit, se dégage de l'étude de la vie et du caractère de Nietzsche, à :., savoir, que la liberté, l'indépendance absolue dans l'ordre des idées n'empêche pas la soumission dans l'ordre des faits; de même que la révolte active n'est sans doute pas toujours inconciliable avec une mentalité servile. || Nietzsche enfant fit preuve d'une grande sensibilité. À peine âgé de dix ans, il pleura, raconte-t-on, à chaudes larmes à la nouvelle de la prise de Sébastopol, bouda des journées entières et ne se consola du désastre subi par ses amis les Russes qu'après avoir composé un poème en leur honneur. Il se

8 FRÉDÉRIC NIETZSCHE montra également très précoce. À treize ans, ...l écrit sur le problème des origines de la douleur un grave essai Où, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, il attribue à Dieu l'écrasante paternité du Mal dans le monde. Avant achevé ses études universitaires, il est nommé professeur de philologie classique à Bâle. Un an plus tard, en 1870, lorsqu'éclata la guerre avec la France, il sollicite et obtient des autorités suisses la permission d'aller rejoindre, en qualité d'ambulancier, l'armée prussienne. De retour à Bâle, il y occupe la même chaire dix ans de suite. Puis, profondément las du métier que sa santé toujours chancelante lui rendait pénible à l'excès, il quitte l'Université. Durant dix années encore, jusqu'en 1889, quand la folie incurable s'empara brusquement de son cerveau, il mène une vie libre et solitaire, assombrie et glacée d'une part par d'incessantes et cruelles tortures physiques, ensoleillée, réchauffée de l'autre par les joies créatrices de l'œuvre qui avançait à grands pas, qui s'annonçait de plus en plus belle et durable. C'est dans 'cette courte période décennale qu'il composa ses meilleurs ouvrages, une douzaine de volumes, mais tous précieux, écrits, il nous le déclare lui-même, avec le plus pur de son sang. Nietzsche aimait les longues promenades dans les montagnes qui bordent [a mer, là où les routes, dit-il, » deviennent pensives ». Il s'y abandonnait avec une joie d'enfant à ses rêves, à ses projets, à ses méditations. Ses principaux travaux, remarque à Ce propos un critique, portent l'empreinte du plein-air qui les vit naître et qui les inondait de soleil, qui les emplissait de lumière. On aurait cependant tort de croire

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 9 \. que Nietzsche fut un brillant et facile improvisateur. \ Personne, au contraire, du moins en Allemagne, ne \ se donna plus de peine pour acquérir ce qu'on a J appelé l'écriture artiste. Il appartenait, sous ce rap1 port, à l'école de Flaubert. Dans ses livres, il mania ___ { d'une façon presque alerte et, en tous cas, peu commune le lourd outil de la langue philosophique allemande; il se créa un style à lui, imagé, expressif, entraînant, coloré et chaud. Il piqua au vif et fit saigner plus d'une fois l'amour-propre national. Marchant É sur les traces des plus grands esprits de la vieille _ Allemagne, il critiqua d'une façon mordante les idées, les mœurs, certains traits du caractère de ses compatriotes, et jusqu'à cette profondeur germanique, « die . deutsche Tiefe » , qu'il assimile à une simple dyspepsie si _ mentale, à une digestion embarrassée et difficile. i 2 La phase ultime de sa vie — redevenue exclusive Sur 'ment physique — remplit derechef une période " exacte de dix ans :-c'est la démence absolue, une : agonie lente, adoucie et peut-être prolongée par les * soins affectueux de sa noble sœur et de sa mère qui, Le diCon, recueillit à maintes reprises, sur les lèvres de 'son génial enfant, cette plainte déchirante et si horriblement tragique : « Mère, je suis bête (Mütter, ich #: #bin dümm) ». Nietzsche, qui cessa d'écrire à quai |. : rante- - cinq ans, ne cessa de vivre et de souffrir qu'à ©: cinquante-cinq. Il mourut avec le siècle dont il demeurera l'une des figures les plus marquantes. Voici six : lignes intitulées : « Ecce Homo » — Nietzsche faisait : des vers comme Guyau — qui semblent être un portrait de l'auteur peint par lui-même : Le « Ta, ich weiss woher ich stamme! ER Ungesättigt gleich der Flamme,

FRÉDÉRIC NIETZSCHE oo ... Glühe und verzehr ich mich,
Ru AT Licht wird Alles was ich fasse, : no. | Kohle Alles, was ich lasse : Rs
Flamme bin ich sicherlich! » | Je traduis littéralement : race! Insatiable
comme le feu, je brûle, je me con__sume. Ce que je touche devient
lumière, ce que je | laisse — charbon. Sûrement, je suis une flamme!» 'œns

III Nietzsche se considérait comme un penseur incompréhensible, pris non seulement des foules, mais encore des élites moyennes, qui déjà comptent par leur nombre. Son ouvrage le plus célèbre : Ainsi parla Zarathoustra, devenu plus tard très populaire, porte ce sous-titre ... significatif : « Un livre pour chacun et pour peu ». En réalité, l'œuvre de Nietzsche, à peine connue de quelques-uns, suscita vite dans le monde entier une sorte d'étonnement qui se changea bientôt en une vive admiration. Ce fut comme une traînée de poudre. Depuis Hegel, Schopenhauer, Darwin, Lamarck, et, plus tard, Marx, pareil engouement ne s'était jamais vu. Une gloire rapide et d'apparence robuste naquit de beaucoup de bruit. Nietzsche fit école, il devint un des symboles vivants de son époque. Pendant que, séparé de ses fidèles et de l'univers par les affres insanes, il s'éteignait lentement dans la capitale de Goethe, à Weimar, ses livres se traduisent dans toutes les langues, leurs éditions se suivent et les ouvrages consacrés à la critique et aux

12 FRÉDÉRIC NIETZSCHE commentaires de ses œuvres se multiplient jusqu'au point de former une véritable bibliothèque. Eh bien, malgré les éclats de ce triomphe, en dépit de cette brusque — et peut-être éphémère — popularité, je crois que Nietzsche avait raison de se défier de son futur public. Il me semble avoir été mû par un pressentiment juste lorsque, dans une lettre à Brandes, il exprima l'orgueilleux désir d'avoir deux lecteurs seulement, pas plus, mais des lecteurs que : lui-même eût pu hautement estimer. Sa vraie pensée _ est à chaque instant trahie ou travestie soit par ses disciples, soit par ses adversaires. L'impression générale qu'il produit sur le public reflète ces variations en sens inverse. L'interprétation commune ou vulgaire donnée à son œuvre est probablement fort peu exacte; mais la critique ésotérique ne l'est guère davantage. Elle se plaît à faire défiler devant nos yeux des Nietzsche différents et souvent contradictoires. Ajoutons, pour être justes, que la pensée mobile de notre philosophe, toujours pleine de dramatiques contrastes, se prête, mieux encore que celle d'Hegel, à ce jeu d'ombres chinoises. Dans son livre sur Wagner, Nietzsche nous décrit «cette pauvre jeunesse, pétrifiée dans une pose d'admiration, retenant son souffle ». — « Ce sont, dit-il, : des wagnériens : ils ne comprennent pas un traître mot en musique, et pourtant Wagner règne sur leurs âmes! » Cette boutade pourrait s'appliquer tout aussi bien aux plus zélés d'entre les disciples modernes de Nietzsche : combien parmi eux n'entendent rien à la. philosophie, surtout à celle qu'enseigne leur maître préféré! Un critique, qui passe pour compétent, nous assure

PERS CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 13 que Nietzsche « n'admet pas le contrôle de l'homme sur lui-même, qu'il laisse au « moi » de chacun toute latitude pour s'affirmer selon le mode aveugle des instincts de l'animal ». Et un autre, qui n'est pas le premier venu non plus, nous dit juste l'opposé, nous montre en Nietzsche le nouvel ascète prêchant cette contradiction de soi-même « qui remplit des réservoirs et des lacs d'énergie en endiguant l'exubérance des instincts les plus puissants », ou cette contrainte qui fixe pour lâche à la volonté « l'effort de s'élever sans cesse au-dessus d'elle-même, de réaliser le surhumain » (note A). Ceci n'est qu'un exemple pris entre cent autres. Par le fait, toutes les tendances fondamentales, tous les points cardinaux de la pensée de Nietzsche ont eu à subir, chez ses commentateurs, une déformation analogue. La faute en est imputable, en grande parole, Je le répète, à Nietzsche lui-même. Entraîné par la fougue de son imagination, il laisse courir côte à côte toutes les idées, les grandes et les petites, les importantes et celles qui possèdent une valeur très relative. Il les pousse et les développe souvent avec la même vigueur, il se garde bien d'arrondir ou d'éliminer leurs angles, il se fait une joie d'enfant de leur chiquetis, il se fie, pour le reste, à l'équité, à la logique, au bon sens du lecteur. Or ces qualités — les jugements contradictoires portés sur Nietzsche nous en fournissent une nouvelle preuve — sont plus rares qu'on ne le croit. Vais-je donc, à mon tour, essayer de découvrir un Nietzsche ne ressemblant en rien à ceux déjà trouvés et décrits par tant d'auteurs? Pourquoi pas? Seulement, dans les chapitres qui suivent, j'éviterai de faire

FRÉDÉRIC NTETZSCHE . r à . 4 | comme ce moine italien du
moyen âge qui, prêchant :: sur une place de Florence et voyant la foule se
presser Ne de quelques baraques foraines LS ohee s'ef: cifix et en criant à
tue-tête : Æ'eco il vero RAT voilà le vrai polichinelle ! Car je ne jurerais pas
— jen. risque l'aveu public — que mon polichinelle fût le . seul vrai. | :

IV - On a dit de la philosophie de Nietzsche, surtout de d. sa: philosophie morale, qu'elle était une protestation sex phop — et plus particulièrement de l'instinct ::de puissance ou de grandeur — contre la logique et ::-s8 vieille prépotence dans les affaires humaines. On a '7 voulu y voir une sorte de révolle de la vie, du monde :. organique, contre la société, le monde surorganique. sy Et comme preuve à Nous on eite les traits acérés que Nietzsche décoche sur « l'esprit socratique », 4T« l'esprit de lourdeur »; sur tous les dogmatismes |: sociaux ou moraux. #. . Si tel avait été le cas, la pensée de Nietzsche aurait aa être condamnée comme quelque chose d'infini'ement pauvre et médiocre. Mais le reproche n'est rien __ moins que fondé. Sans doute, c'est de la raison et des .- lois de la logique que se réclament toujours les pires . dogmatismes. Mais la détestation de l'adversaire doit- elle s'étendre aux armes dont il fait usage, et faut: - 11, pour bien lui marquer notre mépris, aller à sa Le rencontre les mains ou plulôl — c'est le cas de le + dire — la tête vides? La méthode serait pitoyable,

416 FRÉDÉRIC NIETZSCHE et Toïstoï lui-même, je pense, ne manquerait pas de là réprouver. La force ne plie que devant la force, et la raison qui, d'ailleurs, n'est que l'expression suprême de la force, ne cède qu'à la raison. Opposer Kant, Comte, Mill, Spencer, les stricts et durs togiciens, à leurs prétendue frères ennemis, les Guyau, les Tolsioï, les Tbsen, les Nietzsche, est un pur enfantillage littéraire ou critique. Les seconds marchent : ... au combat sous le drapeau déployé par les premiers, sa et quand la victoire leur sourit, c'est sous le même signe logique. A tous on pourrait plutôt reprocher de trop raisonner et de ne pas assez observer. Mais ... n'insistons pas. La théorie « impérative » qui prétend soustraire l'idée de devoir au contrôle de l'expérience, apparaît aux yeux de Nietzsche comme un grossier et criant déni de logique. Ce que nous appelons notre « devoir » demeure, pour lui, un simple cas du jeu constant des : énergies psychophysiques individuelles en quête d'un équilibre social plus ou moins stable. « Nous voulons, dit-il dans son livre intitulé *Aurore*, rétablir notre autonomie en opposant à ce que d'autres firent pour nous, quelque chose que nous faisons pour eux. Car les autres ont empiété dans la sphère de notre pouvoir et y laisseraient la main d'une façon... ** durable, si par le « devoir » nous n'usons de représailles, c'est-à-dire, Si nous n'empiétons sur leur pouvoir à eux. » Voilà une explication qui, pour être incomplète, n'en possède pas moins une saveur rationaliste très accusée. Dans ce subtil calcul, ce n'est certes pas la raison qui subit la loi de l'instinct, c'est l'instinct qui obéit à la raison. C'est Nietzsche est un logicien. « Qu'ai-je affaire avec is. 4

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 17 les réfutations? » s'écrie-t-il d'un ton indigné dans la préface de sa Généalogie de la morale. On prit cette boutade à la lettre. On crut — et la plupart de bonne foi — que son œuvre était quelque chose comme une interjection pure, un long cri de douleur et de révolte, la plainte d'un noble esprit blessé par les dures réalités de la vie. Or, ses livres sont une incessante réfutation ; et c'est jouer sur les mots que de les présenter comme une proiestation. Il y a là une nuance entre la pensée et l'acte, entre la cause et le résultat, qu'il convient, croyons-nous, de soigneusement observer. Nietzsche montre un penchant marqué pour les questions difficiles. Sans doute se croit-il de force à les résoudre. Il choisit ses adversaires. Il ne se commet pas avec le premier venu. Il formule ainsi les trois règles principales de l'implacable guerre de partisan qu'il ne cessa de faire aux doctrines officielles et aux philosophes renommés : « 1° Je n'attaque que les causes qui sont victorieuses, et j'attends parfois qu'elles le deviennent. 2° Je ne les attaque que lorsque je ne trouve pas d'alliés qui me secondent, lorsque je me sens isolé, lorsque je n'engage que ma propre responsabilité, 3° Je n'ai jamais fait un pas publiquement, je n'ai jamais entrepris une tâche qui ne m'ait aussitôt compromis. Tel est mon criterium de l'action juste. » Cette fière déclaration n'est pas une vantardise. Elle exprime un fait constant, elle pourrait servir de #roËlo à chacun des livres de Nietzsche. Sous certains rapports, celui-ci se présente bien un peu comme le Don Quichotte de la pensée générale du siècle, et comme l'une des plus nobles figures. avec Descartes, avec Pascal, avec Spinoza, de l'épopée ©)

18 FRÉDÉRIC NIETZSCHE philosophique tout entière.

Seulement, ce Don Quichotte ne prend pas, comme le héros de Cervantès, les servantes d'auberge pour des princesses, et les moulins qu'il attaque sont les citadelles authentiques de la sottise, de l'ignorance, de l'injustice des hommes. Nietzsche le logicien se contredit souvent lui-même. Il lui arrive d'injurer les dieux qu'il avait adorés et de réinstaller dans le sanctuaire les idoles qu'il avait + commencé par traiter avec le plus profond mépris. Il lui arrive d'être un observateur médiocre, d'abuser de l'abstraction ou des métaphores, de voiler, comme dit l'un de ses critiques, un raisonnement simple, à la Jean-Jacques Rousseau, par des obscurités d'Apocalypse : l'ypse. Tout cela est vrai. Mais où est le juste qu'il : premier l'accablent ? Et la pensée multiforme et intense n'a-t-elle pas droit au même pardon que l'amour : multiple et fort ? Du reste, Nietzsche est avant tout un grand remueur . ; d'idées, un instigateur d'opinions neuves, de visions originales ; et, sur ce point, j'accepte volontiers certaines thèses de M. Paulhan dont l'excellent petit livre intitulé la Psychologie de l'invention nous décrit les étapes varices et successives de la lutte intestine . qui déchire l'esprit créateur et accompagne la moindre gestation du génie humain. Lisez, par exemple, les deux chapitres consacrés, l'un, au développement de P P l'invention par déviation, et l'autre, à l'irrégularité dans l'invention. L'auteur n'y prononce pas une seule fois le nom de Nietzsche, auquel sans doute il n'a jamais songé, et pourtant ces pages semblent avoir été écrites tout exprès pour nous faire comprendre l'intime nature du talent de ce philosophe. CE

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 49 J'emprunte ici, au travail de M. Paulhan, quelques remarques topiques. Elles m'éviteront un commentaire plus circonstancié sur les illogismes, apparents ou réels, qui se découvrent dans presque tous les écrits de Nietzsche. Pour M. Paulhan, « les taches, les manques de logique qui déparent souvent les œuvres des esprits originaux, puissants et plus souvent encore peut-être celles des précurseurs », sont le produit nécessaire de la lutte intense qui s'engage dans leurs cerveaux entre l'idée, « l'invention nouvelle » et « les anciennes habitudes mentales » dues à l'éducation première, au milieu, à l'hérédité. — « Il est rare, dit-il, qu'un génie sache aîler logiquement au bout de son invention et ne soit pas entraîné, d'une part, à outrer certaines idées personnelles, et de l'autre, à garder sur bien des points trop de restes du passé qui amènent ou constituent autant de déviations d'une œuvre... Le début des évolutions, l'état « primitif » est riche en déviations étranges dues à l'indépendance des éléments, à leur incohérence, au développement exagéré de l'un d'entre eux... Or, l'homme qui invente est toujours, à quelques égards, un primitif... Mais si l'esprit est souple et vigoureux, si la tendance directrice est subtile et exercée, la déviation devient elle-même une cause de fécondité, une sorte de procédé de développement conscient et voulu, une sorte de méthode... L'invention se développe alors non point par une chaîne de conséquences presque immédiatement tirées du fait qui leur sert de point de départ, mais par de singuliers enchevêtrements d'idées. L'invention sort à chaque instant de sa roule régulière pour chercher fortune à droite et à

20 FRÉDÉRIC NIETZSCHE gauche... Les idées fausses des esprits féconds et forts sont plus nombreuses et poussées plus loin que celles des esprits pauvres et sans vigueur, elles attirent parfois l'attention plus que leurs idées justes, et plus que les idées fausses des médiocres, et par suite apparaissent à tort comme des indices de désordre. Ajoutons qu'elles sont souvent mal comprises. De plus, une logique fort rigoureuse permet au savant ou au philosophe d'accueillir provisoirement certaines hypothèses sur lesquelles l'expérience seule peut prononcer, mais qui semblent folles parce qu'elles contrarient des opinions opposées facilement admises... [1 n'est pas donné à tout le monde d'imaginer, ni surtout, peut-être, de vouloir réaliser ce que Darwin appelait ses expériences d'imbécile. » M. Paulhan constate encore que l'apparition de l'idée nouvelle exige un fonctionnement à la fois logique et illogique de l'intelligence. « La logique, dit-il, y est essentielle, puisque l'invention est une systématisation. Mais à peu près fatalement, cette systématisation, à cause de son caractère de nouveauté (qui la distingue de l'instinct où tout est régulier), ne se fait pas sans (roulel sans désordre. Elle implique des dissociations, des ruptures d'habitudes, des conflits qui sont autant d'illogismes partiels, elle est due, pour une partie, à des hasards, à des rencontres imprévues et nonsystématisées d'impressions et d'idées. Prise en elle-même, la création intellectuelle est généralement, pour peu qu'elle soit importante, incomplète et quelque peu désharmonique... Aussi très souvent une invention, bien qu'elle tende à unifier l'esprit, lui est, dans le présent, une occasion d'illogisme et d'erreur, et ce caractère sera LÉ

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 21 d'autant plus marqué que l'invention sera plus une invention, que son importance et sa nouveauté seront plus considérables... » Guyau, déjà, avait fait une observation semblable : « Il y a toujours, dit-il, dans l'héroïsme quelque naïveté simple et grandiose..... Les cœurs les plus aimants sont ceux qui sont le plus trompés, les génies les plus hauts sont ceux où l'on relève le plus d'incohérences » (2). M. Paulhan conclut, non sans quelque mélancolie : « Je ne sais trop si l'on ne pourrait souvent mesurer la nouveauté et, pour ainsi dire, la valeur d'une invention au nombre d'erreurs et d'illogismes qu'elle inspire à son auteur... Tout en faisant la part des équilibrés, ou plutôt des moins déséquilibrés, nous trouvons à la fois chez l'inventeur ces deux défauts contraires : excès de conservation, excès de nouveauté; ici l'invention est arrêtée trop tôt, là elle est poussée trop loin. » Voilà une dissection du génie inventif dont celui de Nietzsche aurait pu, je le répète, avoir fait tous les frais. Excès de conservation, excès de nouveauté, le talent de Nietzsche tient tout entier dans cette brève formule, qui explique aussi les sentiments variés et parfois diamétralement opposés que ses œuvres inspirèrent au public. Et, à ce propos, citons une dernière remarque de M. Paulhan, dans laquelle, sans sortir du sujet général par lui envisagé, il nous 'donne une description exacte de ce qui advint à la pensée de Nietzsche lorsqu'elle se communiqua à un nombre considérable de cerveaux. « La déviation de l'idée, parfois utile, dit M. Paulhan, mais parfois aussi dangereuse, qui se réalise chez l'inventeur lui-même, est singulièrement aggravée par sa diffusion dans les

29 FRÉDÉRIC NIETZSCHE masses, par sa réfraction à travers des esprits de densités diverses... On sait ce qu'un germe d'idée est capable de produire quand on l'a éprouvé avec des cerveaux d'ignorants ou des esprits bas ou vulgaires, Déjà l'homme insiruit, intelligent, assez équilibré, devient un véritable primitif, sous l'influence de l'idée neuve qui s'est accrochée à lui, et que, faute de préparation, il ne peut convenablement traiter. Le mal s'aggrave par les déséquilibrés avides de nouveautés qui les défigurent et par les routiniers qui ne les altèrent pas moins pour les repousser que les autres pour se les rendre assimilables.... » (3) On se tromperait donc beaucoup en voyant dans ce qui est arrivé à Nietzsche et à ses lecteurs un cas exceptionnel. Mais il faut bien admettre que c'est là un cas vraiment typique. Nietzsche, qui est l'un des penseurs les plus loyaux et les plus sincères que le monde connaisse, se rendait compte des hantises étranges qu'il subissait. Il sentait que, souvent, ses idées le possédaient beaucoup plus qu'il n'en était le maître. Il avoue s'être trop attardé dans cette phase critique de la pensée qu'il appelle son « existence catilinaire », un composé de haine, de vengeance, de révolte contre la chose qui existe, qui n'a plus besoin de devenir; et il cherche à pallier ses nombreuses variations {elles ne sont toutefois jamais des palinodies) en se comparant au serpent qui doit mourir s'il ne mue pas. De même, dit-il, les esprits qu'on force ou qui se forcent à ne pas changer d'opinions, cessent d'être des esprits. « Je sais bien, déclare-t-il encore avec une candeur touchante dans ses Considérations inactuelles, que mes écrits dénotent le dilettante et que ma pensée n'est pas mûre...

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE Plus tard, dans quelque cinq ans d'ici, je verrai © : à me débarrasser de toute polémique, et à entre- ut prendre une œuvre vraiment bonne... » Mais l'immaturité des principales idées de Nietzsche est la fleur légère de l'invention, le duvet précieux qui accuse leur fraîche et ferme nouveauté; et c'est un charme -. qu nous attire malgré nous, un élément de succès :.. parmi les esprits sages et mûrs plus encore que parmi ” , les jeunes et les insoucians. La logique, a-t-on dit, est l'honneur du philosophe. Mais l'honneur cesse . de' mériter son nom et devient un vaniteux et sot : préjugé lorsqu'on le sépare de la simple honnêteté. . : Or celle-ci, chez un philosophe, comme on l'a éga: lement dit, consiste « à suivre l'esprit dans toutes - les voies où il nous mène, fussent-elles les plus .périlleuses, à ne tenir rien pour sacré auprès de la °+ droiture de l'intelligence » (4). Nietzsche posséda :. cette qualité au plus haut degré.

nt

L Dans quelle mesure Nietzsche a-t-il été le produit : et l'expression de son milieu et de son temps? On a voulu voir en lui le philosophe du nouvel Empire : german, de cette expansion soudaine de force matérielle comprimée et de vitalité latente cherchant une : large issue. De même, a-t-on dit, que le pessimisme : ironique de Schopenhauer trouva un bruyant écho en Allemagne et partout ailleurs en Europe, parce qu'il servit d'exutoire à la dépression morale qui . * s'était emparée des esprits à la suite des grandes :: espérances avortées de 1848, de même l'optimisme . un peu outré, voulu, et matérialiste au fond, de . Nietzsche, sa défense violente des droits supérieurs . de la vie, la préséance qu'il semble vouloir accorder, : : sinon à l'instinct sur la raison, du moins à l'action : sur la théorie pure, enfin son culte pour toutes les °° formes de la grandeur et de la puissance, tout cela ne fut que l'expression philosophique de la nouvelle * ::* mentalité allemande, lentement préparée par l'histoire totale du siècle et brusquement éclos après :: le coup de foudre de 1870.

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 25 Il y a lieu, je crois, d'élargir, d'amplifier ce jugement avant de reconnaître la part de vérité qu'il renferme. La philosophie de Nietzsche n'est pas le produit de la collaboration active de son tempérament mental avec celui du seul peuple allemand. Ses contemporains des autres pays de l'Europe ne sauraient, sans injustice, se voir exclus du partage. Dans la pensée et les œuvres de Nietzsche se reflètent, comme en un miroir, certains besoins intellectuels, certains sentiments moraux de notre époque tout entière. Mais s'il en est ainsi, notre temps peut être rangé parmi les périodes les plus conscientes de l'histoire. Car Nietzsche s'élève avec une vivacité impérieuse, une pétulance qu'on a qualifiée de française, contre le mal qui ronge le siècle, qui mine la santé et diminue les forces des sociétés modernes. Il voit ce mal dans l'individualité affaiblie, l'esprit de troupe ou de caserne, la veulerie régnante, la lâcheté universelle devant la souffrance et même devant l'effort trop pénible. Il n'a pas assez de paroles de dédain pour l'animal domestiqué, la pièce de troupeau — das zahme [Hausthier, ein Stück Herdenvieh — qu'est devenu l'homme à notre époque. Il éprouve à le contempler un haut-le-cœur, une sensation aiguë de malaise; des émanations pestilentielles, assure-t-il, se dégagent de cet entassement de médiocrités démocratiques; et il finit par se boucher le nez en criant : De l'air! de l'air! Ce cri me semble très significatif. C'est la seconde fois, dans l'espace de cent ans à peine, qu'on l'entend s'exhaler avec cette vigueur. Après le plaidoyer retentissant et passionné de Rousseau pour la saine

26 FRÉDÉRIC NIETZSCHE nature, les invectives de Nietzsche, son prêche virulent en faveur des coudées franches, du grand air pur et libre! Et chaque fois, une popularité considérable s'attache à la personne du prédicateur et récompense son initiative. C'est là, sans nul doute, un symptôme sérieux. Mais je n'en augure aucun mal pour l'avenir des sociétés européennes. Je pense, au contraire, que lorsqu'il se manifeste avec un peu de suite, ce signe marque un progrès, un pas en avant vers une socialité accrue ou plus intense. Dans l'engouement prolongé du public pour les déclamations de Jean-Jacques, dans la satisfaction et l'allègement visibles éprouvés par une foule de gens à la lecture des diatribes de Nietzsche, je ne vois qu'une protestation encore vaguée, mais qui se précisera tous les jours davantage, contre l'empirisme régnant en maître absolu dans les choses morales, dans les rapports sociaux. Or, l'empirisme — la place laissée libre aux rencontres ignorées et imprévues des événements — est sans doute plus proche de l'animalité primitive que la science qui élimine le hasard de tous les domaines de la pensée et de l'action. Le non-naturel dans son acception littérale constitue une absurdité au moins aussi grande que le surnaturel. L'œuvre accomplie par la socialité et la mentalité humaines prolonge et achève l'œuvre commencée par la vitalité, comme celle-ci continue l'œuvre de la chimicité et ainsi de suite. Jamais rien ne se passe dans la société ou dans l'esprit à l'encontre des lois inviolables de la société et de l'esprit. Et jamais non plus rien ne s'y passe à l'encontre des lois qui régissent les autres ordres de phénomènes. Cependant, nous employons couramment les mots de

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 27 hasard et d'arhifice. Ces termes servent à ménager notre amour-propre, ils nous permettent de poursuivre à lälons notre marche dans la nuit qui rous entoure, ils jouent pour nous le rôle du bâton de l'aveugle guidant ses pas incertains sur une route mal explorée. Mais, dans ces conditions, dénoncer le caractère artificiel des règles et des mœurs régnautes, c'est, en quelque sorte, avouer déjà la pauvreté des moyens et des remèdes empiriques auxquels recourt notre ignorance en malière sociale. Un tel aveu n'est pas nécessairement le fait d'un esprit réfractaire aux idées et aux méthodes scientifiques. Les sociologues auraient donc tort de répudier cette sorte de solidarité avec Rousseau et avec Nietzsche. « Les philistins de la science », selon une expression de celui-ci, ne ° doivent pas nous en imposer par leurs ineptes déclamations sur le respect dû aux produits de Fhistoire. Les folies et les sottises des hommes s'expliquent, en dernière analyse, par le jeu des forces qui suscitent leurs acles sensés et leurs décisions raisonnables. Et il en est ainsi dans toutes les catégories de faits étudiés par la science : le fonctionnement régulier et le détraquement de nos organes relève d'une série identique de lois vitales; la succession des saisons ou des heures est imputable à la répétition des mêmes faits astronomiques, etc. Or si l'on n'ose pas nous demander de préférer les ténèbres de la nuit à la lumière du jour, ou d'aimer la maladie à l'égäl de la Santé, pourquoi exigerait-on de nous un équilibre impossible, une indifférence stupide entre le bien et le mal, la vertu et le crime, la vérité et le mensonge, la sottise et la raison (5)?

ES Tes OA DATE DR TOR HT DRE AT E = ENT i x Ë Ì à

Nietzsche avait en horreur cette émotion perverse qui fleurit dans beaucoup d'âmes humaines et que les catéchismes moraux glorifient sous le nom . d'humilité. IL éprouvait une profonde répugnance pour l'hypocrisie, la duplicité, le rabaissement de soi-même par la pensée, par le sentiment, par l'acte. Son esprit hautain ne tolérait les accommodements : et les compromissions nulle part: ni dans la science, où le pharisaïsme s'était depuis longtemps bâti un : nid chaud et douillet, ni dans la philosophie, où la É restriction mentale et l'équivoque du verbe péné- . trèrent: par la voie scientifique, ni dans l'art qui devait fatalement refléter la double imposture de la connaissance et de la croyance, ni dans la vie el l'action journalières, où la triple félonie des savants, des philosophes et des esthètes introduisait autant de ferments de corruption et se transformait ellemême en sournoiserie, en oppression réciproque, en servilité quasi universelle. À cette mantagne de mensonges accumulés par des siècles de vaines théories et de pratiques saugrenues, Nietzsche oppose ce qu'il pers et

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 29 juge être la vérité unique, la vérité qui ne se peut mettre au pluriel, car elle contient et résume nécessairement toutes les autres. Il y voit le seul moyen qui s'offre aux hommes pour sortir de l'accablant social où les pousse leur vaniteuse sottise, le remède suprême aux maux variés qui les accablent. Certes, les hommes connaissent depuis longtemps cette vérité universelle. Elle les a maintes fois aveuglés par son éclat, si dur que les vues affaiblies ne le peuvent supporter. Les hommes, à vrai dire, ne l'ont jamais complètement oubliée. Mais ils lui ont appliqué un autre nom, ils l'ont sévèrement distinguée des vérités les plus générales dans les sciences mathématiques, physico-chimiques, biologiques et même dans les sciences sociales. Ils l'ont rangée sous une étiquette particulière, dans une catégorie distincte de concepts abstraits, où ils lui donnèrent et continuent à lui donner le nom de liberté. Nietzsche, à mon avis, saisit mieux que beaucoup d'autres penseurs contemporains le sens profond de l'idée de liberté et la vraie nature de la longue suite de phénomènes que ce mot sert à désigner. Je ne parle pas de la dure façon dont il exécuta ce vieux spectre métaphysique, le libre arbitre, concept qui n'avait plus qu'un souffle de vie, lorsque Nietzsche vint lui donner, par pure charité peut-être, le coup de grâce. Mais, par toute son activité de penseur et d'écrivain, le déterministe convaincu qu'était Nietzsche soulève et pose, en outre, un problème différent qui offre, surtout à notre époque, une importance sans égale : la question des rapports qui existent entre la science et la liberté. En effet, plus on cherche à comprendre la pensée

30 FRÉDÉRIC NIETZSCHE intime de Nietzsche, telle qu'on la trouve exprimée soit dans sa théorie de la connaissance, soit dans son éthique, et plus on s'assure que sa philosophie tout entière semble avoir pour but principal de faire passer au premier plan, de mettre en relief une question des plus troublantes et qui, jugée par les critères habituels, doit même paraître étrange. Cette question se formule ainsi : la liberté absolue, sans bornes ni frein d'aucune sorte, ne remplace-t-elle pas avec avantage le savoir humain, toujours relatif et strictement limité? Et cette substitution ou subrogation ne constitue-t-elle pas la fin mystérieuse et ultime inconsciemment poursuivie par l'évolution intellectuelle et le perfectionnement moral de l'humanité? Dévoilée par la pensée scrutatrice de Nietzsche, l'antinomie entre le savoir et la liberté offre, ce me semble, un intérêt des plus vifs aux yeux du philosophe. Cette opposition possède une valeur gnoséologique incontestable. Les antinomies jouent dans le développement et les progrès de la pensée philosophique un rôle en tous points pareil à celui que les hypothèses jouent dans le développement et les progrès des sciences. S'il appartient au savant de vérifier, par tous les moyens possibles, les hypothèses qui naissent et se forment dans son domaine spécial, à appartient au philosophe de lever, de résoudre, à tout prix, les antinomies qui surgissent et tendent à se perpétuer dans le domaine de la pensée générale. L'hypothèse vérifiée cesse d'être une hypothèse, un obstacle qui arrête la marche du savant; et l'antinomie résolue cesse d'être une antinomie, un obstacle qui barre la route au philosophe. | Par malheur, la philosophie de Nietzsche ne va pas

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 31 au-delà d'un contraste, en somme, fort vague, entre les concepts de liberté illimitée et de savoir relatif. Elle n'approfondit pas le problème que ses propres recherches critiques l'amènèrent à poser. Telle une mouche prise dans la toile d'une gigantesque araignée, la pensée inquiète de Nietzsche s'est longtemps débattue parmi les sophismes subtils que Kant avait réunis dans 'sa Critique de la "raison pure. Elle déchira en maint endroit, elle cribla de trous le filet meurtrier. - Mais elle ne put s'en tirer une bonne fois pour toutes. Nietzsche reste encore, sur une foule de points, le prisonnier des théories kantienne de la connaissance. Et pourtant, ou je me trompe fort, ou l'antinomie entre la liberté et la science doit pouvoir être résolue comme le furent toutes celles qui l'ont précédée, comme l'opposition du sujet à l'objet, du noumène au phénomène, de l'infini au fini, de l'univers à Dieu : au moyen, avec l'aide de la loi logique de l'identité des contraires surabstraits, des grands concepts génériques de l'esprit humain. Cette Loi forme l'une des principales pierres d'assise qui soutiennent l'édifice du néo-positivisme, de la philosophie connue encore sous le nom de monisme logique. Si l'on adopte le point de vue très élevé des adhérents de la nouvelle doctrine, il ne saurait plus être question, ni de suppléer le savoir par la liberté, ni, vice versa, de remplacer la liberté par le savoir; et cela, pour la raison très simple que ces deux notions n'en font qu'une, aux yeux du néo-positiviste. Il n'y. ... à là, pour lui, que deux idées équivalentes, deux SYNO= nymes parfaits embrassant et signifiant la même :: somme de phénomènes. #

32 FRÉDÉRIC NIETZSCHE Mais ce n'est pas tout. Même après avoir descendu les divers degrés de l'échelle idéale qui des plus hautes abstractions conduit à la réalité concrète, notre pensée se refuse obstinément à reconnaître, entre l'idée de science et l'idée de liberté, une autre relation quelconque sauf celle qui relie, d'une façon manifeste et nécessaire, la cause à son effet. Or, il est à peine besoin de le dire, l'identité essentielle de la cause et de l'effet s'envisage déjà, par la plupart des logiciens et des philosophes modernes, comme une vérité appartenant à l'ordre axiomatique. Qu'est-ce que la liberté pour le déterministe convaincu? Pas autre chose, assurément, que la force, le pouvoir exercés par l'esprit de l'homme soit sur la nature extérieure, soit sur lui-même, soit sur les esprits congénères en contact permanent avec lui. Et qu'est-ce que la connaissance qui, sous son aspect le plus général, sous sa forme scientifique, se conçoit comme un déterminisme rigoureux? N'est-elle pas la source directe, la cause originelle d'où découle toute force et toute puissance? Or donc, s'il en est ainsi, le savoir et la liberté apparaissent comme deux brèves phases ou deux moments qui se touchent et se suivent d'une manière immédiate dans l'évolution d'un seul et même fait social. Aristote et ses commentateurs scolastiques auraient pu définir le savoir comme la liberté ¹⁷ *potentia*, et la liberté — comme le savoir *in actu*. Le dualisme, ce dernier rempart de la pensée religieuse et de la philosophie agnostique, doit tomber en sociologie, comme il s'est déjà effondré en biologie, où, par exemple, la thèse naïve enseignant que l'âme se sépare de l'ensemble des fonctions cérébrales, qu'elle habite le corps comme nous faisons, si elle

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 33 sons d'un logis, à manifestation perdu son vieux prestige et son ancienne popularité. L'histoire de l'humanité confirme notre thèse dans ses moindres détails. Elle prouve de la manière la plus concluante, par des millions d'exemples éclatants, que l'ignorance a toujours fatalement revêtu, dans les sociétés humaines, cette forme de faiblesse et de lâcheté qui s'appelle l'oppression, le despotisme; et que, par contre, toute augmentation du savoir à infailliblement entraîné avec soi, dans les mêmes grTOUpES SOCIAUX, un accroissement correspondant de la force ou de la puissance qui porte le nom de liberté. Mais les faits historiques établissent d'une façon non moins prégnante et péremptoire la réalité du courant contraire : l'esprit de servitude paralysant partout l'essor de la libre recherche, entravant toujours la marche conquérante de la raison, condamnant les hommes au croupissement dans la plus abjecte ignorance, et la liberté, principalement sous sa forme générale et élémentaire connue sous le nom de liberté publique, aboutissant à la floraison, au progrès rapide dans toutes les branches de la science. À cet égard, Nietzsche n'avait certes pas tort lorsqu'il affirmait que tout savant, grand ou petit, célèbre ou obscur, cachait inévitablement un révolutionnaire de l'espèce la plus dangereuse. Oui, sans doute; mais à un autre point de vue il n'est pas moins légitime de prétendre que tout révolutionnaire, s'il réussit à accroître, ne fût-ce que d'une parcelle infinitésimale, la somme de liberté qui existe dans le monde, apparaît déjà, par la seule nature des choses, comme un ouvrier et un constructeur de l'édifice scientifique.

Vil On a chaudement disputé à Nietzsche le titre de philosophe. On a prétendu que son esprit chaotique était rebelle à toute vraie systématisation, à toute recherche de l'unité, à toute synthèse. Je ne m'attarderai pas à réfuter cette opinion injuste et préconçue qui s'appuie sur un idéal singulièrement étroit de la fonction philosophique. Nietzsche est tellement un É philosophe qu'à un certain point de vue on peut dire de son œuvre qu'elle s'offre comme l'antithèse vivante de celle du savant. Mais il est philosophe selon l'ancienne signification du mot, alors que la philosophie. * ne se séparait pas de la science, immobilisée dans sa : phase inchoative et empirique, et de l'art qu'elle-même inspirait et dirigeait. Avec d'autres écrivains | modernes, avec Renan, avec Guyau, par exemple, Nietzsche admet, à son tour, le vieux dogme de la supériorité de la sagesse sur le savoir, de «la node. dit-il, qui, sans se laisser abuser par les mirages trompeurs des sciences, fixe son 'regard sur l'image totale du monde ». L'éthique, plus particulièrement, se confond à ses yeux avec la philosophie à laquelle |

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 35 incombe la tâche difficile d'examiner, de trier avec soin les principales valeurs sociales et morales, afin de fixer le rang qui leur appartient dans la hiérarchie universelle des choses. À cet égard, Nietzsche reflète et résume l'état d'âme d'une foule de contemporains. Il est saisi par la même inquiétude quant aux résultats possibles du savoir humain à la fois matériellement accru et jugé insuffisant, puisqu'il ne calme pas l'ardeur de connaître, puisqu'il souffle, au contraire, sur cette flamme dévorante et permet à l'éternel besoin philosophique d'assumer encore une fois sa vieille forme religieuse. La philosophie, selon Nietzsche, a pour mission de créer ce qu'on appelle la culture. Elle est à la fois le juge de la vie et son réformateur. Le problème philosophique se réduit, en dernière analyse, à la poursuite d'un seul but : s'assurer du degré d'immutabilité ou de mutabilité qui appartient aux diverses catégories de choses, afin de pouvoir, en s'appuyant sur cette base, procéder à l'amélioration de la partie inconstante ou modifiable de l'existence. Les vrais philosophes, déclare Nietzsche, sont des maîtres et des législateurs. Ils disent : Ainsi sera-t-il ! Ils déterminent d'avance les chemins où devra s'engager l'humanité, et les raisons qui l'empêcheront de choisir d'autres routes. Leurs connaissances sont une « création », leur création est une « législation », leur passion de vérité est une « volonté de puissance ». La philosophie construit l'univers à son image. Elle est une « Tyrannie », une soif inassouvie de pouvoir, une tentative de créer à nouveau le monde en découvrant sa cause première. Le philosophe est « l'homme nécessaire du lendemain et du surlendemain ».

36 FRÉDÉRIC NIETZSCHE demain »; par contre, « l'idéal d'aujourd'hui » — voilà l'ennemi qu'il doit toujours combattre. Jusqu'à présent, dit encore Nietzsche, tous ces protecteurs extraordinaires de l'homme qu'on appelle des philosophes, se sont fait une stricte obligation d'être une sorte de « conscience impure » de leur époque. Le secret de leur force consista toujours à imaginer une « nouvelle grandeur » de l'homme et à chercher la voie inconnue qui y conduit. Le philosophe reste, par suite, sous le coup d'une « terrible responsabilité » ; sa conscience doit pouvoir soulever, sans plier sous la charge, le lourd fardeau du développement général de l'humanité. Seuls, les esprits puissants et suffisamment éclairés osent aborder la tâche superbe et difficile qui consiste à opposer aux vieilles lois et aux anciennes valeurs morales des lois et des valeurs nouvelles. Les philosophes donc sont des hommes qui vivent exclusivement pour l'avenir, des violateurs de sépulcres, des contempteurs de la volonté des ancêtres et des siècles morts, des assassins du passé, des « tentateurs » des générations présentes, des « Césars » et des « despotes » du progrès (6)! Il y a, dans ces idées de Nietzsche sur le rôle de la philosophie et des philosophes, une petite part de vérité à côté d'une grosse part d'erreur. Celle-ci consiste à ne pas vouloir admettre que la souveraineté réelle appartient, en dernière instance, à la science seule. Le savoir humain créa, à son image, les religions et les philosophies qui, ensuite, régnèrent sur le monde. Mais leur puissance la plus absolue ne fut jamais qu'un pouvoir par procuration ou délégation. Ces affreux tyrans — qui quelquefois étaient de simples tyranneaux — avaient un maître qui volontiers

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 37 restait dans la coulisse, n'aimant pas à parader aux yeux du populaire, mais qui néanmoins disposait de leur sort, tantôt leur donnant et tantôt leur ôtant l'investiture. Sous cette réserve — qui est essentielle — Nietzsche ne me semble pas avoir trop noirci son portrait du philosophe. Le caractère dominateur de toute croyance générale — religion ou philosophie, — sa tendance à despotiquement régner sur les esprits des hommes, est un fait incontestable. Si la science gouverne la philosophie, la philosophie qui, d'ailleurs, partage ce pouvoir avec l'art qu'elle suscite et nourrit de sa moelle, la philosophie gouverne le monde. Le vrai serviteur et quelquefois l'esclave, malgré qu'il se proclame le maître, c'est toujours l'homme d'action. D'autre part, Nietzsche qui ici se rapproche encore une fois de Guyau et sans doute aussi de Renan, de Carlyle, de Ruskin, de Tolstoï, de Flaubert et même d'Ibsen, est un véritable poète, un artiste de race. Il prise par-dessus tout les formes concrètes de la vie et il acclame avec joie tout ce qui ajoute à sa beauté, tout ce qui la rend plus intense. « S'il m'est démontré, s'écrit-il dans une page fameuse, que l'erreur et l'illusion peuvent servir au développement de la vie, je dirai « oui » à l'erreur et à l'illusion. S'il m'est démontré que les instincts qualifiés de « mauvais » par la morale actuelle — par exemple, la dureté, la cruauté, la ruse, l'audace iéméraire, l'humeur batailleuse — sont de nature à augmenter la vitalité de l'homme, je dirai « oui » au mal et au péché. S'il m'est démontré que la souffrance concourt aussi bien que le plaisir à l'éducation du genre : humain, je dirai « oui » à la souffrance. Au contraire,

38 FRÉDÉRIC NIETZSCHE je dirai « non » à tout ce qui diminue la vitalité de la plante humaine. Et si je découvre que la vérité, la vertu, le bien, en un mot toutes les valeurs révérees et respectées jusqu'à présent par les hommes, sont nuisibles à la vie, je dirai « non » à la science et à la morale. » Pas n'est besoin d'insister sur la contradiction béante, pour ainsi dire, qui éclate à chaque ligne de cet énergique passage. En subordonnant ses affirmations et ses dénégations à l'unique condition : s'il est démontré, Nietzsche affirme et nie d'une haleine la primauté du savoir. L'illogisme saute aux yeux. Nietzsche resta toujours l'ennemi des systèmes. Se sentait-il incapable de jeter les bases d'une construction synthétique telle qu'il devait la rêver, glorieusement belle et forte, magnifique et grandiose? Peut-être. Un très petit nombre d'idées forme le noyau autour duquel viennent se grouper les divers éléments constitutifs de ce qu'on nomme un système philosophique. Et ce qu'on prise le plus dans de telles constructions, leur unité et l'harmonieuse convergence de toutes leurs parties, semble être en raison inverse de la complexité de ce cœur central. Une ou deux idées directrices, pourvu qu'elles soient de taille, suffisent le plus souvent à assurer la gloire, à faire la fortune d'une philosophie. Tout dépend des dimensions, pour ainsi dire, en largeur, en hauteur, en profondeur, des idées maîtresses. Or, le cerveau de Nietzsche, toujours en ébullition, inventif à l'excès, fertile en développements de toutes sortes, extraordinairement riche en idées de détail, paraît avoir été plutôt réfractaire

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 39 aux hanlles de la conception prépondérante ou unique. Une seule fois, une de ces grandes idées fixes qui décident du sort d'un système, effleura de son aile puissante l'esprit de notre philosophe. La thèse foncièrement moniste du *Æetour-éternel* des choses traversa un instant, comme une lueur subite, sa pensée flottante. Cette idée, qui a une longue histoire, qui illumina plus d'un profond cerveau avant d'apparaître à celui de Nietzsche ainsi qu'un redoutable paradoxe, un terrible mystère dont la pleine révélation devait frapper de stupeur l'humanité et changer son destin, cette idée, d'où pouvait jaillir une grande doctrine systématique, resta chez Nietzsche à l'état de germe vague et obscur. En dépit de quelques velléités et de quelques préparatifs dans ce sens, il ne devint pas le grand prophète du - « Retour éternel ». Les motifs par lesquels lui-même explique cet échec nous importent peu: Il demeure toujours acquis que son superbe talent se montra jusqu'à la fin rebelle à l'unité de direction dont d'autres penseurs s'accommodèrent, et même facilement. Mais si l'on ne peut comprendre Nietzsche dans l'auguste lignée des philosophes dont la sérénité olympienne tient à la hauteur des cimes où fréquente leur pensée, quelle place lui donnera-t-on parmi les sages de tous les siècles? Je laisse aux critiques professionnels le soin de décider ce point. Je pense avoir, personnellement, le droit de décliner le périlleux honneur d'une telle tâche. En effet, si certaines tendances générales et la partie critique de l'œuvre de Nietzsche viennent parfois prêter appui à quelques-unes de mes conceptions favorites, la presque

FRÉDÉRIC NIETZSCHE totalité de ses vues positives et la plupart de ses théories heurtent d'une façon directe les thèses cardinales de mon propre enseignement philosophique. Je puis donc craindre, si je ne lui assigne qu'un rang secondaire parmi les philosophes, de commettre involontairement, à son égard, une véritable injustice. Qu'il me suffise, par suite, de déclarer — car je le crois très sincèrement — que Nietzsche est l'un des plus nobles et des plus sympathiques penseurs de notre époque. Il nous attire par les nombreuses vérités de détail qu'il découvre et qu'il revêt d'images splendides, et il nous charme presque autant par ses erreurs et ses contradictions qui sont singulièrement suggestives, qui toujours nous frappent comme la confession loyale d'une conscience, jamais comme la parade satisfaite d'une vaniteuse ambition (7). || Du reste si, sans se préoccuper de classer Nietzsche parmi ses pairs, on voulait néanmoins faire ressortir le trait le plus caractéristique de sa philosophie, ou formuler la règle générale à laquelle sa pensée chatoyante — des plus beaux reflets du prisme intellectuel — semble spontanément se soumettre, on devrait, croyons-nous, présenter Nietzsche comme le philosophe de la contrariété immanente, pour ainsi dire, de l'antithèse fièrement campée en face de la thèse et n'aboutissant qu'à de rares intervalles et presque par hasard à l'union des contraires, à la synthèse, au monisme logique. Tout schématisme conceptuel apparaît à Nietzsche comme une habileté de l'esprit qui dénonce; précisément parce qu'elle cherche à la cacher, sa faiblesse ou sa lâcheté. Par suite, chez lui, le processus logique de l'identifica

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 41 \ tion des contraires

surabstraits ne se développe 'jamais jusqu'au bout. Delà vient, peut-être, ce caractère d'immaturité et de jeune pétulance qui distingue sa philosophie et que remarquèrent déjà quelques bons observateurs. Par suite aussi, son monisme reste rudimentaire; il ne s'élève jamais bien haut; il a les ailes coupées, comme celui de Comte; il est de la même qualité inférieure, il pactise encore avec le vieil anthropomorphisme, il est humain, trop humain... | Nietzsche ne cherche pas à identifier d'une façon formelle ou logique les quelques abstractions ultimes qui, chez lui, comme chez tous les philosophes, représentent la variété infinie des phénomènes sensibles. Il se plait, au contraire, à contraster violemment entre eux de tels concepts, il les lance avec fracas les uns contre les autres. Cependant, de ce heurt, de ce choc jaillissent, non pas la contradiction et la diversité acerbes — à quoi s'attendent toujours les esprits médiocres, — mais l'harmonie et l'unité. L'opposition n'est-elle pas, en définitive, un simple mode ou une forme de la comparaison? Quoi qu'il en soit, au rebours de la plupart des grands logiciens, Nietzsche n'aborde pas la tâche qui a pour but de saisir, au milieu de la diversité variable des choses, l'unité foncière des aboutissements suprêmes de la pensée. Il semble dédaigner ce qu'il considère — sans doute à tort — comme un simple jeu dialectique de l'esprit. Mais ici, comme partout ailleurs, l'esprit prend sa juste revanche, et, à défaut du philosophe, c'est sa philosophie qui va se charger du soin de concilier les antinomies, de lever les contradictions.

42 FRÉDÉRIC NIETZSCHE Presque toutes les vues théoriques de Nietzsche ; nous apportent cette surprise : elles se résolvent, finalement en leurs contraires, elles contribuent au triomphe des idées et des thèses qui, à la première impression, semblaient devoir les exclure. | Nietzsche, qui recommande la dureté envers soi-même et les autres, qui fulmine contre la pitié, la charité, les formes basses et vulgaires de l'amour du prochain, se révèle, en fin de compte, comme l'altruiste le plus ardent de toute notre époque. Ce qui, dans son cas, à fait illusion, ce qui a pu le faire prendre pour un égotiste intransigeant, c'est que son altruisme monte déjà au-dessus du niveau ordinaire atteint par la morale antique, réaffirmé avec tant d'éclat par la morale chrétienne, c'est qu'il transgresse la ligne où s'arrête de nos jours, un peu confuse et désorientée, la morale laïque ou incrédule des soidisant libres penseurs. « Tant que, dit Nietzsche dans *Par delà le Bien et le Mal*, l'utilité dominante dans les appréciations de valeur morale est seule l'utilité de troupeau, tant que le regard est uniquement tourné vers le maintien de la communauté, que l'immoralité est exactement, exclusivement cherchée dans ce qui paraît dangereux à l'existence de la communauté, il ne pourra pas y avoir de morale altruiste. » — « L'État, avait déjà dit Schopenhauer, est le chef-d'œuvre de l'égoïsme humain. » Mais -': l'État n'est point qu'un corps inerte, il a une âme que nos contemporains ne se fatiguent pas de porter . aux nues sous le nom de solidarité. Or, celle-ci est, pour Nietzsche, le vieux lien social, tissé surtout par l'intérêt personnel, par la crainte des représailles d'autrui, Il n'est pas éloigné d'y voir un principe

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 43 'de servitude. Et son altruisme, à lui, tend déjà à dépasser la seule solidarité sociale, le simple égoïsme communautaire. D'autre part, Nietzsche, ce fougueux pessimiste qui maudit la conscience du mal universel bien plus encore que le mal en soi, ne se découvre-t-il point -par ailleurs comme l'optimiste le plus convaincu, un amoureux passionné de la vie quand même"? Il n'hésite pas une seule minute à mettre dans la bouche de l'homme le plus hideux et le plus infortuné parlant à la mort cette apostrophe mémorable : « Est-ce la vie? Alors, encore une fois! » Entin cet autoritaire, cet inventeur du « pathos de la distance », ce contempteur du vil troupeau humain, ce critique sévère des socialistes et des anarchistes militants est, au fond, tout bien considéré, un révolutionnaire et un démocrate de haute race, un libérateur des foules misérables. Ses adversaires ne s'y trompent point : ne l'accusent-ils pas, tantôt d'avoir « emprunté aux doctrines anarchistes La base même de sa philosophie », et tantôt d'avoir « fourni aux nihilistes russes comme aux anarchistes belges, italiens, espagnols, français, anglais et américains, le meilleur argument à opposer à l'inertie gouvernementale dont ils se plaignent : celui de la force »? (8) Ce que Nietzsche attend, ce qu'il exige, au besoin, de l'avenir avec la fougue qui le caractérise, c'est l'élévation de chacun et de tous, c'est l'aristocratisation de la foule. La contradiction apparente qui semble exister entre ces termes, ne l'impressionne pas outre mesure. Son précurseur direct, Carlyle, était déjà du même avis. Ne dit-il pas quelque part : « Je vois se préparer le plus béni des résultats : non

44 FRÉDÉRIC NIETZSCHE pas l'abolition du culte des héros, mais l'avènement de tout un monde de héros. Car si héros signifie homme sincère, pourquoi chacun de nous ne peut-il être un héros? » Chacun de nous peut également devenir un aristocrate et un maître, Il ne s'agit pas, bien entendu, de la royauté fainéante du suffrage universel. Aujourd'hui, la prééminence appartient à quiconque sort d'une classe sociale jugée inférieure pour entrer dans une classe estimée supérieure. Mais abolissez la classe, ou plutôt extirpez « l'esprit de classe qui est la forme historique de l'esprit de servitude, et vous instituez du même coup la maîtrise universelle. Nietzsche tenant aux foules humaines ce langage : « Nicht nur fort sollt ihr euch pflanzen, sondern hinauf! — Ne songez pas : seulement à vous étendre, mais à vous élever », ce n'est pas Nietzsche ne fut pas l'antidémocrate et l'antisocialiste ; liste qu'on nous dépeint d'habitude. S'il a été l'ennemi du peuple, ce fut à la façon du héros du célèbre drame d'Ibsen. Mais son socialisme ressemble : beaucoup à son altruisme : tous deux dépassent le niveau établi par l'histoire, par le pays des ancêtres, par la silencieuse patrie des morts, tous deux sont déjà tournés vers le vaste pays des enfants, comme : Nietzsche appelle, d'une façon exquise, l'avenir. : inconnu. Le même fait se reproduit dans les sphères pures : de l'idée, dans la théorie nietzschéenne de la connaissance, par exemple. Nietzsche y est visiblement : « agnosticisme » par dépit de ne pouvoir être aussi : « gnosticisme » qu'il l'eût désiré ; et ces deux tendances se combattent chez lui d'une façon permanente. Il est illusionniste, par excès de réalisme. Outrancier ;

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 45 nerveux, brise-obstacle et quelquefois brise-raison, son amour pour la vérité le conduit à la célèbre théorie du non-vrai comme condition de vie; et la même passion lui inspire ses attaques contre la science inadéquate à sa grande tâche et si souvent infidèle à cette noble maxime qui fut la règle de sa propre conduite : « Il ne faut jamais se demander si une vérité est utile, si elle peut devenir pour quelqu'un une destinée » {9). Il y a, cachée sous ses blasphèmes de Nietzsche, une faim inassouvie de certitude; on s'en rend facilement compte en comparant les plus féroces sorties contre la science de ce penseur libre de tout préjugé théologique aux froides dissertations sur le même sujet d'un esprit comme celui de M. Brunetière, par exemple, qui de son plein gré tendit le dos à l'ancien bât religieux. Enfin, les mêmes remarques s'appliquent à ce qu'on a appelé le nihilisme moral de Nietzsche. La foule des esprits médiocres et des consciences apeurées ne lui pardonne pas son attitude irrespectueuse vis-à-vis des textes et des prétextes, des grandes règles d'or et des idoles adulées de la morale courante. Or, loin d'être un indice d'indifférence en matière morale, les négations de Nietzsche témoignent d'un désir brûlant de moralité supérieure. Personne, sauf peut-être Spinoza — mais Spinoza demeure extérieurement calme et objectif, — n'aima le Bien avec cette véhémence et ne détesta le Mal aussi fougueusement, Il lui arrive, il est vrai, de glorifier, en termes magnifiques, les vaniteux et les méchants; mais, loin d'y être poussé par la froide considération de l'intérêt du spectateur curieux, de l'amateur des drames corsés de la vie, comme l'ont cru et dit ses disciples Hi

46 FRÉDÉRIC NIETZSCHE trompés par son ironie transcendante, il le fait parce qu'il attend (et avec combien de raison!) du mal immédiat que produira parmi les hommes l'action vaniteuse et méchante, la germination d'un Bien nouveau, inconnu, de beaucoup supérieur au Bien actuel. | ses nombreuses et spirituelles sorties sur l'égalité et la justice offrent un caractère analogue. Leur vrai sens se dévoile quand on les confronte aux attaques modernes contre les trois bêtes noires de l'Apocalypse anarchiste : la famille, la propriété et l'État. Car on peut penser ce qu'on veut sur la nécessité de ces institutions, hier encore divines, aujourd'hui humaines, il est certain que leur sort futur. dépend entièrement des modifications qu'on aura le ferme courage et la volonté éclairée de leur faire subir. Si on veut vraiment que demain ne les voie pas descendre d'un nouveau degré dans l'échelle. des valeurs morales, si on veut qu'elles ne deviennent pas sous-humaines au sens direct de ce mot, il faudra bien faire en sorte que la famille cesse enfin, et pour tout de bon, d'être une servitude et une prostitution légales, la propriété — un accaparement . ::: dolosif et un vol, et l'État — la domination exclusive, et préjudiciable à l'intérêt de tous, d'une classe unique de citoyens : Quid civilatis remota justitia, nisi magna latrocinia, une énorme caverne de brigands, ainsi que l'enseignait déjà saint Augustin!

eee Lars VIII _ Un demrsiècle à peu près avant la publication des iravaux de Nietzsche, un autre noble esprit, Gaspard Schmidt, plus connu sous le nom pseudonymique de Max Stirner, avait déjà, dans un isolement, une 'solitude complète, poussé le même strident cri d'alarme. Quatre ans avant la secousse prémonitoire de février 1848, un petit volume portant ce titre : L'Unique et sa propriété, fut jeté en pâture à l'indif4 ... férence du monde, à l'incompréhension générale. ∴ Parmi le petit nombre de ceux qui le lurent, personne, ' pas même Feuerbach qui y était nominativement attaqué, ne démêla bien ni la vraie pensée, ni les .. généreuses intentions de l'auteur, Les plus bienveillants le traitèrent de fou. Il mourut quelques années plus tard à Berlin, dans l'oubli et la misère. Nietzsche ne semble avoir jamais entendu le nom de Slirner; c'est là un fait d'autant plus digne d'être nolé que, malgré les nombreuses et importantes différences d'opinions qui séparent les deux moralistes, et l'incontestable supériorité du dernier venu, un même élan hardi et lumineux les porte à devancer

48 FRÉDÉRIC NIETZSCHE leur époque, un même grand souffle d'humanité future les inspire. Dans l'évolution générale des idées, l'œuvre de Stirner représente l'embryon encore informe, et celle de Nietzsche, le germe venu à terme, complètement et superbement éclos. « Rien n'est vrai, tout est permis », paroles fatidiques échappant aux lèvres de Nietzsche après avoir hanté le cerveau de Stirner qui ne les prononce pas: encore! Et paroles qui résument, à elles seules, la pensée profonde de ces deux esprits de même race et tout l'effort pénible que sa gestation et son expression coûtèrent à l'un d'eux! Rien n'est vrai, tout est permis, double solution de l'énigme rationnelle et de l'énigme morale, double sroattoi: tranchante comme le fil d'un couteau bien aiguisé! Mais n'est-ce pas là, aux mains de l'inconsciente folie, l'instrument qui va servir à assassiner la logique, à égorger la morale? Et comment ferons-nous ensuite pour vivre sans ces deux grandes choses, sans [a croyance à la vérité et sans l'illusion de la justice? Cette perspective pouvait glacer d'effroi les âmes les plus courageuses. Mais la peur est une conseillère détestable. Elle paralyse nos facultés discriminatives, elle fausse notre jugement, elle réveille en nous l'animal primitif et ses féroces instincts de conservation à tout prix. Écoutez les clameurs de haro qui saluent Nietzsche du titre d'Antechrist et qui dénoncent sa brève et incisive formule libératrice comme le grand cri de triomphe de la pure démence, sinon de l'immoralité sans bornes! Or, loin d'outrager la logique, cette formule se présente comme la revendication suprême des droits de la raison, comme la condition nécessaire Vs

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 49 de son usage le plus parfait; el loin d'abolir la morale, elle concourt à l'instituer, à l'établir sur une base scientifique. L'humanité ressemble à ces personnes moyennes et sages qui voient d'un mauvais œil tout ce qui peut. troubler leur repos et déranger leurs habitudes, tout ce qui menace de changer le cours accoutumé de leurs pensées banales, de leurs sentiments étroits. Les plus grands parmi les philosophes en firent, à leurs dépens, la triste expérience.” Ce n'est point _ faute de bonne volonté que les contemporains du très prudent Descartes, du doux et patient Spinoza ne les accusèrent pas d'avoir été les pères spirituels des pires doctrines anarchistes. Mais les éloges que ces deux penseurs ont récoltés, de leur vivant, l'un pour ses théories mécanistes et son apologie du doute universel, l'autre, pour sa construction géométrique de la morale, ne furent jamais bien excessifs. Aujourd'hui on leur tresse de fastueuses couronnes. La même aventure, soyons-en assurés, arrivera tôt ou tard à Stirner et à Nietzsche. Leurs conceptions en apparence les plus étranges nous deviendront familières. Certaines de leurs prévisions se changeront en faits réalisés. Nous admirerons leur clairvoyance. Leur prétendu orgueil nous frappera comme une belle modestie. Nous honorerons leur courage de précurseurs et de premiers pionniers, Nous ne leur chercherons pas de chicanes futiles. Nous ne nous voilerons plus pharisaïquement la face devant leurs mots de combat. Nous saisirons le sens simple et direct de ces vocables. Nous ne chercherons pas midi à quatorze heures. Mais appliquant à l'étude des lois de la connaissance la féconde méthode du doute 4

50 FRÉDÉRIC NIETZSCHE hyperbolique de Descartes, nous dirons avec celui-ci, bien plus encore qu'avec Stirner et Nietzsche : Aien n'est vrat. EL lorsque nous voudrons, à noire tour, faire bénéficier la nouvelle science morale de l'excellent principe méthodologique de la {able rase, nous commencerons nécessairement par y poser l'axiome nietzschéen : Tout est permis. Non, vraiment, je ne crois pas que la postérité oublie un jour les services exceptionnels rendus par Stirner et Nietzsche à la cause de la pensée et de la recherche libres. Elle se souviendra surtout de Nietzsche qui, s'il ne put devenir lui-même le Christophe Colomb du nouveau monde moral, ne douta du moins jamais du sort réservé par l'avenir à la noble entreprise, et ne cessa point de battre le rappel des hommes de courage et de bonne volonté. « Montez sur vos vaisseaux », s'écrie-t-il dans sa aie, Science qui parut en 1882. « Ce qui nous est nécessaires c'est une nouvelle Justice! Et une nouvelle libération! Et de nouveaux philosophes! La : terre morale est ronde, elle aussi. Et la terre morale a aussi ses antipodes. Et les antipodes ont aussi leur : droit à l'existence ! Il y a encore un monde nouveau à découvrir, et même plus d'un! À vos navires, à vos =. bords, philosophes! » (40) |

IX Le philosophe Nietzsche est en même temps un sociologue, comme les philosophes Descartes et Leibnitz étaient en même temps des mathématiciens, comme le philosophe Kant était, à ses heures, un astronome. La part du spécialiste est même peut-être chez Nietzsche plus considérable et plus importante que celle du métaphysicien. Mais que l'on puisse le "à dire, que l'on puisse qualifier de sociologiques les " " . dissertations purement morales de Nietzsche, voilà 'un signe non équivoque des temps, une preuve cer:#" taine que des changements graves se sont peu à peu accomplis dans la mentalité scientifique des générations actuelles. Ün siècle plus tôt, on aurait rejeté :. comme ridiculement inadmissible l'hypothèse d'une =. séparation sévère entre la morale et la haute métaphysique; aujourd'hui, c'est leur alliance étroite et :..... l'antique dépendance de la première envers la seconde 7, qui troublent la raison du penseur et blessent la -. conscience du savant. Et le sociologue apparaît déjà '1 nettement derrière le moraliste théoricien appliquant x". à l'étude de la verlu et du vice les méthodes habi:,... tuelles du savoir expérimental.

52 FRÉDÉRIC NIETZSCHE Quelle idée Nietzsche se fait-il des phénomènes moraux et de la meilleure façon d'arriver à leur connaissance? On peut l'expliquer en très peu de mots, Il y a, pense-t-il, autant de morales différentes qu'il y a de types divers de conduites. Une morale est une activité sociale coutumière, traditionnelle, imitative, rien de moins et rien de plus. Les lignes de conduite les mieux adaptées aux circonstances, les plus prévoyantes, celles qui allient dans de justes proportions l'audace à la prudence, en un mot, les morales fortes se conservent, perdurent, traversent les âges, imposent aux lignes de conduite moins richement douées, aux morales faibles, écloses soit à l'intérieur du même groupe humain, soit dans les groupes avoisinants, leurs manières d'être, leurs modalités propres, leurs critères du bien et du mal. Le bien est tout ce qui favorise l'activité coutumière, ce qui la rend puissante, ou plutôt ce qui la rendait telle autrefois; car le bien est toujours une forme antique — et souvent déjà périmée — de la Force. « Comme une coquille, dit à ce propos un disciple français de Nietzsche, témoigne qu'un animal vivant la forma naguère pour s'y créer une demeure et une forteresse, tout concept de Bien témoigne qu'une activité forte s'y complut naguère, y trouva sa joie et sa force. » Le même auteur ajoute en guise de conclusion : « La force seule décide du bien. Le concept du bien est intérieur au concept de la force; il en relève expressément et tient de lui tout ce qu'il vaut. La force est l'ancêtre qui transmet au bien l'héritage de sa noblesse, Le titre qu'elle sut acquérir. » Ce que je pense de cette conception de la morale? Elle me paraît très honnête, très franche, très loyale.

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 53 Nietzsche était convaincu de sa vérité objective : elle est donc au moins subjectivement vraie. C'est une protestation contre l'éternelle hypocrisie de la bêtise et de l'ignorance, protestation qui voudrait être raisonnée, sévèrement logique et qui finit, malgré tout, en un grand cri de douleur, presque de désespoir, arraché par le spectacle de la bassesse morale ambiante à une conscience droite et fière. Vous nous assourdissez par vos plaintes, semble vouloir dire aux hommes Nietzsche, par vos lamentations roulant sans cesse sur ce thème, que le Mal domine le Bien, que le Vice prévaut sur la Vertu, que la Force piétine le Droit! Or, qu'est-ce que votre Bien, qu'est-ce que votre Vertu, qu'est-ce que votre Droit? Autant de formes anciennes — et souvent archaïques, terriblement usées et démodées — de cette même Force contre les manifestations plus récentes de laquelle vous élevez vos clameurs, absurdes à ce point qu'elles en deviennent ridicules. Adorateurs inconscients de la Force sous toutes ses faces, sous ses aspects les plus inattendus, quelle mouche soudain vous pique et vous incite à blasphémer votre Idole, à l'accabler de vos injures, à la couvrir de boue? Si une telle inconséquence est humaine, trop humaine, combattez sans pitié l'homme en vous et devenez durs, devenez surhumains. Ne restez pas, comme les Juifs, obstinément attachés à Jéhovah, et ne reniez pas, par crainte de lui déplaire, le Dieu nouveau. Bandez vos muscles et vos nerfs, prenez votre élan, dépassez sans cesse vos premiers buts, surpassez-vous. Changez, soyez autres : telle est la loi suprême de votre destinée. Haut les esprits et les cœurs! Il s'agit de créer, à la place des

pete ue UE 5 4 : FRÉDÉRIC NIETZSCHE vieilles valeurs
morales rapiécées et qui s'en vont en loques, des valeurs plus solides et plus
résistantes, un autre Bien, une autre Vertu, un autre Droit! Il s'agit, en
vérité, ici encore, de dresser une force contre une force, — la victoire, le
dernier mot demeurant toujours à la force supérieure. Ce mot de force
offusque les faibles, les impuissants qui entre eux se donnent volontiers le
titre de délicats : ceux-là voudraient peut-être que la force supérieure
produisit des résultats moindres que ceux effectués par la force inférieure!
Mais un tel miracle ne s'est jamais vu et ne se verra jamais. Seuls, les esprits
dont la vue courte ou trouble n'embrasse qu'un horizon des plus étroits,
peuvent trouver quelque avantage à confondre les différents degrés de la
hiérarchie impeccable des forces. C'est ainsi, par exemple, que le vulgaire
substitue constamment le physique au moral et vice versa, comme si ces
deux modalités de la force une et indivisible n'avaient pas entre elles des
rapports de subordination nécessaires, scientifiquement déterminés ou
déterminables. D'ailleurs, dans l'histoire vraiment humaine, la force
physique ou plutôt physiologique reste aux ordres de la force morale qui la
commande: il ne saurait donc y être question, en dernière analyse, que d'un
conflit entre forces surorganiques. Dans cette lutte, le mal peut — et même
facilement — l'emporter sur le bien : la haine, par exemple, sur l'amour ou
la pitié. Mais ce triomphe du mal s'explique de diverses façons. Tantôt
certains mouvements de l'âme, soit l'amour et la pitié, auront été,
quantitativement ou qualitativement, plus faibles que les mouvements en
sens inverse, soit la haine et +

+ fa 4." CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 55 la cruauté. Dans ces conditions, pour déplacer [la victoire, il eût fallu, de toute nécessité, renforcer la première série de motifs ou diminuer l'intensité de la seconde. Et tantôt — et c'est peut-être le cas le plus fréquent, c'est surtout celui que Nietzsche eut le grand mérite d'avoir été le premier à mettre en lumière — les motifs et les actes que nous persistons à placer sous le signe du Bien et de la Vertu, n'auront été qu'une expression ancienne de la Force, indifféremment bonne ou mauvaise. Révérés naguère sous ce même signe, de tels mobiles — l'amour jaloux et exclusif, par exemple, ou les satisfactions mesquinement égoïstes de la charité — viennent aujourd'hui, par suite de nos connaissances psychologiques et sociologiques accrues, se ranger d'eux-mêmes sous le signe opposé du Vice et du Mal. Mais comment, alors, oser parler d'une victoire du mal sur le bien? Il ne peut s'agir, tout au plus, que de l'avantage remporté par une forme particulière du mal sur une autre. D'autre part, il nous arrive souvent, par pure inertie intellectuelle ou affective, de continuer à qualifier comme mal l'espèce de force qui portait cette étiquette dans le passé, sans prendre garde que les motifs et les actes ainsi désignés pourraient déjà, grâce aux progrès de nos connaissances psychologiques et sociales, s'apprécier aujourd'hui d'une manière diamétralement différente. Tel serait peut-être, pour ne pas aller chercher bien loin un exemple, le cas de certaines revendications socialistes ou même anarchistes que la conscience de la majorité des hommes ne cesse de repousser en les jugeant d'une façon aussi absurde que sévère. Nietzsche est l'homme de toutes les audaces, parce

56 FRÉDÉRIC NIETZSCHE qu'il est l'homme de tous les progrès. C'est, à ma connaissance, avec Spinoza, l'un des plus fervents amoureux de la perfection sous toutes ses formes. Mais parmi les changements qu'il appelle de ses vœux, qu'il signale comme réalisables, il y en a un qui mérite une mention particulière. Nietzsche demande que le vrai sage, que l'inventeur de valeurs inédites jette enfin le masque d'humilité sérieuse, de tranquille résignation, de respect pour les choses qui ont duré longtemps et les institutions qui existent encore, masque qui lui donnait un faux air d'ascète et de conservateur; — et qu'il s'avoue pétulant, altier, impérieux, joyeux de vivre, franchement révolutionnaire — ce qu'il est de sa nature. Cette sorte d'hypocrisie pouvait être utile aux premiers pionniers de la pensée contemplative et novatrice, alors que le savoir humain, en proie aux pires suspicions de la barbarie remuante et active, était presque obligé de ramper à genoux pour se frayer une voie étroite, angusta via. Mais devenue une simple survivance historique, une telle sauvegarde ne peut qu'avilir de nos jours ceux qui prétendraient en faire usage. Selon Nietzsche, quand on brigue l'honneur d'apporter aux hommes un nouvel évangile, il ne faut pas s'abaisser à leur faire accroire que ce dernier confirme l'Ancien Testament; Il faut, au contraire, les avertir en toute loyauté que la vérité morale est, comme la vérité logique, toujours une et Jamais double. Quoi qu'il en soit, du reste, le monde entendit la voix qui, 11 y a deux siècles, avec Spinoza, il y a un demi-siècle, avec Stirner, clamait encore dans le désert. Il ne resta pas sourd à l'appel éloquent de

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 57 Nietzsche. Il fit même, semble-t-il, très bon accueil au formidable éri de guerre poussé par ce philosophe militant. Tout cela indique, à mon avis, que ce qu'on a appelé : « l'angoisse nietzschéenne », loin d'être un fait isolé ou unique, constitue déjà un état d'âme assez répandu. Tout cela témoigne que les temps sont proches, que nous sommes en pleine crise morale, que le siècle de la sociologie n'a pas pensé, réfléchi et travaillé en vain, que l'éthique traditionnelle, de même que les autres formes du pur empirisme, dans [a science, dans la philosophie, dans l'art et jusque dans la pratique, est très gravement atteinte. Tout cela prouve enfin que Nietzsche n'avait peut-être pas tort d'annoncer « la mort de la morale », de la morale chrétienne aussi bien que de :.. Péthique utilitaire, comme « Île spectacle grandiose =. en cent actes » qui tiendra l'affiche pendant les deux prochains siècles d'histoire européenne, « spectacle terrifiant entre tous, ajoute-t-il, et peut-être fécond ». entre tous, aussi, en magnifiques espoirs ».

Je ne veux pas faire ici de parallèle — la tâche serait trop facile, en vérité — entre Nietzsche, ce Bismarck de la Morale, et Bismarck, ce Nietzsche de la Politique, c'est-à-dire, ainsi qu'on commence déjà . à l'admettre aujourd'hui, de la technologie, de la 'a technique morale. Mais je ne crois pas me tromper beaucoup en affirmant que le Praticien fut, comme le Théoricien, fortement marqué par l'aile puissante © du temps. Berlin, Greifswald et Gættingue, Kant et Hegel, Comte et Schopenhauer, Darwin et Spencer, Helmholtz et Pasteur, les découvertes de la biologie :: et de la chimie, les miracles de la mécanique et de : .; la physique, maints effluves de tout cela ont sans doute pénétré sous l'épaisse boîte crânienne du Poméranien. Ces diverses influences n'y déchaînèrent point la fouguese tempête, la grandiose ébullition d'idées et d'images dont le noble cerveau de Nietzsche nous donna l'inoubliable spectacle. Tout le splendide rayonnement du génie moderne laissa Bismarck froid et calme, matériel et obstiné. Mais il déposa dans son esprit — qui fut peut-être moins grossier qu'on.

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 59 ne le pense — Les germes du même scepticisme, pour ne pas dire du même profond mépris, à l'égard des anciennes idoles adorées par le commun des hommes, Le politique et le sociologue se rencontrèrent en un tournant où leurs routes se rejoignaient et où chacun d'eux trouva aussitôt de nombreux disciples, ce qui nous induit à croire qu'il s'agissait là d'un sentiment mal exprimé encore, mais déjà vaguement ressenti par les foules. Je veux parler de l'opinion qui taxe de terriblement surfaites les vieilles valeurs morales, qui les envisage comme une sorte de monnaie conventionnelle et fiduciaire dont le cours baisse rapidement et peut, si rien ne s'y oppose, atteindre zéro. Nietzsche et Bismarck, les deux antechrists, comme se plaisent à les appeler certaines âmes peureuses, fascinées par le passé qu'elles se représentent sous des couleurs essentiellement fausses, et lâches devant l'avenir qu'elles identifient avec le gros et noir nuage qui s'avance menaçant au-dessus de leurs têtes, — ces deux hommes, si différents à tant de titres et pourtant si semblables, sont sûrement des précurseurs: et les doctrines de l'un comme les actes de l'autre sont des signes, des symptômes auxquels un esprit réfléchi attachera la plus grande importance. La comparaison avec l'Antechrist que je viens de rappeler n'est pas si folle qu'elle le paraît au premier abord. Il s'agit, en vérité, de la fin d'un monde — du monde moral de nos ancêtres, et d'un Jugement qui, sans être le dernier, sera néanmoins quasi universel] et très décisif. Il portera sur toutes les valeurs morales connues, parmi lesquelles il fera un triage, qu'il départira en deux grandes catégories : les évaluations rationnelles, objectives, nécessairement des

60 FRÉDÉRIC NIETZSCHE tinées à survivre, et les évaluations sentimentales, subjectives, fatalement condamnées à disparaître. Certes, ce n'est pas la première fois dans l'histoire que les sociétés humaines procèdent à de telles revisions de leurs idées sur le bien et le mal, et les crises morales sont un phénomène qui se répète et qui fut souvent décrit. Mais la gravité de la crise subie de nos jours par l'humanité européenne semble exceptionnelle, non seulement parce que ce terrible choc frappe une culture qui laisse loin derrière elle tous les types de civilisation connus, mais encore et surtout parce qu'il coïncide avec un événement qui, malgré son caractère de pure intellectualité, possède une portée pratique immense. Je veux parler de la constitution, sur la base déjà affermie de la science des phénomènes vitaux, d'une science des faits sociaux définitivement soustraite au joug des conceptions philosophiques et, à plus forte raison, des idées religieuses. C'est là un fait considérable qui ne peut pas ne point retentir puissamment dans la sphère de nos évaluations morales. Pour ma part, Je crois que la constitution — le passage de l'enfance à la maturité, à l'âge de raison — de toutes les sciences, depuis la physique jusqu'à la biologie, fut régulièrement accompagnée d'une crise morale, d'une nouvelle évaluation des rapports nécessaires entre les hommes, d'une interprétation modifiée des signes du bien et du mal. C'est ainsi que la morale, malgré son empirisme manifeste et profond, a marché, a évolué, a changé sans cesse; jamais, quoi qu'on puisse dire, et les conditions indiquées plus haut (le progrès des sciences) étant présentes, elle n'est restée stationnaire. Par

CARACTÉRISTIQUE GÉNÉRALE 64 contre, elle se dessécha, elle se pétrifia en des formes archaïques et souvent grotesques partout où le mouvement scientifique s'est trouvé arrêté, pour une raison ou pour une autre; d'où je conclus que la stagnation morale est l'effet, la conséquence inévitable de la stagnation mentale et, plus particulièrement, de l'immobilité scientifique. Et pour en revenir à l'agitation profonde qui a envahi, de nos jours, les connaissances sociales, comment ne pas voir que si ce mouvement tient ce qu'il promet, si la sociologie se constitue à l'exemple ou sur le modèle des sciences qui la précédèrent dans l'évolution générale du savoir humain, ce ne seront plus des réformes partielles qui en surgiront, mais une grande, une radicale, une formidable révolution, un bouleversement total de nos concepts moraux, un Calaciysme qui ébranlera l'antique citadelle sociale jusque dans ses ima fundamenta et jettera à bas plus d'une muraille chinoise, plus d'une cloison gênante, plus d'une lourde et laide . Construction interceptant l'air et la lumière. Voilà pourquoi; honore,j'admire etj'aime Nietzsche. Voilà pourquoi sa brusque renommée, sa popularité rapide m'ont réjoui le cœur. Je [es eusse voulues plus pures encore et plus parfaites. Je vois en lui l'Assainisseur public, le Fossoyeur diligent qui creuse — Sans compter ses coups de bêche — la tombe où iront s'ensevelir les dépouilles mortelles d'un monde entré en agonie. C'est là une tâche pénible et dont on ne se charge pas volontiers. Nietzsche, qui ne recula pas devant elle, qui l'accomplit jusqu'au bout, poussé sans doute par ce même sentiment du devoir qu'il à tant raillé, mérite, à ce titre seul, toute notre reconnaissance. Une classe de savants, surtout, lui

ê 62 * FRÉDÉRIC NIETZSCHE doit vouer une profonde gratitude : ce sont les sociologues, appelés par le caractère même de leurs travaux à revoir et à corriger les jugements empiriques et traditionnels des hommes soit sur la nature des liens qui les unissent en sociétés, soit sur la valeur des actes humains qui concourent à resserrer ces liens ou à les relâcher. Nietzsche est et restera longtemps encore leur auxiliaire précieux. Ses grands dons d'artiste, son tempérament de poète, la morbidesse printanière et exilante de son esprit et une foule d'autres qualités lui conquièrent l'oreille des foules. Et de l'oreille au cerveau, le chemin est court, Par tout ce qu'il a écrit, par ses erreurs, ses méprises et ses illogismes: aussi bien que par ses jugements droits et justes, Nietzsche prépare admirablement ses lecteurs à recevoir les leçons sévères des sociologues. C'est, en somme, et je l'ai déjà dit, un précurseur, une sorte de saint Jean-Baptiste... Au surplus, dans son œuvre si captivante et si considérable, il n'est pas que négateur et démolisseur. Il lui arrive de construire quelquefois : fièvreusement, à la hâte, il est vrai, et sans plan, sans méthode, sans grand esprit de suite... Des croquis, des esquisses qu'il voulait revoir, auxquels il se promettait de revenir! Mais la mort, à laquelle il avait dérobé une partie de son lugubre enseignement — n'est-elle pas souvent la pire cruauté, l'irréparable dureté? — La mort jalouse ne le permit point. Inachevée, l'œuvre de Nietzsche reste belle de la radieuse beauté des choses commençantes; et quand le temps lui aura donné la patine du vieux bronze, elle possédera encore la beauté des grandes ruines.

DEUXIÈME PARTIE LE PHILOSOPHE me = Nietzsche, nous l'avons dit dans la première partie . de ce volume, se défiait des grandes formules universelles. Au lieu de les chercher, il les fuyait. En . revanche, son esprit se sentait à l'aise parmi les - contradictions intimes qui, éclatant entre ses diverses : théories, tendaient à rendre illusoire, à détruire l'unité de sa pensée. Et, par contre aussi, il maniait 'dans [a haute perfection les idées, les abstractions :. spécifiques, il s'élevait parfois à des généralisations . de détail, à des synthèses partielles d'une grande valeur et d'un charme logique incomparable. Dans sa philosophie — assemblage de vues dis-parates et quelquefois discordantes, qui se dérobe à tout jugement uniforme — deux points nous frappent ”. plus particulièrement. C'est, en premier lieu, l'idée générale que Nietzsche se fait de la fonction propre du philosophe et de l'attitude que celui-ci doit prendre et garder envers la science, et c'est, ensuite, son

64 FRÉDÉRIC NIETZSCHE agnosticisme, prétendu ou réel, sa célèbre doctrine du non-vrai comme condition de toute vie. Ce problème capital : qu'est-ce que la philosophie? préoccupe fortement l'esprit de Nietzsche. Avec la presque unanimité des philosophes, il intervertit les rapports naturels d'étroite dépendance qui unissent les conceptions religieuses et philosophiques aux idées scientifiques. Il voit dans les premières, non pas le produit direct et inévitable des secondes, mais une formation intellectuelle supérieure au savoir spécial et beaucoup plus apte à le dominer qu'à recevoir son impulsion. D'autre part, subissant les influences positivistes, antithéologiques et antimétaphysiques de son siècle, il se refuse à tracer une ligne rigoureuse de démarcation entre la philosophie et le savoir positif. Il est toujours prêt à confondre la déduction philosophique soit avec l'induction scientifique qui lui donne naissance, soit même avec les manifestations esthétiques qui, à leur tour, s'appuient sur nos idées ou nos croyances les plus générales. C'est ainsi, par exemple, qu'à ses yeux une philosophie est nécessairement, avant tout, une morale. « Les vues morales ou immorales, dit-il, forment le germe d'où, chaque fois, la plante entière est éclosée. » Certes, ni la conception de Nietzsche, ni celle, beaucoup plus large, de Comte qui identifie la philosophie avec la somme entière des sciences abstraites, ne contredisent point aux enseignements du passé. Les religions et les philosophies les plus anciennes s'efforcent déjà de combler les lacunes, les vides laissés par les sciences particulières. Et quand les disciplines du monde inorganique d'abord, celles du monde de la vie ensuite, secouent leur joug,

LE PHILOSOPHE 65 échappent à leur tutelle, les religions et les métaphysiques se replient vers les deux derniers domaines qui leur restent : elles tendent à devenir soit des Systèmes de morale, soit des théories de la connaissance. Comme toutes [ces grandes philosophies idéalistes des xviii^e et xix^e siècles, comme l'écriticisme de Kant et l'éthélisme de Schopenhauer, les vues générales de Nietzsche offrent constamment ce double caractère. Elles sont tantôt exclusivement sociologiques, elles élaborent des idées morales; et tantôt purement psychologiques, elles s'appliquent à élucider les problèmes les plus ardues de la théorie de la connaissance. Mais la philosophie, pour Nietzsche, est autre chose encore. Elle sert à ses yeux d'expression à un tempérament intellectuel, elle lui apparaît comme une confession publique du sage devant la foule. Les plus célèbres écrits des philosophes sont de véritables autobiographies, des mémoires reflétant les élats profonds de conscience, les sentiments les plus intimes de leurs auteurs. Cette conception, dont les disciples de Nietzsche ne cessent de nous vanter les mérites, éloigne la philosophie de la science et la rapproche de l'art; et elle prouve que Nietzsche resta fidèle, sinon à la lettre, du moins à l'esprit et à la méthode de l'ancienne métaphysique. Disons cependant, à la décharge de celle-ci, que son « personnalisme » ou son « subjectivisme » ne posséda jamais l'envergure étroite que Nietzsche lui attribue. Si les fondateurs de religions et les créateurs de systèmes métaphysiques parvinrent à intéresser à leur œuvre, les uns, les grandes masses humaines, et les autres, les élites sociales, c'est que tous ont incarné et représenté L}

66 FRÉDÉRIC NIETZSCHE senté d'une façon ostensible, quoique diverse, l'esprit, la conscience, les idées, les sentiments et, en dernière analyse, les connaissances d'une longue suite de générations. Et le savoir d'une époque dépouille nécessairement le caractère personnel, c'est-à-dire plus ou moins accidentel, qu'il garde encore chez l'individu. Les doctrines d'un Christ, d'un saint Paul, d'un Mahomet, d'un Luther, et celles d'un Platon, d'un Marc-Aurèle, d'un Spinoza, d'un Diderot, d'un Hegel; d'un Schopenhauer possèdent pour le sociologue un prix inestimable parce qu'elles lui livrent l'âme des foules ou des élites d'un temps donné, parce qu'elles mettent à nu la conscience impersonnelle de grands milieux historiques. D'ailleurs, il n'est pas toujours facile de conclure, de la lettre et même de l'esprit d'une philosophie, au caractère ou au tempérament particulier du philosophe qui la promulgue. C'est ainsi, par exemple, que les disciples de Nietzsche se irompent singulièrement, croyons-nous, lorsqu'ils nous présentent leur maître comme « une incarnation de l'instinct de pouvoir ou de grandeur », comme « celui qui met sa joie dans la conscience de sa force ». Sans doute, la philosophie nictzschéenne exalte et porte aux nues toutes les formes de la puissance. Mais elle ne conçoit jamais le pouvoir au repos, pour ainsi dire, ou tel qu'aurait pu l'imaginer la pensée olympienne d'un Gæthe. Cette philosophie est l'apothéose non pas de la force ni même de la volonté, mais de leur progrès, de leur lutte ardente avec tout ce qui les entoure, de leur combat perpétuel contre elles-mêmes. Nietzsche ne glorifie que la puissance inquiète qui cherche à se

LE PHILOSOPHE 67 dompter, qui déteste sa propre suprématie, qui veut se vaincre pour mettre à sa place quelque chose de plus haut et de plus noble... Célébrant ce moyen de grandeur qu'il semble si heureux d'avoir découvert, — la cruauté envers soi-même, « il y a, dit Nietzsche, une joie aiguë, débordante, à assister à .ses propres souffrances ». Et il ajoute ces paroles significatives : « Que l'on considère enfin que le chercheur, tandis qu'il force son esprit à la connaissance contre le penchant de l'esprit et assez souvent même contre le vœu de son cœur... agit comme un artiste et transfigure la cruauté;... déjà dans toute volonté de connaître il y a une goutte de cruauté » (12). En un mot, la philosophie de Nietzsche semble être le produit non pas de la mentalité qu'elle porte ouvertement au pinacle, mais des émotions et des désirs inspirés &u philosophe par un tempérament directement opposé. Cette doctrine de l'orgueil indomptable, de la dureté inflexible trahit le penseur incertain, faible de vouloir, timide, doutant de lui-même, et essentiellement bon, doux, prêt à se sacrifier, à souffrir: avec bonheur pour autrui.

ne Dans notre ouvrage intitulé La Philosophie du :: Siècle nous avons voulu prouver deux thèses, à." savoir : 4° que toutes les constructions spéculatives ::* de notre époque se laissaient nécessairement rame- . : ner à l'un des trois grands systèmes contempo- “* rains connus sous les noms de criticisme, de positivisme et d'évolutionnisme; et ® que ces systèmes _ : eux-mêmes s'offraient comme des variétés d'une espèce unique, des manifestations parallèles d'un fonds commun de croyances et d'hypothèses générales. || La philosophie de Nietzsche qui clôt le xix° siècle : . d'une façon quelque peu inquiétante ne contredit : :: pas à cette double assertion. Car l'originalité philoso- rs phique du nietzschéanisme consiste, je ne dirai point .: à ne pas en avoir — ainsi que le sous-entend ma première thèse, — mais à se rattacher simultanément aux trois directions essentielles qui absorbent la pensée générale de cetemps. Nietzsche ne cherche pas à concilier entre eux le criticisme, le positivisme et l'évolutionnisme, ou à faire ressortir l'unité supé

LE PHILOSOPHE 69

rieure et cachée de ces systèmes. Il s'imagina de bonne foi, au contraire, les avoir tous rejelés, il croit avoir pris position en dehors des doctrines régnantes. Cette conviction est même si forte et si constante chez lui qu'elle donne à sa conception du monde un faux air de nihilisme absolu qui trompa un grand nombre de ses disciples et de ses critiques. | Nietzsche déclare la guerre à toutes les religions et à toutes les philosophies, il prétend secouer le joug de tous les dogmatismes, Il n'épargne aucun de ses maîtres : ni Kant, ni Hegel, ni Comte qu'il ne connaît, d'ailleurs, que de deuxième ou de troisième main, par les écrits de Mill, de Taine, de Renan, de Guyau; ni Spencer, Darwin et l'école évolutionniste tout entière; ni même son grand favori qu!, avec Wagner, fut à un moment donné son idole, Schopenhauer. Pour tous, principalement à la fin de sa carrière, il n'a que sarcasmes et dédains; il les estime, non pas insignifiants — car il est disposé à exagérer le rôle des philosophes dans le monde, — mais insuffisants, mais ne répondant plus aux grands besoins intellectuels de l'humanité moderne. Au point de vue spécial auquel il aimait à se placer — point de vue qui ne coïncidait guère avec l'angle optique s'ouvrant sur l'époque courante, mais qui déjà s'efforçait de percer les brumes d'un avenir éloigné, — Nietzsche avait sans doute raison de traiter les philosophies actuelles d'ébauches grossières et imparfaites. Par malheur, il méconnaissait totalement la vraie nature des liens qui unissent la pensée générale d'une période historique à la somme de savoir particulier acquise par les périodes précédentes. Par suite, au lieu de chercher la cause

70 FRÉDÉRIC NIETZSCHE directe de la triste situation de la philosophie contemporaine dans l'état lamentablement arriéré des deux grandes sciences du monde moral, la sociologie et la psychologie, il préféra s'en prendre aux philosophes de ce siècle; il accusa leur tempérament individuel, il leur reprocha de manquer d'audace, de décision, de clairvoyance, de tous les dons spéciaux qui assurent la souveraineté mentale du sage sur le reste des hommes. | Mais la philosophie de Nietzsche se charge elle-même du soin de venger les grandes écoles modernes des airs hautains ou méprisants que leur inéconite élève prenait à leur égard. Cette philosophie, je le répète, s'offre comme un amalgame, un groupement et quelquefois une collusion de théories et de doctrines criticistes, positivistes et évolutionnistes. Dans ce singulier mélange, la philosophie critique forme l'élément qui domine tous les autres. Je crois que personne ne contestera ce point. Nietzsche s'est avidement nourri des idées contenues dans la Critique de la Raison pure. Il s'assimile une notable : partie de l'enseignement kantien qu'il développe, qu'il pousse à ses conséquences extrêmes, dont il tire parfois des conclusions inattendues. Mais il rejette aussi avec violence, dans les théories de Kant, les raisonnements qui blessent ce que ses disciples appellent sa sensibilité ou son tempérament intellectuel, c'est-à-dire, en vérité, les jugements allant à l'encontre de certaines convictions puisées par lui à d'autres sources philosophiques. Les plus fougueux partisans de Nietzsche ne sauraient nier la forte et durable influence exercée sur son cerveau par le génie puissant de Kant. Néanmoins,

LE PHILOSOPHE 11 et désireux de sauver à tout prix le renom de haute originalité de leur mailre, certains nietzschéens édifièrent à ce propos une hypothèse qu'on peut trouver intéressante, mais que les esprits sceptiques et positifs qualifieront, je le crains, de conte amusant. On a soutenu, notamment, que l'œuvre capitale de Kant, la Critique de la Raison pure, offre le rare et singulier spectacle « d'une philosophie en opposition complète avec la sensibilité dominante du philosophe qui la formule ». Kant nous dévoilant les vérités négatives de la Critique, voilà, dit-on, un miracle qui ne se peut justifier et comprendre que si on le compare à un phénomène de somnambulisme. « Il faut », écrit à ce sujet un fervent admirateur de Nietzsche, « se figurer l'instinct de Connaissance, au temps encore de sa servitude, demeuré, durant quelque sommeil léthargique des autres instincts, maître furtif de la puissance, célébrant ses rites, promulguant ses lois, devançant l'époque de sa suprématie... Mais, sitôt éveillé de cet état somnambulique où il a tenu le rôle de médium du Génie de la connaissance, Kant s'empresse de détourner l'entreprise instituée à son insi du but vers lequel elle se dirigeait. Il était arrivé ceci, que non seulement la sensibilité de Kant n'avait pas eu de part à l'élaboration de cette philosophie, mais que les conclusions de cette philosophie étaient en antagonisme absolu avec les modes de sa sensibilité. Le premier acte de Kant rendu à lui-même, retombé sous le joug de sa suggestion normale et obéissant au souhait du cœur qui le mène, est de renverser cet échafaudage élevé sous son nom, mais en réalité sans son concours. Il imagine les noumènes etc. » C'est ainsi que s'expliquerait la contra

72 FRÉDÉRIC NIETZSCHE diction essentielle, insurmontable, qui, dissimulée encore dans la critique de la /aison pure et éclatant au grand jour dans celle de la Aaison pratique, scinde l'œuvre totale de Kant en deux doctrines opposées et farouchement ennemies, dont la dernière surtout impressionna les esprits de ses successeurs et fut largement répandue dans le monde. Quant aux principes de la première Crifigue, ce qui leur manqua pour convaincre les hommes et régner sur eux, ce fut, dit notre rietzschéen, « la consécration d'un tempérament les ayant adoptés et leur ayant conféré la vie physiologique ». Or, Nietzsche a été ce tempérament. [l accepte et consacre par sa sensibilité particulière le nihilisme métaphysique que Kant créa sans le vouloir avec la Critique de la Raison pure (13). En d'autres termes, Nietzsche fut un Kant de la première manière, mais plein de vie, sorti de sa torpeur léthargique et ne songeant nullement à se reprendre, à, se rétracter, à inaugurer un second mode philosophique. De même, pourrait-on dire, l'apôtre Paul fut un Christ actif, instituant sur des bases durables le christianisme vaguement enseigné par le doux rêveur de Nazareth. De même aussi Lillré, pour toute une génération, fut un Comte intelligible et facilement assimilable, Taine pour ses disciples — un Hegel s'exprimant en formules positivistes, et Renan enfin, pour une foule d'esprits — le philosophe résumant par son délicieux scepticisme la sagesse moyenne du siècle! La fable qui nous montre Kant plongé dans un sommeil somnambulique et Nietzsche venant rompre le charme et donner la vie au rêve, est non seulement curieuse, elle repose sur une base véridique. Le kan

LE PHILOSOPHE 73 tisme sévère, abstrait, rébarbatif, embarrassant par son schématisme algébrique, devait en effet, iôt ou lard — vu sa grande valeur intrinsèque — susciter un philosophe capable de rendre ses théories sinon vraiment populaires, du moins accessibles au public non professionnel. Mais vulgariser une philosophie, c'est essentiellement, comme le mot l'indique, l'amener au niveau des intelligences ordinaires; ce qui, en règle générale, ne saurait s'accomplir, si [a doctrine est très haute, sans [a rabaisser quelque peu, ou, si elle est très concentrée, sans la diluer en quelque sorte en la noyant dans les faits, les cas particuliers, les exemples explicatifs, en la parant de poésie, en l'ornant et en l'agrémentant d'images vivantes, de métaphores, de comparaisons dramatiques, ou encore en la mélangeant avec des éléments subjectifs, sentimentaux, passionnels, tels que la religion et Le culte de l'humanité chez les positivistes, par exemple. Or, Nietzsche fut incontestablement, pour beaucoup d'esprits de la dernière génération, ce vulgarisateur et en même temps cet audacieux déformateur — Il se prenait lui-même pour un réformateur — de la philosophie de Kant. Certes, il ne fut pas le seul à sacquiller de cette double tâche : les néokantiens de toutes les nuances et un philosophe indépendant et original, Schopenhauer, l'avaient déjà précédé dans cette voie. Mais, en dépit de leur savoir et de leurs sérieux mérites, les néokantiens se révélèrent, en définitive, comme des vulgarisateurs médiocres; quant à Schopenhauer, aussi bien doué sous ce rapport que Nietzsche, il ne posséda pas son impétueuse vivacité et Il sut conserver une certaine mesure dans les déformations qu'il fit subir aux doctrines de Kant.

74 FRÉDÉRIC NIETZSCHE Concurrément avec la philosophie critique, le plus pur positivisme inspira et guida à son tour la pensée indécise de Nietzsche. Une période entière de sa vie, marquée par des ouvrages importants (*Aumain, trop humain, Le Voyageur et son Ombre*, etc.) relève presque exclusivement de cette nouvelle et forte impulsion que son esprit reçut du milieu social et intellectuel qui l'enveloppait de toutes parts. Dans les écrits datant de cette époque Nietzsche se garde bien d'opposer la conscience ou la connaissance à la vie. À la question de Schopenhauer : La vie a-t-elle en général un sens? il répond d'une façon que : n'aurait désavouée aucun intellectualiste, ni Descartes, ni Spinoza, ni Hegel, ni Comte : « La vie est un instrument et un moyen de connaissance, une expérience sans cesse renouvelée, elle n'est ni un devoir, ni une fatalité aveugle, ni un mensonge ». Le monde, dit-il encore, doit pouvoir complètement s'expliquer par le savoir exact et non par la métaphysique devenue aujourd'hui « l'erreur qui consiste à prendre les illusions les plus foncières de l'esprit humain pour des vérités de premier ordre ». D'autre part, ce n'est plus l'individu supérieur et isolé qui crée les valeurs morales, mais, ainsi que l'enseigna toujours le positivisme, l'individu collectif. L'État, la société : « L'instinct obscur doit céder à la raison et toute violence doit s'atténuer et finir par disparaître devant la diffusion de plus en plus rapide des idées de justice et de droit ». — « Il vaut mieux périr deux fois que de se faire haïr ou craindre », dit, dans *Le Voyageur et son Ombre*, Nietzsche qui à ce moment prêche un altruisme dans le goût de Comte et subordonne, comme celui-ci, la raison au

LE PHILOSOPHE 75 sentiment, allant même jusqu'à proclamer que « le cerveau n'est que l'intestin du cœur ». L'évolutionnisme sous la forme magnifiée et absorbante que lui donnèrent Darwin et Spencer, laissa aussi des traces visibles dans la pensée et les œuvres de Nietzsche. Mais c'est surtout sa morale, sa sociologie qui se ressent d'une telle influence. On a même assez justement remarqué à ce propos que Nietzsche substitue une conception dynamique de l'idéal moral à la conception ordinaire qui fut et reste statique (révélation, impératif catégorique, etc.). L'être moral cède chez lui toute la place au devenir moral. Son « surhomme », c'est l'incarnation, l'image visible, artistiquement dramatisée, de l'évolution progressive. « Je vous enseigne le surhomme, dit Zarathoustra, le surhomme qui est la raison d'être de la terre, » Il aurait pu dire tout aussi bien : « Je vous enseigne le progrès, qui est la raison d'être de l'humanité ». On s'est mépris à l'égard de Nietzsche encore sur ce point : on a voulu en faire tantôt le philosophe de la « décadence », et tantôt le penseur qui réagit contre toute « dissolution » et cherche à la conjurer, à l'éloigner. Il n'est ni l'un ni l'autre. Lui-même considère les vocables de « décadence » et de « corruption » comme injustement méprisants, ces termes ne pouvant signifier que l'automne d'une civilisation, le prélude nécessaire d'un nouveau printemps.

III On a vu en Nietzsche un contempteur du savoir, on lui a reproché son verbe, ses gestes irrespectueux envers la grande divinité des temps nouveaux. Pharisaïquement, on l'ajugé sur les apparences. Nietzsche ne cessa pourtant jamais d'être l'amant tenace de Ja vérité. Mais il se déclara à maintes reprises l'ennemi de certaines méthodes courantes pour l'atteindre, de procédés absolument impropres, selon lui, à nous dévoiler la splendide nudité d'Isis. Et l'on a beau dire, Nietzsche reste imprégné du véritable esprit scientifique qui n'est pas l'esprit de finesse, souple, accommodant, si cher aux ratiocinateurs scolastiques, mais bien l'esprit de clarté, de rude franchise, hostile aux opinions préconçues, violateur des préjugés de la foule. La volonté de puissance dont Nietzsche fait la clef de voûte de l'univers conscient, n'est chez lui, en somme, qu'un autre nom pour la volonté de savoir. La formule : la science pour la science, ne sépare pas le savoir de son application; car, seul, l'exercice d'une force consacre son triomphe. Mais nos connaissances ne sont jamais ni parfaites, ni égales entre > CR et " RASE COTE

LE PHILOSOPHE 77 elles précisément parce qu'elles constituent autant de pouvoirs cachés de l'esprit, et que ces pouvoirs offrent des degrés multiples qui se mesurent par les actes correspondants. La science d'un Wagner comparée à celle d'un Faust est infime et misérable; mais telle est aussi sa puissance sur les choses, son action sur le monde. Certes, Nietzsche a tort de sous-évaluer le rôle que les infiniment petits jouent, à la longue, dans l'univers moral aussi bien que dans le monde physique. Mais ce qu'on appelle son mépris de la science est fait surtout de la basse estime, sinon du dégoût que lui inspire le grand troupeau des médiocrités savantes. Il reproche à celui-ci de chercher toujours les roues ballues, et de travailler sourdement, par pur instinct de conservation, à la perte de l'homme génial ou exceptionnel. Manœuvres vulgaires, incapables de créer une nouvelle table de valeurs, ou ascètes raffinés, glorifiant un idéal qui ne diffère pas, au fond, de celui des prêtres dont ils perpétuent la race humblement jésuitique, les serviteurs de la science trahissent, à chaque instant et à tout propos, les intérêts de la vérité pure. Les meilleurs d'entre eux consentent : « à n'être qu'un lieu de passage où se mirent des formes et des choses étrangères ». Ce sont des « miroirs », des instruments passifs, ce ne sont pas des dominateurs, des volontés puissantes et modificatrices. « Pauvre âme errante, voltigante, tu es mon ombre, dit à l'un de ceux-ci Zarathustra :. tu as perdu le but! Et ainsi — tu as aussi perdu ton chemin. Prends bien garde qu'en fin de compte tu ne deviennes le prisonnier d'une croyance étroite, d'une illusion dure et rigoureuse! Pour toi, désormais, tout

78 FRÉDÉRIC NIETZSCHE ce qui est étroit et solide est une tentation, une séduction. » Quant aux prêtres qui vivent de l'autel, il vaut mieux, sans doute, suivant l'exemple de Nietzsche, ne pas en parler. « Vraisemblance, mais point de vérité, apparence de liberté, mais point de liberté, — c'est par ces deux faits que l'arbre de la Science ne risque pas d'être confondu avec l'arbre de la Vie », dit encore Nietzsche. En d'autres termes, si la science est sceptique, la vie est confiante. Mais ce que Nietzsche entend sous le nom de Vie embrasse, simultanément, l'activité causale, la racine biologique de toute science, et l'activité finaliste, l'application du savoir. Cette confusion forme, peut-être, l'erreur capitale de la gnoséologie nietzschéenne. Celle-ci est, à la fois, et biologique, et surorganique ou sociale : anticipation de choses futures, hypothèse présomptueuse qui, dans l'état actuel des deux sciences connexes de la biologie et de la psychologie, demeure sans fondement solide ! L'activité vitale qui précède tout phénomène conscient, qui sert de support à [a plus humble de nos connaissances, n'a manifestement besoin, pour se produire et subsister, d'aucune parcelle de vérité, ni du moindre mensonge, de la plus faible illusion, Ces attributs caractérisent la seule activité morale ou surorganique qui suit et accompagne la connaissance, et qui l'applique à la satisfaction, de plus en plus rationnelle ou savante, tantôt des simples appétences organiques, et tantôt des nécessités multiples et complexes de l'ordre social. La confusion de la vie proprement dite avec l'action sociale ou morale confusion singulièrement facilitée par le langage usuel qui généralise, sous le

Le | LE PHILOSOPHE 19 ‘vocabulaire de vie, toute action et même tout mouvement dépassant le simple étiaage physico-chimique) détermine chez la plupart des disciples de Nietzsche une sorte de quiétisme ou de fatalisme réduisant l’esprit humain à un rôle purement passif, lui contestant le pouvoir de susciter ou de modifier le moindre phénomène. « La vie, inexplicable au point de vue de la raison, dit à ce propos un critique récent, se justifie par sa valeur représentative... Que la vie soit un spectacle pour un spectateur, ceci peut être en effet le mot de l’énigme, ceci est le mot de l’énigme pour celui en qui l’instinct de connaissance a conquis la suprématie. » (14) Ainsi, toute activité rentre dans l’une de ces deux classes : l’activité qui consiste à voir, et l’activité qui consiste à se laisser voir. Et l’esprit qui voit les choses, qui se voit au milieu d’elles, ne peut rien changer ni au contenu du drame curieux et terriblement embrouillé auquel il assiste, ni à l’ordre dans lequel se suivent ses nombreuses péripéties. Les vieux termes usés d’âme et de matière, de sujet et d’objet, se trouvent, en fin de compte, simplement remplacés par les termes équivalents de spectateur et de spectacle. Et le dualisme affreusement démodé change aussi de nom : dorénavant, il s’appellera illusionnisme. Par bonheur pour Nietzsche, ce dualisme verbalement rajeuni, mais plat et vulgaire au fond, est en contradiction formelle avec bon nombre d’autres vues et d’autres théories qui lui sont familières et qui, elles, ne s’opposent pas aux tendances monistes du savoir moderne. D’accord avec celui-ci, Nietzsche reconnaît, dans la matière et la vie, la

80 FRÉDÉRIC NIETZSCHE source originelle des faits de conscience et de connaissance. La vie possède, à ses yeux, l'aptitude de se modifier sans sponte et de susciter l'esprit. Mais l'esprit étant un phénomène comme tous les autres, doit pouvoir, à son tour, s'alléger et susciter un nouvel esprit, de nouvelles connaissances, des manières nouvelles de voir les choses : activité du même genre que celle de la nature, mais d'une espèce différente et qui porte le nom de progrès intellectuel : ou moral. Néanmoins, comme nous l'avons déjà remarqué, Nietzsche comprend presque toujours, sous le même terme de vie, le fait strictement vital et les phénomènes les plus variés de l'action déjà sociale. Or, le fait biologique constitue l'une des deux causes — l'autre est le fait social — de ce qu'on appelle la connaissance; et l'action sociale — qu'il ne faut pas confondre avec le fait social — se manifeste régulièrement comme une conséquence, soit directe et proche, soit indirecte et lointaine, de notre savoir. En ne démêlant pas les fils ténus de ce réseau compliqué, Nietzsche versa, à son tour, dans le vieil illogisme auquel le talent des disciples de Karl Marx prêta un lustre nouveau et qui consiste à affirmer que l'action sociale, la pratique (ou, gnoséologiquement parlant, l'objet) engendre la connaissance, la théorie (ou, gnoséologiquement parlant, le produit du super-objet). etc. Fe

=

IV Que dire de la fameuse thèse nietzschéenne qui exalte l'erreur, le non-vrai, qui en fait la base profonde, la racine cachée de la vie? A mon sens, ce demi-paradoxe, emprunté aux plus vieilles philosophies que le monde ait connues, s'explique par trois groupes convergents de causes : les idées peu nettes ou même confuses de Nietzsche sur le rôle tenu par la science dans l'histoire de l'humanité; son obstination à ranger sous le même vocable (la vie) deux ordres de phénomènes aussi distincts que les faits biologiques et les faits sociaux; enfin, et peut-être principalement, la crainte qu'il éprouve devant les illusions subjectives, les pièges multiples que la raison de l'homme se tend sans cesse à elle-même et où elle se laisse si facilement prendre. L'idée, qui pouvait lui être suggérée aussi bien par une inodeste et loyale défiance de ses propres forces que par le spectacle des formidables méprises auxquelles nous accoutuma la race vaniteuse des savants et des philosophes, l'idée que l'archi-faux et l'archiabsurde avaient leur place marquée dans tout ce

82 FRÉDÉRIC NIETZSCHE veau humain, même le plus normal, le moins touché par l'aile sombre de la folie, cette pensée a dû — au moins je me l'imagine — hanter l'esprit impressionnable de Nietzsche. Peut-être l'obséda-t-elle tant et si bien que, pour y échapper, il fit comme le célèbre béros d'un conte d'enfant. Pour éviter l'incertitude, il s'y plongea tout entier : il déclara qu'elle était la règle, que l'illusion était nécessaire au bonheur, que le mensonge servait de ferme soutien à la vie. Il affirma que la vérité n'a pas l'importance sociale que ses adorateurs lui reconnaissent, qu'on peut, à la rigueur, s'en passer. « Nous sommes immoralistes, dit-il; nous sommes aujourd'hui la seule puissance qui n'ait pas besoin d'alliés pour vaincre : car nous sommes de beaucoup les plus forts... Nous avons pour nous une séduction puissante, la plus puissante peut-être qui soit au monde : la séduction de la vérité. » Et il se reprend aussitôt : « De la vérité? Mais qui ose bien me mettre ce mot sur les lèvres? Or donc, je l'en bannis, je dédaigne ce mot orgueilleux. Non, la vérité aussi, nous pourrions nous en passer ; même sans elle nous pourrions conquérir le pouvoir. Le sortilège qui combat pour nous, l'œil de Vénus qui séduit et aveugle nos ennemis mêmes, c'est la magie de l'extrême, le charme aux effets souverains : nous autres immoralistes, nous sommes les plus avancés... » (14 bis). C'est la croyance, issue aussi souvent d'un savoir faux que d'une connaissance vraie, qui commande à l'action, quand toutelois ce n'est pas l'action qui commande à la croyance, car sur ce point Nietzsche hésite, se contredit et tergiverse, — ce n'est jamais la connaissance telle quelle. Voilà, en fin de compte,

LE PHILOSOPHE 83 la seule et faible raison qui semble autoriser l'audacieux défi jeté par Nietzsche aux forces combinées de l'intellect humain. Mais dans toutes les questions de ce genre — je veux dire les questions mal posées — un malentendu gît à la base de nos plus radicales divergences d'opinions. En effet, personne parmi ceux à qui Nietzsche reproche leur culte idolâtre pour la vérité, ne conteste ce point : qu'une réalité ne devient une vérité qu'après avoir été sacrée telle par la croyance, ne fût-ce que la foi d'un seul homme, d'un esprit unique, d'une conscience isolée. Oui, sans doute, la réalité rationnelle doit « émouvoir une sensibilité » avant que celle-ci « la fasse sienne », la proclame comme une vérité. Nulle connaissance — et la vérité n'est que l'aspect objectif de la connaissance — ne saurait exister en dehors du sujet. Et il se peut que le sujet, à peine sorti de l'animalité primitive, ne remarque certains rapports rationnels — par exemple que deux bœufs et deux bœufs en font quatre ou que quatre bœufs forment un total plus grand qu'un seul bœuf soustrait au même tas — que parce qu'il y est contraint par un intérêt pratique immédiat : partage du butin etc. La priorité historique de l'état mental grossier, de la sensibilité quasi animale, sur l'état affiné, sur la psychicité de plus en plus sociale, est certaine. Mais cela prouve-t-il que la connaissance soit, non pas l'origine, la cause, mais l'effet, le produit de l'action ? Ou encore que la psychicité sociale, poursuivant son évolution progressive, ne puisse jamais atteindre ce degré où la vérité devient chère par et pour elle-même, en dehors de tout intérêt d'application utile ? Il est permis d'en douter. Toute conception du monde cherche à se former

84 FRÉDÉRIC NIETZSCHE une sorte d'armature logique capable de [a soutenir, de lier ensemble les éléments épars et souvent disparates qui la composent, en lui permettant de fuir avec avantage ou de simplement se défendre contre les idées opposées. Le pessimisme qui naquit de l'antique croyance à la chétivité de la raison humaine vis-à-vis de l'Univers, puisa dans cette hypothèse dépressive ses meilleurs arguments de combat, Tandis que l'optimisme vulgaire assimilait, sans plus, le Mal au Néant, le pessimisme insistait sur ce point, que la Douleur forme le tréfonds de l'Etre; et il en concluait de bonne foi que l'illusion seule peut nous aider à supporter l'existence. Ainsi s'efforça-t-il de réaffirmer ou même de réhabiliter le Mal et l'Erreur que la théorie adverse avait naïvement niés ou sommairement écartés. Effort méritoire, sans doute, mais dont la valeur est très relative. Car l'opposition absolue du mal au bien, ou de l'erreur à la vérité, qui tombe sous la loi logique de l'identité des contraires surabstraits, efface Jusqu'au dernier vestige de différence dont pourrait se prévaloir le contraste entre la vue optimiste et la vue pessimiste. Seule, la pensée qui voit dans le mal le moins discutable un degré inférieur du bien, et dans l'erreur la plus sûre une manifestation grossière ou basse, est toujours puérilement incomplète, de la vérité, seule, cette pensée ne risque pas de se perdre dans le dédale des antinomies faciles où les espèces les mieux définies prennent l'apparence de genres irréductibles et vice versa. Nietzsche n'évita point l'écueil que je viens de signaler; et les disciples enchérent encore sur le maître, La théorie du non-vrai comme condition de vie revêtit chez eux, en définitive, l'aspect d'un simple

LE PHILOSOPHE 85 cantresens. En effet, si cette doctrine que la vérité est destructive de la vie cache une vérité profonde, elle devra elle-même, nécessairement, tendre à détruire et à saper la vie. L'adorateur de la vie sera donc en même temps un fidèle suivant de la vérité; et seul, l'ennemi de la vie aura recours au mensonge. Les partisans avisés de « l'illusionnisme » se gardent bien d'affirmer le caractère nocif ou inhibitif, par rapport à la vie, des vérités empiriques particulières, et même des vérités abstraites et générales qui les résument, Mais ils supposent volontiers et ils laissent entendre qu'en vertu de certaines lois obscures et encore mal établies de: la raison, nos assertions et nos croyances les plus apodictiques sont essentiellement déformatrices de la vérité réelle, de la vérité que rien ne voile et ne farde et qui sans doute restera toujours inconnue. Ils considèrent, par suite, nos axiomes, nos lois scientifiques, tout ce que nous vénérons sous le nom sacro-saint de vérité, comme autant de mensonges involontaires. C'est à ce titre qu'ils leur accordent une action vitale utile ou bienfaisante. Mais ici: leur logique chavire dans l'absurde. Cette nouvelle vérité — que la vérité est nuisible à la vie — ne saurait abolir, elle doit confirmer, au contraire, l'hypothèse fondamentale de l'illusionnisme sur la nature intime de tout savoir. Cette vérité n'est donc, à son tour, qu'un mensonge, — le mensonge suprême de l'esprit. Et pendant! que se produisent ces contorsions d'une logique infiniment pauvre, la vie qui ne s'y intéresse guère, continue à couler, impassible, entre ces deux rives à la fois opposées et identiques : l'illusion, le rêve, et le fait brutal, la réalité.

86 FRÉDÉRIC NIETZSCHE En somme, l'antinomie : vie et raison, où se complait le dilettantisme criticiste de Nietzsche, n'est qu'un nouvel avatar des fameuses antinomies : numène et phénomène, sujet et objet, être et néant, univers et Dieu, où s'exerça et s'aiguïsa le subtil génie métaphysique de nos ancêtres et qui toutes remontent à l'archi-vieille opposition entre l'esprit (autrefois le souffle de vie) et la matière, antinomie ou plutôt antilogie initiale qu'on retrouve à la racine des plus humbles croyances religieuses. De tout cela :: cette énorme dépense de forces intellectuelles il reste 'un résultat fort maigre : à peine cette constatation ' : ou cet avertissement que la vie organique, bornée par la sensation brute, diffère par des points essentiels de la vie sociale qui, seule, possède le pouvoir de faire germer et de faire éclore l'idée pure (15). Ter

« Je ne suis que variable et sauvage et femme en toutes choses, dit la Vie dans faralhusira, et je ne suis pas une femme vertueuse, quoique je sois pour vous autres hommes la « profonde » ou la « fidèle », « l'éternelle », la « mystérieuse »! Mais vous autres hommes, vous nous prêtez toujours vos propres vertus, hélas! vertueux que vous êtes! » On peut goûter ou non ce persiflage, mais on ne saurait nier la saveur amère qu'il doit laisser dans certaines bouches, celles rotamment qui proclament à tout propos que la vie émerge en ligne directe de l'inconnaissable et partici:- de sa nature! Nietzsche est plus explicite dans son joli conte intitulé : Histoire d'une erreur, ou comment le «monde vrai » devint enfin une fable (dans le Crépuscule des Idoles). Je cite le passage entier, un joyau finement ciselé, un chef-d'œuvre d'ironie discrète : | 1. — « Le vrai monde accessible au Sage, au Pieux, au Vertueux, il vit en lui, il es ce monde. (La plus ancienne forme de cette idée — relativement ingénieuse, simple, convaincante. — Paraphrase de cet axiome : Moi, Platon, je suis la vérité.)

88 FRÉDÉRIC NIETZSCHE 2. — Le vrai monde inaccessible, quant à présent, mais promis au Sage, au Pieux, au Vertueux {au pécheur qui se repent}. (Progrès de l'idée : elle devient plus fine, plus captieuse, plus incompréhensible, — elle se fait femme, elle se fait chrétienne.) 3. — Le vrai monde, inaccessible, indémontrable, problématique, mais qui, conçu seulement par la pensée, est une consolation, une obligation, un impératif. (L'antique soleil toujours au fond du tableau, mais vu à travers les brouillards du criticisme; l'idée de venue subtile, pâle, septentrionale, « koenigsbergienne » |. L. — Le vrai monde, inaccessible? En tout cas, jamais atteint. Et parce que jamais atteint, inconnu aussi. Partant, il n'apporte ni consolation, ni rédemption, ni obligation : à quoi pourrait, en effet, nous obliger quelque chose d'inconnu ?..... (Aube matinale. Premier bâillement de la raison. Chant du coq du positivisme.) 5. — Le vrai monde, une idée qui ne sert de rien, qui ne crée même pas une obligation, une idée inutile et devenue superflue : partant, une idée réfutée : supprimons-la. (Grand jour. Déjeuner; retour du bon sens et de la gaieté; rougeur éperdue de Platon; sabbat de tous les libres esprits.) 6. — Nous avons supprimé le « vrai monde » : quel moride reste-t-il? Serait-ce le monde des apparences? Mais non! En même temps que le vrai monde, nous avons supprimé le monde des apparences. (Midi, instant de l'ombre la plus courte; fin de la plus longue erreur ; apogée de l'humanité ; Incipit Zarathustra!)» Pour Nietzsche, le noumène disparaissant, le phénomène s'évanouit aussitôt. Il note : midi, instant de l'ombre la plus courte, fin de la plus longue erreur. N'infère-t-il pas de ce constat l'identité du noumène

LE PHILOSOPHE 89 et du phénomène, conclusion à laquelle nous arrivâmes également, soit dans l'Ancienne et Nouvelle philosophie, soit dans l'inconnaissable? Nietzsche insinue que la valeur de zéro attribuée au noumène, entraîne nécessairement la nullité du phénomène, Nous avons dit : le noumène est une négation fausse, une affirmation du phénomène. Ces deux propositions se valent, Leur signification est claire. Mais Nietzsche ne se borne pas à sa première formule, celle du double zéro. Il se fait un jeu de la varier, de la remplacer par une thèse équivalente. Il choisit, pour cela, une formule qui semble contredire la nôtre, mais qui, en réalité, comporte le même sens. Il préfère dire : le phénomène est une négation fausse du noumène. En d'autres termes, si, pour nous, tout est connaissable, l'inconnaissable n'étant qu'un leurre, pour lui, tout est inconnaissable, le connaissable ou la vérité n'étant qu'une illusion. Or, remarquez, je vous prie, la sorcellerie des mots, la magie des vocables où s'encercle et s'emprisonne notre pensée, et admirez le pouvoir excessif du verbe sur la raison des hommes! Parce que Nietzsche note $y \text{ --- } x$, au lieu de $x \text{ --- } y$, disciples et adversaires voient également en lui l'apôtre de l'agnosticisme le plus outrancier, le penseur qui pousse à leurs dernières limites les subtiles théories de Kant et les vues simplistes de Comte. De ce chef seul, il devient, à leurs yeux, le négateur par excellence de la vérité objective, le contempteur parfait de la déduction logique. Ne les range-t-il pas toutes les deux dans la classe des fictions utiles à la vie? Ne fait-il pas du non-vrai la base, la condition de l'existence matérielle aussi bien que de l'existence sociale?

90 FRÉDÉRIC NIETZSCHE Ne déclare-t-il pas que l'illusion, le mensonge sont pour le moins aussi bienfaisants, et nécessaires à la floraison humaine, que la vérité? N'écrit-il pas en toutes lettres : « La fausseté d'un jugement n'est pas, pour nous, une objection à ce Jugement; c'est sur ce point, peut-être, que notre langue à nous sonne : le plus étrangement aux oreilles modernes »? N'enseigne-t-il pas encore que « si l'humanité se refusait à admettre les fictions de la logique, à mesurer la réalité à l'aide du monde purement fictif de l'inconditionné, de l'absolu, à fausser perpétuellement la vie au moyen du nombre (c'est-à-dire, au moyen de la science exacte), elle ne pourrait pas vivre; que renoncer aux jugements faux serait renoncer à la vie, serait la négation de la vie »? N'établit-il pas enfin une synonymie parfaite entre la « Vérité » de l'amant moderne du vrai à tout prix et le « Dieu » du théiste ou du chrétien? Et n'en tire-t-il pas cette conclusion frappante : « Il n'y a pas de doute, l'homme _véridique — véridique au sens extrême et périlleux IUT RS que suppose la foi dans la science — affirme par là sa foi en un autre monde que celui de la vie, de la nature, de l'histoire; et du moment où il affirme cet « autre monde », eh bien! que pourra-t-il faire de son contraire, de ce monde, de notre monde, — sinon le nier?..... Mais on comprend bien, se hâte d'ajouter Nietzsche, où je veux en venir : à ceci, que c'est toujours une croyance métaphysique, sur laquelle est fondée notre foi dans la science, que nous aussi, les penseurs d'aujourd'hui, les athées, les antimétaphysiciens, nous aussi nous empruntons le feu qui nous anime à cet incendie qu'une croyance plusieurs fois millénaire a allumé, à cette foi chrétienne qui fut

A LE PHILOSOPHE 91 aussi la foi de Platon, que Dieu est la vérité et que la vérité est divine » (46). Eh bien! non, Nietzsche fait plus que de pousser à leurs bornes extrêmes les vues agnostiques de Kant et de Comte, il les dépasse par un effort peu ordinaire, Il fait ce qu'il faut pour atteindre la rive opposée. Il rejette l'agnosticisme, il accepte le dogme contraire, notre thèse à nous. Il est avec nous contre Kant et contre Comte, et il est encore avec nous contre ses disciples et contre ses adversaires. « Ce qu'il y a de plus terrible maintenant, annonce au monde Nietzsche-Zarathustira, c'est de blasphémer la terre et d'estimer davantage les entrailles de l'impénétrable que le sens de la terre. » Mais parmi plusieurs formules exprimant la même idée, l'artiste qui presque toujours primait chez Nietzsche le penseur, et le rapin — qu'on me pardonne ce terme irrespectueux — qui quelquefois primait chez lui l'artiste, choisirent celle qui leur paraissait la plus capable d'étonner, sinon de stupéfier et d'ahurir le lecteur. Qu'importe, en effet, qu'au lieu de dire : Dieu, c'est l'Univers, on vienne affirmer : l'Univers, c'est Dieu! N'est-on pas, dans les deux cas, également moniste, ne nie-t-on pas, dans un cas comme dans l'autre, la dualité essentielle du monde? De même, que l'on dise : votre Inconnaissable est notre Connaissable, ainsi que je l'ai fait, ou qu'on aime mieux renverser les termes de ce rapport d'identité en déclarant avec Nietzsche : votre Connaissable est notre Inconnaissable, on reste également moniste dans [a théorie de la connaissance (monisme rationnel), on rejette le dualisme gnoséologique (17). Certes, on a pu sy tromper : tellement, je le

92 FRÉDÉRIC NIETZSCHE répète, les mots accablent de leur poids mort, en philosophie et dans les sciences vagues, les idées vivantes. Et bnn nombre d'esprits se laissèrent prendre au piège du signe et de la forme : il leur sembla qu'en identifiant la vérité dite connaissable avec celle dite inconnaissable, on modifiait radicalement la première, on la transformait en son opposé. Or, on ne peut rien changer, par des mots et même par des raisonnements, à ce qui exisie. Ceux-ci et ceux-là ne servent qu'à constater et, tout au plus, qu'à expliquer l'existence. La réalité connaissable demeure, après l'opération logique que lui fait subir Nietzsche, ce qu'elle était avant : une réalité qui nous est connue d'une façon relative; et la réalité inconnaissable reste aussi ce qu'elle était : une réalité qui nous est inconnue d'une façon relative. Ce que Nietzsche affirme, et ce que nous affirmons avec lui, ce n'est pas l'identité spécifique de ces deux sortes de rapports entre les choses, c'est leur identité générique. Son raisonnement se borne à consiater un fait qui se répète sans cesse, et sa formule exprime un cas qui exemplifie une loi générale de l'esprit : la loi de l'identité des contraires surabstraits. | De même, ramenant à un genre unique l'inconnaissable et le connaissable, nous ne transformons pas celui-là en celui-ci. La réalité connaissable continue à demeurer, comme espèce concrète, absolument distincte de la réalité supposée inconnaissable. L'une et l'autre peuvent évoluer : la première peut, soit devenir de plus en plus connue, soit redevenir inconnue (dans le cas, par exemple, où l'on remarque et l'on confesse une erreur); et la seconde peut, gra

LE PHILOSOPHE 93 duellement ou brusquement, laisser tomber les voiles qui la dérobaient à nos vœux. Nier le caractère réel de la chose en soi équivaut à nier qu'un esprit puisse prendre conscience d'une chose sans la décomposer en sujet et en objet. Et affirmer la seule réalité du phénomène, c'est conclure à l'impossibilité, pour la chose en soi, de rester indivise dans l'acte de connaître. Une telle conclusion est aussi éloignée de l'erreur phénoménaliste, situant le centre de gravité du pouvoir cognitif dans le seul « sujet », que de l'illusion populaire situant ce même centre dans l'être seul « objet ». On ne concède rien aux partisans des vues agnostiques quand on soutient avec eux que les états de conscience forment, en somme, les seules réalités connaissables; à la charge, toutefois, d'y ajouter ce correctif essentiel : pourvu que ces réalités demeurent toujours décomposables en sujet et en objet. Car un fait de conscience sans objet, ou limité au seul sujet, n'existe pas, à proprement parler, comme fait de conscience. Les plus sûres vérités rationnelles sont à la fois objectives et subjectives, dans le vieux sens métaphysique de ces termes. Les présenter comme dépouillées ou libérées de tout stigmate subjectif ne se pourrait qu'à la condition d'attribuer au mot : objectif, le sens d'exacte similitude, sinon de parfaite égalité dans tous les cerveaux. Mais les normes logiques de la raison ('causalité, finalité, etc.) s'appliquent-elles à l'Univers pris dans son ensemble (au monde dont le commencement et la fin n'échapperaient à l'esprit que comme de flagrantes contradictions #7 «adjecto»), ou seulement à ses diverses parties, aux choses moyennes qui le

94 FRÉDÉRIC NIETZSCHE composent? La pensée de Nietzsche demeure singulièrement flottante à cet égard. Tantôt, pour lui, la raison qui veut commander à tout l'Univers ou l'étreindre dans son infinité, c'est encore Dieu, ou son fantôme, son substitut humain. « Si, dit-il, au-dessus de toutes choses et par elles aucune volonté éternelle ne veuf, il faut mettre à la place de cette volonté, et sur toutes choses, le ciel hasard, le ciel inconnu, l'île ciel à peu près, le ciel pétulance.... J'ai mis à la place de Dieu cette pétulance et cette folie, lorsque j'ai enseigné : une chose est impossible partout et cette chose est le sens raisonnable. » On voit que Nietzsche-Zarathustra niant Dieu est très disposé à se servir des arguments des Pères de l'Église pour l'affirmer. De son éducation première, de ses antécédents ataviques il garde un faible pour l'état d'ignorance inconsciente. Le symbole qu'il choisit entre tous pour caractériser le créateur de valeurs nouvelles, c'est « l'enfant qui est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, un premier mouvement, une sainte affirmation ». Et tantôt il se plaint que le théisme demeure encore profondément ancré dans les esprits, que le concept de Dieu y soit représenté par certains substituts moraux, tels que le Bien, la Vérité, l'Idéal, l'Humanité etc. Et annonçant cette catastrophe, la mort de Dieu, il fait une réserve importante : « Cet événement formidable, dit-il, est encore en route, il marche, il n'est pas encore parvenu jusqu'aux oreilles des hommes. Il faut du temps à l'éclair et au tonnerre, du temps à la lumière des étoiles, il faut du temps aux actions, même après qu'elles ont été accomplies, pour être vues et entendues ».

LE PHILOSOPHE 95 Quoi qu'il en soit, on trouve dans l'œuvre complète de Nietzsche nombre de prémisses qui auraient pu, qui auraient dû logiquement le conduire à une rupture ouverte avec les théories régnantes de l'agnosticisme moderne. Ce divorce ne s'est pas accompli. Dans la question qui nous occupe, comme dans quelques autres, Nietzsche s'arrête, pour ainsi dire, à mi-côte, il reste en route, il n'achève pas l'ascension commencée. En eut-il seulement le temps? Ses merveilleuses flâneries à travers les idées, les systèmes, les préjugés énormes, les superstitions formidables de l'humanité ne prennent que rarement l'allure de sérieux voyages de découverte. Soit; mais son évolution mentale ne fut-elle pas brusquement et cruellement terminée à un âge où, chez les grands philosophes, la pensée continue à mûrir, avant de porter ses fruits les plus rares? Nietzsche a nié l'obligation morale de croire en Dieu, il a nié aussi l'obligation philosophique de croire à ce qui le remplace {l'Inconnaissable, la chose en soi}; mais il a omis de clairement s'expliquer sur le fond du débat. S'il voit dans le noumène un concept illusoire, c'est encore un peu à la façon positiviste : on ne saurait dire de la chose en soi qu'elle existe ou qu'elle n'existe pas. « Ce qui est nécessaire, écrit-il à ce propos dans le Voyageur et son Ombre, vis-à-vis de ces choses dernières, ce n'est pas le savoir opposé à la croyance, mais l'indifférence à l'égard de la croyance et du prétendu savoir en ces matières. » Littré n'eût pas mieux dit. Et ce n'est que plus tard, à l'époque où il formula sa conception du Retour éternel des choses, qu'il semble vouloir définitivement abandonner cette position équivoque.

96 FRÉDÉRIC NIETZSCHE En un mot, il y a chez lui comme une lutte incessante entre l'illusionnisme d'origine kantienne et le symbolisme aboutissant aux nouvelles vues lyperposilivistes. Il se rend compte que l'agnosticisme fraye la route à l'illusionnisme; mais au lieu de sacrifier les deux choses ensemble, il jette alternativement pardessus bord, tantôt l'une, et tantôt l'autre. Au surplus, dans les jugements habituels portés sur ce thème capital de la philosophie nietzschéenne, on oublie trop souvent le grand point de départ de celle-ci : l'affirmation de l'identité essentielle du Bien et du Mal, du Vrai et du Faux, du Beau et du Laïd, etc., de l'identité, en somme, de tous les conitraits surabstraits. Sous ce dernier rapport, nous croyons pouvoir revendiquer Nietzsche pour un des nôtres, pour un adepte du monisme logique ou conceptuel (18). ver

TROISIÈME PARTIE LE SOCIOLOGUE Les idées sociales ou morales de Nietzsche constituent la partie de beaucoup la plus neuve et la plus intéressante de son œuvre. Et pour orgueilleuse que puisse paraître, aux esprits doués des qualités qui font les « bons disciples », l'épigraphe placée en tête de la seconde édition de sa Gaie Science, elle s'applique surtout à l'innovateur en matière sociale : « J'habite, dit-il, ma propre maison, et je n'ai imité personne; aussi, je me ris de tout Maître qui n'a jamais ri de lui-même ». Nietzsche est avide de changement. Les révolutions -... qui forcent les sociétés humaines à sortir des ornières du passé et les engagent sur des routes vierges, lui ." . apparaissent comme des œuvres de salut social. « Il y a, écrit-il dans ses Considérations inactuelles, un degré d'insomnie, de domination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et qui finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisa

PR 7 RE [ET 0 Re 2 \ = { £4 Ês \ ei

98 FRÉDÉRIC NIETZSCHE tion. » Dans les liens multiples qui rattachent l'individu au milieu social, actuel ou historique, il voit autant de chaînes pesantes et, d'ailleurs, le plus souvent vaines, n'atteignant que très imparfaitement le but qu'elles se proposent. Dès lors, sa vie d'écrivain aura pour tâche de relâcher, de briser, de faire tomber ces entraves. Avec un courage que certains de ses prédécesseurs et de ses contemporains égalèrent, mais que personne, je pense, n'a surpassé, Nietzsche s'attaque à l'Histoire dans son ensemble, aux traditions augustes et vénérées, aux fortes fascinations grégaires, aux larges influences mésologiques. Il déclare et fait la guerre — une guerre ouverte et loyale — non pas à telle ou telle classe de jugements, de prénotions qu'il estime fausses, mais aux puissantes et vivaces racines communes de nos préjugés, aux grandes abstractions morales qui règlent, en dernière instance, la volonté et dirigent la conduite des hommes. Il soulève et bouleverse les couches profondes du sol historique qu'il compare d'ailleurs volontiers à un marécage stagnant, à un cimetière pestilentiel. La sociologie de Nietzsche, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire dans mon *Æthique* (19), est fondée sur les trois postulats suivants : 1° que toute civilisation possède, pour l'avoir péniblement élaborée durant de longs siècles, une échelle ou une « table de valeurs » morales; 2° que la construction de telles tables et surtout la fixation des plus hautes valeurs constitue le fait le plus important de l'histoire universelle ; et 3° que la libre critique des normes qui règlent la conduite humaine, ou ce que le vulgaire appelle l'irrespect, l'irrévérence ou encore le

LE SOCIOLOGUE 99 scepticisme moral, forme la condition sine quâ non de tout progrès du savoir éthique et de la moralité elle-même. Ces postulats sont intimement liés entre eux et Nietzsche les considère comme des vérités évidentes, défiant la discussion. de pense qu'il n'a pas tout à fait tort. Le premier point est un fait d'expérience universelle, le second tend à identifier (comme je l'avais déjà proposé dès 1876) la sociologie avec la morale, et le troisième enfin généralise, en l'appliquant aux recherches du sociologue, un principe méthodologique depuis longtemps admis dans toutes les branches du savoir expérimental. Nietzsche, nous le savons, n'est pas resté sourd aux enseignements de la philosophie à la fois critique et positive du xix^e siècle. Mais si l'influence criticiste domine sa théorie du savoir, l'esprit positiviste s'affirme nettement dans ses principales conceptions sociologiques. Avec Comte, Nietzsche subordonne la sociologie à la biologie. Les processus physiologiques, les phénomènes vitaux forment, à ses yeux, la base solide qui supporte nos grêles superstructures sociales, la source cachée qui alimente le monde des concepts et des sentiments moraux. Le bonheur, sans lequel il n'y a pas de vertu, n'est, tout bien considéré, qu'un épiphénomène physiologique (20). Dans cette direction, Nietzsche va même plus loin que Comte; avec Guyau et quelques autres disciples libres de la philosophie positive, avec Spencer et l'école organique tout entière, il fait de la vie le principe essentiel et régulateur de la morale. Autant que possible, à l'explication sociale ou directe des faits moraux et des événe

100 FRÉDÉRIC NIETZSCHE

ments de l'histoire, il substitue leur explication biologique ou indirecte. À part cette confusion qui nous frappe comme l'erreur la plus grave de sa sociologie, Nietzsche semble posséder une vue très claire aussi bien des obstacles de toute sorte qui obscurcissent le chemin du sociologue, que des moyens les plus efficaces pour les vaincre. Dans son livre *Par delà le Bien et le Mal*, écrit et publié, ainsi que nous l'apprend M. Lichtenberger, en 1886, se pose le problème sociologique dans des termes assez pareils à ceux que nous avons indiqués et recommandés dès 1876, dans nos *Vues sociologiques*, et en 1880, dans notre *Sociologie*. Ne déclare-t-il pas que, seuls, les matériaux bruts de la future science, les faits sociaux et leurs détails empiriques, abondent soit dans les écrits des historiens, des moralistes, des philosophes, soit dans les livres des poètes, des romanciers, des auteurs de tous les pays et de tous les temps qui firent de l'homme leur étude préférée? Ne demande-t-il pas, avec les principaux représentants de l'école expérimentale anglaise en psychologie, et avec Proudhon visant l'économie politique, qu'une histoire naturelle des faits sociaux serve de prolégomènes à la science correspondante? Ne préconise-t-il pas enfin un large usage, dans les études morales et sociales, de la méthode descriptive? Voici, d'ailleurs, à ce sujet, ses propres paroles : « Le sentiment moral est, maintenant, en Europe, aussi fin, aussi tardif, multiple, raffiné et délicat, que la science de la morale qui s'y rapporte est jeune, novice, lourde et d'un doigté grossier... On devrait reconnaître rigoureusement ce qui, pour longtemps encore, est nécessaire ici, ce qui provisoirement

LE SOCIOLOGUE 101 remment seul a droit de cité : à savoir l'assemblage des matériaux, la conception et l'aménagement d'un domaine énorme de sentiments délicats et de différenciations de valeurs qui vivent, croissent, engendrent et périssent; — peut-être des tentatives de rendre intelligibles le retour périodique et les diverses phases de cette vivante cristallisation, ceci comme une préparation à une doctrine des types de la morale. Jusqu'à présent on n'a pas été aussi modeste. Les philosophes exigeaient d'eux-mêmes quelque chose de plus haut, de plus prétentieux, de plus solennel, dès qu'ils s'occupaient de morale en tant que science : ils voulaient le fondement de la morale, et chaque philosophe a cru jusqu'à présent avoir fondé la morale. Combien se trouve loin de leur orgueil cette tâche de description, sans éclat en apparence, abandonnée dans la poussière et l'oubli, quoique pour cette tâche les mains et les sens les plus fins ne sauraient être assez subtils » (24). A surplus, la notion d'un psychisme collectif dû au « contact altruiste » et précédant, préparant la formation de l'individu social et de sa psychologie toujours concrète et, par là, autonome, cette idée elle-même n'est pas restée complètement étrangère à l'esprit de Nietzsche. N'affirme-t-il pas, par exemple, que « la joie du sentiment collectif ou de troupeau est plus ancienne que la joie de notre propre « moi »? « Tu », dit-il, est plus vieux que « moi ». Le professeur allemand Aloïsius Riehl, qui cite ce passage significatif, en conclut que l'individualisme poussé à ses limites extrêmes ne devrait pas être considéré comme la caractéristique dominante de la morale de Nietzsche. Un individualisme du même genre avait CEA

” déjà marqué la morale antique, surtout celle des déjà
compris que l’individualisme, au sens habituel D : , : .ws' sa LI FRÉDÉRIC
NIETZSCHE 2. stoïciens dont l'éthique de Nietzsche se rapproche : . sur
plus d'un point. Selon M. Riehl, Nietzsche avait : : du mot, ne pouvait être
qu'une étape intermédiaire : _ sur le long parcours qui de la société, de la
cons_ cience et de la raison collectives conduit à son fruit le plus mûr, à la
personne morale, à la conscience et à la raison individuelles. ÿ CE À s 2 LA
3 pl 4 d: Le ; > . mn a : ' ° " (] si à Li . EM : ee L “e. : , , é | « : ' : F
a : | : 3 L ë Us ĩ L=: + - > , 2 ! ' "2 ù É] .! ! : ' “ " < , TA ? . G 4 : ... x = « . -
LL .

IL Après Spinoza, Nietzsche est peut-être le penseur qui a le mieux saisi et le plus hardiment enseigné la nécessaire unité, l'identité essentielle des deux vagues tumultueuses qui sans cesse soulèvent et rident la surface paisible du vaste océan social; ou des deux larges et profonds courants qui poussent l'humanité tantôt vers les côtes fertiles mais escarpées du Bien, et tantôt vers les rives plates et désolées du Mal. Nietzsche estime que le Bien est l'un des nombreux noms donnés par les hommes à la Force victorieuse. Or, la mécanique la plus élémentaire prouve, par un : théorème éclatant d'évidence, que la réalité concrète ne connaît que des « résultantes » de forces. Et lorsque l'analyse, venant à décomposer celles-ci, nous fait voir des forces mâtées, subjuguées, détournées de leur cours ordinaire, elle prend bien soin de les qualifier de « potentielles ». Elle constate ainsi leur foncière identité avec la résultante qui les supprime *in ovo*, qui les empêche de naître à l'existence concrète, — cela précisément parce qu'elle les manifeste et les représente. Comprise de cette façon, nulle

104 FRÉDÉRIC NIETZSCHE force ne peut subir de défaite; et une force vaincue apparaît comme une simple contradiction ?n adjeclo. En est-il de même du Mal par rapport au Bien? Le second terme ne doit-il pas servir uniquement pour désigner la force qui s'affirme, qui agit; et le premier pour dénommer soit la force déjà partiellement assimilée et manifestée par la résultante, soit celle qui, jusqu'à nouvel ordre et pour une part difficilement déterminable, demeure, pour ainsi dire, dans les coulisses de la vie ou les limbes de l'histoire? Le Mal, dans cette conception, serait ou un simple ingrédient du Bien, ou une chose inactuelle, latente et qui, appelée éventuellement à se réaliser, se transforme nécessairement en Bien. Telle est la conclusion plus qu'optimiste qui semblerait devoir logiquement découler des prémisses posées par Nietzsche et surtout de sa frappante définition de la vertu. Mais Nietzsche se garde bien d'y aboutir. Et, sur ce point, on ne peut que lui donner raison. La sociologie et la morale sont encore à cent lieues . de la perfection abstraite atteinte par la mécanique. Elles ne sauraient, par suite, affirmer catégoriquement que le Bien seul appartient à l'ordre réel, tandis que le Mal, identique par essence au Bien, rentre dans la classe des fictions pures; ou, en d'autres termes, que l'Être concept posant l'être absorbe nécessairement son contraire surabstrait. | En somme, ce que Nietzsche a tenu par-dessus tout à mettre en évidence, c'est l'antériorité et, par conséquent, la suprématie historique de la Force. Pour lui, ce qui existe et commande «b initio, c'est la force intégrale qui comprend la force surorganique {l'es

LE SOCIOLOGUE 165 prit) aussi bien que la force organique (la vie) et qui, par les muscles et les nerfs, par la volonté et la connaissance, s'adjoint, en les soumettant à son joug, toutes les autres forces naturelles. Le Bien et le Mal sont de simples conclusions logiques tirées des divers aspects de la force intégrale : le Bien c'est ce que nous acceptons comme étant favorable à celle-ci, et le Mal, ce que nous rejetons comme contraire à sa nature. Cette façon de comprendre la genèse du Bien et du Mal nous paraît aussi plausible que la doctrine qui tend à faire rentrer l'une de ces idées dans l'autre. Mais elle possède, à un degré moindre, le même défaut. Elle est trop sommaire ou trop globale, si l'on peut parler de la sorte, pour l'état actuel de la sociologie. Elle demeure, par suite, un peu superficielle. La force telle que l'entend Nietzsche constitue encore l'un de ces agrégats concrets que l'analyse scientifique a pour premier devoir, avant toute synthèse, de décomposer, de réduire en leurs éléments. Mais cette œuvre de dissection répugnait trop au respect quasi superstitieux que Nietzsche portait à toutes les formes de la vie. Il ne voyait pas qu'avec son procédé favori, imité de la nature, avec sa manière d'envisager les choses en bloc, telles qu'elles se passent en réalité, nulle science abstraite n'est possible, ni la chimie séparée de la physique, ni la biologie distincte de la chimie, ni la sociologie différenciée de la biologie. Aussi les plus captivantes théories de Nietzsche et de ses disciples subissent-elles le contre-coup de cette erreur de méthode : elles s'offrent constamment comme un simple amalgame

106 FRÉDÉRIC NIETZSCHE game de faits et de vues empruntés à la fois au savoir social et à la science de la vie. En définitive, dire que la force intégrale, simultanément adéquate à la force matérielle et à la force surorganique, est antérieure au Bien, au Droit, à la Justice (et corrélativement au Mal et à l'Injuste), cela équivaut à constater que la cause complète et multiple précède l'effet singulier; c'est proférer un truisme évident. Et affirmer que la force ainsi définie est supérieure au droit, cela revient à dire, ' en : termes équivoques, que le tout est plus grand que sa partie. On aboutit, d'ailleurs, au même résultat en restituant au terme de force son sens mécanique, devenu véritablement surabstrait. Car l'idée de force pure et son substitut, l'idée de mouvement, s'appliquent de nos jours aussi bien aux phénomènes complexes qu'aux phénomènes simples. Mais la thèse change lorsque, au lieu de perdre son temps à dévider l'écheveau des généralités unanimement admises (à venir nous dire, par exemple, que la vie, la chimicité, la chaleur, la pesanteur forment autant de conditions préalables, nécessaires à l'éclosion du plus simple fait social), on se demande si, à côté ou à la suite des phénomènes psychophysiques déjà compris sous le terme de vie, il n'y aurait pas place pour un groupe de faits intermédiaires entre la pure cérébralité biologique et les manifestations complexes de la raison, de l'intelligence individuelle? Une hypothèse affirmative, posant l'antériorité d'une forme nouvelle d'énergie, la socialité, la cérébration à distance, l'interaction, dans le temps et l'espace, des forces psychiques simples engendrant les divers rapports du « mot » à « autrui » et déter«. sert

LE SOCIOLOGUE 107 minant la formation des divers esprits collectifs (de famille, de classe, de groupe, de nation etc.), une pareille hypothèse — pourvu qu'elle se montre capable d'interpréter d'une façon satisfaisante certaines catégories de faits — rendrait à la sociologie de nombreux et utiles services; des services analogues à ceux que des hypothèses d'apparence tout aussi illusoire et également dépourvues de toute sanction expérimentale directe, par exemple, la théorie de la pesanteur, celle de l'éther, [la théorie atomique ou encore la récente siérocchimie de MM. Lebel et Van T'Hoff ont déjà rendus à bon nombre de sciences exactes. Une semblable hypothèse pourrait, entre autres choses] éclairer ce point : pourquoi l'esprit de l'homme doit-il, de toute nécessité, à côté ou à la suite des diverses branches du savoir qui relèvent du seul principe de causalité, donner naissance à une discipline spéciale régie par le critère de la finalité, à une « axiologie » des rapports sociaux, à une science du Bien et du Mal?

111 Nous sommes tentés de faire à la conception fon- : damentale de Nietzsche un autre reproche. L Les idées qui meublent nos cerveaux sont, on l'ad- met, plus ou moins claires et nettes, plus ou moins. vives et pressantes. Or ces différences d'intensité, transformées par nous en différences de qualité, . prennent en outre, à nos yeux, l'aspect d'un conflit, : d'une lutte pour la suprématie, pour la domination- : Nous appliquons aux espèces idéologiques la méta-: phore qui nous avait déjà servi — tout aussi impro-.... prement peut-être — pour caractériser les différents : degrés de vitalité des espèces et des individus zoologiques dont les uns résistent, survivent, et les autres succombent au même total de circonstances défavorables. é : # Notre logique, toujours dualiste (fondement de la loi de l'identité des contraires), nous induit à ranger . les concepts et les sentiments qui dirigent notre conduite sous deux grandes rubriques : les forts, les vigoureux, destinés à se propager et à durer, — : nous les appelons le Bien; et les chétifs, les malins : e MX ri

LE SOCIOLOGUE 109 gres, condamnés finalement à disparaître, — nous les désignons par le terme de Mal. Le Bien est représenté dans tout groupe social par la variété idéologique qui y prédomine, qui s'y épanouit librement parce qu'elle s'accorde ou s'adapte le mieux, comme on dit, aux conditions ambiantes; et le Mal y est représenté par la variété idéologique dont l'existence demeure précaire, exposée à tous les risques. Cela est si vrai que selon une règle qui ne souffre presque guère d'exception, les idées encore neuves et vraiment originales frappent l'esprit des foules comme un mal (misonéisme). Mais ces idées peuvent posséder une vitalité latente énorme, elles développent parfois une force d'adaptation au milieu qui va jusqu'à la transformation radicale de celui-ci. Voilà donc une grande classe idéologique où le Mal devient sous nos yeux, et manifestement, le Bien. Mais l'ancien Mal peut à son tour, par suite de changements survenus dans le milieu ou pour toute autre cause, récupérer sa première vigueur; lui aussi se transforme alors en Bien, et d'habitude, quoiqu'il n'y ait là rien d'absolument nécessaire, ce processus s'accompagne de la transmutation inverse de l'ancien Bien en nouveau Mal. L'afflux d'espèces idéologiques nouvelles, — surtout lorsqu'il est suscité ou soutenu par des changements mésologiques profonds qui ont pour effet d'invigorer quelques espèces idéologiques anciennes groupées sous le signe du Mal, — crée cet ensemble de faits, cette situation que les esprits chagrins et pessimistes (et ce qui les rend tels, c'est précisément le nouvel état de choses qui renforce leur misonéisme naturel) dénoncent sous le nom de Prépondérance du Mal. Et

110 FRÉDÉRIC NIETZSCHE c'est à ce propos que les oies vigilantes du Capitole crient à la décadence, à la pourriture, à l'immoralité envahissant la scène de l'Histoire. Certes, jugée par les criteriums anciens, l'immoralité est inévitable, certaine. Mais elle constitue en même temps, et forcément, la moralité nouvelle qui germe et qui perce. Ce que nous appelons le progrès social consiste en cette suite de processus transformatifs. || Un rythme lent, insensible, est seul, d'ordinaire, qualifié de moralisation, de perfectionnement moral. Un rythme très accéléré semble, au contraire, à la plupart, une sorte de déchéance, une victoire du Mal, une démoralisation. Et alors, pour que la vérité opposée, la victoire du Bien, éclate aux yeux de tous, il ne faut rien de moins qu'une révolution dans les faits, c'est-à-dire un changement tout aussi rapide dans les conditions externes du milieu {d'où l'utilité et quelquefois l'urgence des grandes convulsions économiques et politiques). Bossuet — M. Brunetière me pardonnera de citer à mon tour l'Aigle de Meaux — a trouvé cette jolie image : « Quand Dieu efface, c'est qu'il s'apprête à écrire ». Laissons Dieu où il est, dans les limbes vagues du futur, selon Renan, dans les brumes fuyantes du passé, selon nous, et ne faisons pas intervenir son premier ministre panthéiste, l'Univers et ses lois à la fois unes et multiples; mais contentons-nous de traduire le langage du xvi^e siècle en celui du xx^e, et disons : quand une chose disparaît, c'est qu'une autre est déjà là qui attend pour prendre sa place. Nietzsche nous dépeint d'une façon quelque peu différente les fluctuations, la marche tantôt progres

æ LE SOCIOLOGUE 411 sive et tantôt régressive des concepts moraux qui gouvernent la conduite des hommes. I pousse volontiers le tableau au noir. Il parle d'une lutte à outrance, d'un combat féroce et meurtrier où les adversaires, le Bien et le Mal, s'entre-dévorent depuis des milliers de siècles. Cette guerre ne cessera sans doute jamais, car, sociale en apparence, elle est vitale ou biologique au fond. Tous nos actes ne sont-ils pas gouvernés, en fin de compte, par nos instincts, parmi lesquels le rôle principal appartient à l'obscur poussée combative et dominatrice, à la lendance de tout être vivant à augmenter sa force aux dépens de celle d'autrui? La « Volonté de puissance » se voit ainsi élevée au rang de dernier principe explicatif commun à la biologie et à la sociologie. La vie organique ne reste pas seulement la base, le support, la matière première et informe de la vie sociale, elle en devient la quintessence, la irame déjà lissée, la vraie synthèse supérieure. On ne saurait pousser plus loin le biologisme, l'erreur de méthode qu'Auguste Comte caractérisait comme un renversement de l'ordre hiérarchique dans lequel apparaissent et se développent ou se compliquent les phénomènes. Dans sa Généalogie de la Morale, l'une de ses meilleures œuvres, où il s'efforce de vulgariser la loi de constante mutation subie par nos critères moraux, Nietzsche laisse échapper cet aveu mélancolique dans la balance qui sert à peser les valeurs morales, le poids du Mal l'emporte depuis longtemps, dans le monde, sur celui du Bien. Cette vue morose va à l'encontre des tendances générales de la philosophie de Nietzsche, qui sont plutôt optimistes; mais elle

112 FRÉDÉRIC NIETZSCHE s'accorde avec son biologisme persistant. La prépondérance nécessaire du mal dans la nature s'explique, en effet, fort bien, une fois qu'on pose en axiome la suprématie du phénomène vital sur les autres formes de l'énergie universelle. Car, — ainsi que l'a déjà finement observé le vieux Schleiermacher (22), — placés en face de l'immuable hiérarchie des forces naturelles, nous nous attendons toujours à ce que la force simple, élémentaire et, en ce sens, inférieure, laisse le champ libre à la force plus compliquée et, en ce sens, supérieure. Et lorsque à l'un quelconque de ces degrés hiérarchiques nous constatons une action inverse, nous sommes tout prêts à parler de rébellion, tantôt partielle, et tantôt totale, des formes inférieures de la force cosmique. Nous forgeons, pour exprimer notre désappointement, ce terme, sinon complètement inepte, du moins terriblement équivoque : l'anormal, l'exceptionnel (le phénomène ne violant jamais sa loi, nous attestons par là simplement notre conception incomplète, inadéquate du phénomène). C'est ainsi, pour ne pas aller chercher loin un exemple, que nous désignons comme pathologiques tous les processus physiques et chimiques qui, dans les organismes, tendent à déprimer, à amoindrir l'activité vitale. Pareillement (surtout à notre époque) nous qualifions de maladie toute irruption sérieuse de la vie végétale plus simple dans la sphère de la vie animale plus complexe. De même enfin, nous donnons volontiers le nom de mal moral à tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une révolte des forces brutes de la vie physiologique (passions purement animales) contre l'intelligence, la raison, les exigences sociales, les besoins surorga

LE SOCIOLOGUE 113 niques. On comprend dès lors, sans que j'y insiste davantage, comment et pourquoi l'exhaussement, l'exaltation excessive de la vie organique aux dépens de la vie intellectuelle a dû conduire Nietzsche tantôt à la glorification, sous le nom de Bien, de certaines attitudes moralement indifférentes, et tantôt à l'involontaire confession que le Mal, en définitive, domine le Bien. Sans doute, Nietzsche n'appartient pas à l'école organiciste en sociologie. Il ne tombe pas dans les défauts visibles, les excès, le dogmatisme prétentieux des principaux représentants de ce groupe. Mais il a subi les mêmes Influences ambiantes, et il n'a pas su résister à l'ascendant naturel pris par la jeune et prospère biologie sur sa cadette arriérée, la science sociale. À son tour, il veut ramener les faits moraux à leurs origines organiques. Mais entre temps il confond si bien racines et fleurs qu'il finit par nous donner une vague définition de la vie : « ce qui veut toujours se dépasser soi-même », qui est une précieuse définition de l'esprit. | Les disciples — comme c'est la règle — renforcèrent l'erreur du maître. Celui-ci a des hésitations et des scrupules (qu'on lui reproche comme des contradictions); ceux-là n'hésitent jamais. Nietzsche, par exemple, fait de la marche au « surhumain » l'unique fondement de toute obligation morale : il réduit par là, en réalité, le moral à l'intellectuel, selon une formule déjà ancienne qui eut des défenseurs à toutes les époques et qui trouve sa contrepartie dans la réduction plus récente de l'intellectuel au moral ou social. Mais ses disciples ne se laissent pas prendre à de tels pièges puérils tendus 8

11% FRÉDÉRIC NIETZSCHE par l'Instinct de connaissance à son irréductible adversaire, l'Instinct vital. Ils s'efforcent à nous prouver l'astuce supérieure — pourquoi pas la raison? — de l'instinct vital qui se rit des ruses de l'Instinct de connaissance et t-iomphe sur toute la ligne. Pour eux, l'homme aveuglé par ses passions, hypnotisé par ses croyances fausses, voilà le héros authentique, le porte-paroles autorisé de la vie. Or, ce qu'on prend ici pour une victoire de l'animalité sur la socialité, de la vie sur la connaissance, ne possède nullement ce caractère. L'ivrogne n'est pas un spectacle fait pour décourager l'homme vertueux. Chaque fois qu'une passion bestiale se déchaîne, qu'un crime lâche et stupide se commet, — et tous les vrais crimes sont lâches et stupides, — [le mal se manifeste, il se différencie du bien. Mais cette différenciation, loin de desservir les intérêts de la connaissance, leur profite (quelquefois même déjà chez le criminel, où elle prend la forme du remords). : Le mal réalisé s'atténue de toute la valeur du gain expérimental que notre savoir en retire. La vie physiologique peut devenir l'enjeu de ce progrès 'de la connaissance dont, ordinairement, elle n'est que le témoin. Quant aux séductions, aux embûches de la nature pour propager et fortifier la vie animale aux dépens de l'existence morale, ces fleurs de rhétorique semblent terriblement fanées aujourd'hui. L'appétence sexuelle — visée surtout par ces sortes d'allégories — est soumise aux mêmes lois que tous nos autres désirs. Elle exprime, suivant les cas, soit notre ignorance, soit notre connaissance des rapports réels entre les phénomènes. Et ce qu'on appelle son pouvoir de déformer la vérité (son aptitude à nous illu

LE SOCIOLOGUE 145 sionner, à nous induire en erreur) ne lui appartient : pas en propre. Elle l'exerce par simple procuration. | C'est notre profonde ignorance sociologique qui, inspirant et commandant encore, de nos jours, chez la majorité des hommes, le désir sexuel, l'investit de ce simulacre de pouvoir. Il nous semble, par suite, — et nous nous hâtons abusivement de le proclamer ainsi qu'une solution du problème d'amour qui ne souffre guère d'exception — que « quand deux pas⁺ sions vraies se rencontrent, c'est à travers une double — déformation de la réalité objective 'que les amants : s'étreignent en s'ignorant » (23).

IV Représenter la « volonté de puissance » comme un instinct purement organique, c'est se contredire dans les termes, c'est commettre un illogisme. Loin d'être la cause originelle des phénomènes sociaux les plus simples, cette volonté en est le produit direct. L'idée de supériorité ou de commandement dépasse la pure notion d'exercice de la force. Elle est, elle demeurera toujours un non-sens en physique, en chimie, en biologie. Elle acquiert pour la première fois une signification précise dans le domaine des faits complexes étudiés par le sociologue. Elle est la fille légitime. du contact interpsychique qui, faisant jaillir le rapport fondamental entre « moi » et « autrui », donne naissance à une longue série de « besoins » fondés sur ce rapport, et de « volontés » correspondantes à ces besoins. Cette série commence par le besoin et la volonté de connaître dans leur détail (science), et de comprendre dans leur ensemble (religion, philosophie) la nature et l'humanité; elle se continue par le besoin et la volonté de choisir, parmi les vérités particulières ou générales déjà acquises, celles qui, revêlues d'apparences à la fois réelles ou concrètes

LE SOCIOLOGUE 417 et fictives ou symboliques (art),
exhaussent notre joie de vivre, nous délassent, nous délivrent de nos soucis,
nous rendent plus aptes à un surcroît de travail ou de peine; elle se complète
et se clôture enfin par le besoin et la volonté de pouvoir, — de transformer
en actes nos pensées et nos émotions les plus intimes, d'extérioriser, de
matérialiser nos connaissances, d'affiner Sans cesse, en les exerçant, nos
choix ou nos goûts esthétiques. Nos actes traduisent en signes extérieurs et
visibles la longue suite inaperçue de causes et d'effets qui les précèdent et
les conditionnent. Et cela suflit, aux yeux d'une grosse majorité de
sociologues (économistes aussi bien que juristes et historiens), pour
sévèrement proscrire, du champ de leurs recherches, tout ce qui ne possède
pas ce caractère apparent et, en ce sens, matériel. Ces investigateurs
abandonnent les faits antécédents aux psychologues. Ils croient, de cette
façon, fonder une sociologie objective. Ils ont tort et raison à la fois. Ils ont
tort, parce que l'étude des seuls effets, à l'exclusion de leurs causes
immédiates, ne peut, dans aucune branche du savoir, remplacer l'étude
simultanée des facteurs et des produits. C'est là une *diminutio capitis* à
laquelle nulle science digne de ce nom ne saurait consentir pour longtemps.
Et ils se trompent encore s'ils croient que le psychologue pourra à la longue
accepter le partage; qu'il pourra se passer de l'éclatante lumière versée sur
les processus psychiques par les actes qui les expriment et les exemplifient,
pour se renfermer dans l'analyse — nécessairement stérile ou vaine en de
telles conditions — des motifs dont s'inspirent de tels actes.

118 FRÉDÉRIC NIETZSCHE D'ailleurs, si mon hypothèse bio-sociale, qui considère l'esprit de l'homme associé avec ses semblables comme l'île produit combiné des forces biologiques (psychophysiques) et des forces sociales, ou qui voit dans l'intelligence la fille de la cité, selon l'image employée par M. frouzet, si mon hypothèse, dis-je, possède le moindre fondement réel, il est clair que le sociologue et le psychologue doivent non pas entrer en lutte et empiéter l'un sur le domaine de l'autre, mais fraternellement composer ensemble, mais sectionner ou dédoubler à l'amiable le même vaste champ d'observations. Cela n'est pas impossible si chacune de ces deux classes de savants prend la ferme résolution de borner ses recherches à l'un des deux aspects fondamentaux offerts par tous les phénomènes naturels : le point de vue abstrait, l'examen de tel ou tel élément constitutif et comparativement simple d'une catégorie de faits, et le point de vue concret, l'examen du fait intégral, de la combinaison des divers éléments qui composent le fait. L'astronome, le physicien et le chimiste étudient tour à tour les différentes formes ou faces de l'énergie universelle qui met le monde en mouvement; mais cela empêche-t-il le météorologiste ou le géologue de venir à leur suite, et se basant sur leurs découvertes, réobserver, dans certains agrégats naturels (atmosphère, globe terrestre), l'action combinée des forces « matriciales » ou élémentaires? Pareillement, le psychologue de l'avenir s'appuiera des analyses et des découvertes du biologiste et du sociologue pour réétudier, dans l'individu, produit des influences vitales et sociales, le jeu combiné de ces forces prémouvantes. La sociologie se pourra alors brièvement

LE SOCIOLOGUE 419 définir comme une psychologie abstraite, et la psychologie comme une sociologie concrète. Mais d'autre part, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les sociologues modernes ont en partie raison quand ils attribuent une valeur hors ligne au dernier degré dans l'échelle des facteurs sociaux, au terme ultime de la série intellectuelle. Cette série, répétons-le encore une fois, embrasse quatre vastes divisions mentales : le besoin analytique et la volonté de connaître les choses dans leur diversité; le besoin synthétique et la volonté de saisir Le monde dans son unité; le besoin esthétique et la volonté de reproduire, de « recréer » symboliquement les réalités concrètes dispensatrices de jouissances « contemplatives » ; enfin le besoin pratique et la volonté de pouvoir, c'est-à-dire, en somme, de faire aboutir, d'utiliser, en les pliant à toutes sortes de fins (et en premier lieu aux fins physiologiques qui nous harcèlent sans cesse), les trois volontés précédentes. De ce besoin pratique l'école de Marx a fait le pivot de sa sociologie collectiviste; et de cette volonté de puissance Nietzsche et ses disciples ont fait le noyau central de leur sociologie individualiste et quelque peu anarchique. Si c'est [à une erreur, est-elle aussi complète qu'on l'affirme, et comment des esprits fins et sagaces ont-ils pu y glisser? Rien ne vaut comme de s'entendre. Un sentiment . vague nous prédispose à accorder aux actes où s'exprime notre puissance sur le monde, une sorte de primauté par rapport au reste des phénomènes sociaux. Mais notre raison ne tarde pas à intervenir. Elle nous autorise, à son tour, à envisager le besoin pratique et la volonté correspondante ainsi que deux

120 FRÉDÉRIG NIETZSCHE motifs toujours présents qui nous incitent d'abord à rechercher la vérité sous ses aspects variés et variables à l'infini, y compris l'aspect social auquel les hommes donnent le nom de Bien; qui ensuite nous engagent à poursuivre d'un effort sans cesse renouvelé l'harmonieuse concordance de nos principales conceptions; qui enfin nous poussent vers nos rêves inconstants de Beauté. Et le caractère pressant de ces motifs croît aux yeux de la raison dans la mesure exacte où celle-ci se refuse à accorder à la Vérité, au Bien, à la Beauté une valeur tant soit peu différente de celle qui appartient à leurs résultats inévitables, aux effets que la Vérité, le Bien et la Beauté ne manquent jamais de produire. Il y a, dit à ce propos Nietzsche, autant de déraison que d'hypocrisie dans ces exhortations terriblement banales : « Il faut faire le bien parce que c'est le bien, aspirer à la vérité pour l'amour de la vérité; la vie de l'homme ne vaut que dans la mesure où il subordonne son intérêt particulier à ce but idéal; il doit au nom de l'idéal comprimer ses instincts personnels » etc., etc. L'homme qui raisonne de la sorte, conclut Nietzsche, et qui agit en conséquence, est à la vérité poussé, lui aussi, par un instinct, car l'instinct est le mobile dernier de tous nos actes; seulement, cet instinct est perverti (24). Tout au plus pervers, dirons-nous; et cela aussi bien dans le cas visé par la verve ironique de Nietzsche que dans celui qu'il signale lui-même comme normal et où la volonté de puissance s'épanouit sans aucune espèce d'entraves. L'inversion est due à une méthode de notre esprit, la finalité, qui consiste à envisager l'effet nécessaire d'une cause opérante comme un but sollicitant cette cause à agir,

LE SOCIOLOGUE 121 comme un motif l'incitant sans cesse à renaître. Ce procédé est une sorte de revanche que l'esprit prend sur la matière, une victoire, non pas de la liberté sur la nécessité, comme on l'a cru longtemps, mais du surorganique, avec sa détermination complexe, sur le vivant et l'inorganique, avec leur déterminisme plus simple. La sociologie est la seule science où la finalité, le point de vue téléologique se puisse rationnellement admettre. Le principe de l'identité de la cause et de l'effet, qui se vérifie dans toute la nature, se montre ici à la fois plus prégnant et plus subtil. Arrivés à ce point extrême de complexité, devenus surorganiques, les phénomènes se dédoublent, comme partout ailleurs, en causes et en effets; mais cette séparation les touche encore dans un sens inverse : les choses rationnelles prennent à nos yeux, d'une part, l'aspect de buts ou de fins, et de l'autre, celui de moyens suscités par les fins pour atteindre leur propre réalisation. La cause finale apparaît et se range pour la première fois à côté de la cause efficiente. Mais loin de détrôner, d'abolir celle-ci, comme l'enseignèrent pendant des siècles les partisans du libre arbitre, du fiat ex nihilo, elle tend à la fortifier, à lui venir en aide, à lui faciliter sa gestation, ses couches laborieuses. Sous peine de retomber dans les puérilités d'une scolastique obscure et équivoque, le sociologue ne devra jamais oublier cette vérité. Il ne devra jamais, par suite, se satisfaire des seuls constats finalistes ni renoncer à la recherche des causes des phénomènes. Il ne devra pas sacrifier la vérité objective à la vérité subjective. Celle-ci ne doit lui servir qu'à trouver celle-là.

122 FRÉDÉRIC NIETZSCHE Voici, par exemple, rapprochés, placés côte à côte, le besoin et la volonté de connaissance et le besoin et la volonté de puissance. Où, dans ce couple, est l'ancêtre et où le descendant? Si Nietzsche n'a pas tort de croire que « rechercher le vrai et le bien pour eux-mêmes » constitue un illogisme inconscient, s'il a raison, en outre, d'admettre qu'une telle recherche est due « à la volonté de puissance tendant à agrandir sa domination », le problème se trouve du coup résolu. Car en posant la volonté de puissance comme un but toujours offert à nos efforts, : en découvrant son caractère de cause finale, nous dévoilons en même temps sa nature objective d'effet nécessaire, de conséquence inévitable engendrée par les moyens mêmes — le besoin et la volonté de connaître — qui servent à sa réalisation. : Il n'y a donc pas lieu de suivre Nietzsche dans l'impasse où il nous conduit : nul motif raisonnable n'existe qui eût pu nous induire à violemment contraster entre elles, en les condamnant à une lutte permanente, la volonté de puissance et la volonté de connaissance; et tout nous oblige, au contraire, à envisager ces deux groupes de faits comme deux phases successives, comme deux moments connexes d'une seule et même évolution. Dans celle-ci, les actes qui manifestent la volonté de puissance nous frappent comme l'aboutissement constant et visible à l'œil nu d'un processus évolutif très intime, d'une concaténation infiniment moins apparente de causes et d'effets.

Certains disciples de Nietzsche louèrent hautement leur maître d'avoir nié la nécessité ou même la possibilité d'une morale universelle, vraie de tous «2 les temps et de tous les lieux. Mais leur zèle ne les . emporte-t-il pas trop loin, et ne sacrifient-ils pas, “+ 1ei encore, l'esprit vivant de la doctrine qu'ils interprètent à sa lettre morte? | Les hommes se donnent leur bien et leur mal, ils ‘.: ne le reçoivent pas du dehors; l'obligation morale :* ne se place pas au-dessus de notre gré; nos instincts *-n’obéissent, chacun, qu'à leur loi propre. Nietzsche . pose ces prémisses. Mais en doit-on conclure l'inexistence d'un savoir moral abstrait pareil en tous points au savoir physique, chimique ou biologique? Ce serait traiter les faits moraux en phénomènes dissemblables par essence au reste des choses. D'ailleurs, le terme « d’instinct » ne convient qu'à une partie des motifs qui dictent aux hommes leur conduite. Dans l'individu soumis à l'influence du milieu social, un subjectivisme aussi exclusif n'est plus guère admissible. Dès l'aube de la culture, des objec

124 FRÉDÉRIC NIETZSCHE livrés, des idées, des connaissances surgissent du contact intercérébral et arrêtent, modifient ou remplacent les impulsions purement émotives. Pour Nietzsche, la loi morale est dépourvue de toute sanction intrinsèque. Ce qui l'investit à nos yeux d'un caractère obligatoire, c'est qu'elle représente toujours un équilibre de forces qui se tiennent mutuellement en respect. Or dès qu'un seul et même équilibre dure et persiste au cours des changements apportés par l'histoire, nous tombons dans l'illusion d'une morale unique, commune à tous, universelle. Zarathustra se moque de la taupe et du nain répétant sans cesse : Bien pour tous, mal pour tous. Il oublie que l'équilibre — d'ailleurs instable — des forces psychiques, qui constitue le fond de la loi morale, résulte d'une longue filiation objective, d'un enchaînement rationnel de nos diverses connaissances. « Cela est maintenant mon chemin, dit encore Zarathustra; où est le vôtre? Voilà ce que je répondais à ceux qui me demandaient « le chemin ». Car Le chemin n'existe pas. » Toute chose vivante se crée son propre bien et son propre mal. Oui, mais ceci doit-il empêcher l'esprit d'observer les ressemblances et les dissemblances entre ces biens et ces maux si divers, et d'arriver ainsi à découvrir les lois de leur formation ? Ce que Nietzsche appelle l'instinct de puissance ou de grandeur n'est pas une chose concrète, mais une idée générale qu'il tend à rendre universelle; et tout ce qui sera le bien ou le mal au regard de cette idée, participera manifestement du même caractère. On en peut juger par la norme suprême de la morale A

LE SOCIOLOGUE 125 selon Nietzsche, qui est digne de prendre rang à côté de la fameuse règle promulguée par Kant au nom du sentiment social de justice (ou d'égalité), et de celle dont Buddha et le Christ se firent les défenseurs au nom des sentiments de charité et d'amour. Voici cette règle telle que la formule un disciple. Le Bien, c'est tout ce qui est propre à tendre la volonté, à la rendre plus forte, à la soulever vers le haut. « Notre route, dit Zarathustra, va vers en haut, de l'espèce à l'espèce supérieure. » Et le Mal, c'est tout ce qui est de nature à affaiblir la volonté, c'est tout ce qui décèle un amoindrissement de l'énergie. « Quelle chose, demande Zarathustra, nous semble mauvaise et la plus mauvaise de toutes ? » N'est-ce pas la dégénérescence ? » (25) C'est la large généralité ou même l'universalité des grandes règles morales successivement posées par le Christ, par Kant et par Nietzsche, qui constitue à la fois leur vérité et leur beauté. Peut-on sérieusement blâmer Nietzsche d'avoir défini la morale : une « attitude d'utilité » prise par un « tempérament » ? Je ne le pense pas. Sa définition, au contraire, me semble singulièrement appropriée à l'état actuel de nos connaissances sociales. La phase inchoative de toute science se révèle par la confusion constante entre l'acte pratique, la satisfaction immédiate de nos besoins, et la théorie, la recherche des moyens efficaces, de la ligne la plus courte qui conduit à la solution des problèmes soulevés par l'expérience journalière. Toutes les sciences sans exception ont traversé cette phase. Les mathématiques et la physique furent elles-mêmes un jour de simples « attitudes d'utilité » caractérisant des

126. FRÉDÉRIC NIETZSCHE mentalités diverses. À une époque très reculée, mais déjà sortie de la préhistoire, il y eut autant de géométries que de géomètres, et autant de physiques que de physiciens; car la pratique se confondant avec la théorie, chacun était alors nécessairement son propre géomètre et son propre physicien, À une époque plus rapprochée, la chimie et la biologie, ou la médecine qui la représentait, ne furent guère autre chose que des « arts » sans règles fixes et universellement admises. Et aujourd'hui encore chacun de nous n'est-il pas un peu son propre médecin et son propre météorologiste? Pourquoi donc reprocherions-nous à Nietzsche l' simple constat d'une vérité qui crève les yeux : qu'il y a actuellement — lot capita, lot sensus — autant de sociologies que de sociologues, et autant de morales que de moralistes? Les meilleurs esprits ne confondent-ils pas ‘ sans cesse la sociologie avec la politique, et la morale avec la moralité? Or la politique comme la moralité ne sont pas encore de vastes technologies basées sur des sciences mûres, mais bien des fractions, des bribes de connaissances empiriques qui varient, quantitativement et qualitativement, d'un individu à un autre. Politique et moralité, en de telles conditions, se définissent d'une manière exacte ainsi que des attitudes téléologiques (l'utilité n'étant qu'un cas de la finalité) qui tantôt rapprochent et groupent ensemble, et tantôt éloignent et séparent entre eux les divers tempéraments individuels composant une société. Toutefois, un pareil empirisme ne saurait prétendre à une durée indéfinie. Du choc aveugle des consciences, ou des tempéramentis, selon la terminologie

LE SOCIOLOGUE 427 de Nietzsche, répété durant des siècles, maintes observations, maints enseignements précieux ont jailli. Et déjà on les rassemble, on les met en ordre, on les classe, on les médite. Le sociologue se sépare : du politique, et le moraliste de l'individu moral. Et ces deux couples tendent à se reformer en sens inverse. Le sociologue se rapproche de plus en plus du moraliste, et le politique de l'homme moral. Des théories, des hypothèses vagues et qui, à première vue, semblent invérifiables, émergent du travail obscur des intelligences. Ces nébuleux essais spéculatifs succédant aux tâtonnements pratiques avertissent le chercheur qu'il doit, avant tout, se munir 'd'une bonne méthode d'investigation. Celle-ci seule pourra le préserver du gaspillage de sa principale richesse, le loisir dont il dispose (25 bis).

VI Le concept du surhomme forme le point culminant . de l'évangile moral promulgué par Nietzsche. _ Très admirée, portée aux nues d'une part, cette thèse déchaîna, de l'autre, sur son auteur, les foudres ::°: des plus excessives censures (26). Tel est le sort habituel des cimes élevées et des pensées un peu hautes. Nous ne nous occuperons, ici, ni des enthousiasmes, ni des mépris faciles. La théorie du sur- n. homme — à la fois hypothèse et symbole — mérite, à plus d'un égard, qu'on l'examine sans parti pris. L'hypothèse date de loin : c'est la conjecture, qui excita le zèle de Condorcet et contribua à fonder le socialisme, d'un progrès infini du genre humain. Le symbole à une origine plus récente, L'avènement du surhomme marque la chute irrémédiable des idées morales dont se glorifie l'homme contemporain. Et c'est aussi le signe qui rallie les initiés aux périlleux mystères de la liberté morale reconquise. Né de l'idée de perfectibilité sans bornes de la nature humaine, le surhomme signale la modification la DRASS Re

LE SOCIOLOGUE 129 plus urgente qui, coûte que coûte, devra s'accomplir dans cette nature. Nietzsche ne cesse Jamais de glorifier l'instinct de grandeur (ou de puissance! aux dépens de l'esprit de lourdeur. Le premier terme s'offre chez lui comme un synonyme de l'idée de mouvement aisé et rapide, de course légère vers l'horizon inconnu; et le second comporte le sens opposé d'arrêt dans la marche, de piétinement sur place, de stagnation. Sans doute, on peut lui objecter son étrange terminologie, et l'on peut croire qu'il eût été mieux inspiré si, continuant à louer la grandeur et à dépriser la lourdeur, il avait rattaché la première à cette chose plus haute, l'esprit, et la seconde à cette chose plus basse, l'instinct. Mais, à part cela, la philosophie de Nietzsche contient un superbe appel aux forces de l'avenir et une constante leçon de courage. « Partout, dit très bien l'un de ses disciples, où le mouvement de la vie se ralentit, partout où se manifeste une déperdition de l'énergie, cette philosophie est propre à relever le nous défaillant des activités. Elle apporte avec elle un principe d'accélération et un pouvoir de frénésie, elle est le moyen d'exaltation le plus efficace... Elle est la chanson de gestes de la vie célébrant la beauté, la force et l'agilité de son élan sans fin » (27). Hanté, comme tant d'autres contemporains, par la vision d'une humanité surmenée et déjà lasse. Nietzsche semble avoir sérieusement appréhendé un retour offensif, une victoire possible de l'antithèse vivante du progrès, l'esprit de lourdeur, mon ennemi, déclare Zarathustra. Cette crainte le talonne, elle ne lui laisse pas un instant de répit. Tout plutôt qu'un pareil avachissement, qu'une semblable honte : 9

" 130 FRÉDÉRIC NIETZSCHE le progrès par force, s'il le faut, la perfection du petit nombre, les deux morales, la suprématie violente de l'élite. Sans doute, Nietzsche se demanda plus d'une fois : comment s'effectue le progrès, comment s'atteint la perfection, à quel prix se fabrique l'idéal et que coûte le surhomme? À cette question il trouva une réponse toute prête dans la théorie des héros de Carlyle. Perfection, élite, le plus simple bon sens suffit pour réunir et accoupler ces termes, Aussi Nietzsche n'hésite pas. Il s'éprend des plus fastueuses imaginations du célèbre critique anglais, et il les creuse, il les approfondit : il invoque nettement les deux grands principes de l'invention — création subite de valeurs nouvelles — et de l'imitation — diffusion lente des valeurs ainsi créées dans les masses. Mais, selon la juste remarque d'un critique récent, Nietzsche « présente comme plus profonde, plus absolue que ne-le fait, par exemple, M. Tarde, la distinction entre les initiateurs et les imitateurs, les esprits primesautiers et les natures moutonnières... » — « C'est le propre des « maîtres », ajoute le même écrivain, de créer des valeurs; au contraire, les esprits moutonniers ne s'attribuent pas d'autre mérite que celui que les autres leur attribuent. Ils attendent le jugement des autres pour se juger eux-mêmes. C'est là la forme peut-être la plus misérable de servitude » (28). Création subite, diffusion lente, avons-nous dit plus haut en soulignant ces deux adjectifs qui reflètent l'illusion commune, l'erreur de la vue superficielle. Le mirage ainsi évoqué falsifie la thèse héroïque; il nous cache, dans un brouillard, la vérité nue. Et Carlyle, et Renan, et Flaubert (qui construisit en

LE SOCIOLOGUE 431 grand romancier le type du « Bildungsphilisier » si bien esquissé par Nietzsche), et M. Tarde, et Nietzsche lui-même eussent dû, selon moi, ayant admis la thèse « qu'une nation est un détour que prend la nature pour produire une douzaine de grands hommes », ou « que l'humanité n'a pas d'autre mission que de faire naître des individus de génie », eussent dû, dis-je, conclure non pas à une création subite, ni même tant soit peu rapide, des nouvelles valeurs (scientifiques, philosophiques, esthétiques ou pratiques), mais bien plutôt à leur genèse extraordinairement lente, séculaire, millénaire. Comparée à la mollesse, à l'indolence, à la musarderie, à la lésinerie originelles de la nature et de la société enfantant le génie et ses œuvres, l'engourdissement, la torpeur, la prostration, l'impuissance qu'on a accoutumé de reprocher au troupeau servile des imitateurs, est sans doute peu de chose. En dépit des résistances et des luttes qui accompagnent la pénétration, la diffusion dans les masses des vérités nouvelles, ce processus consécutif s'accomplit, normalement, d'une façon plus rapide que le processus initial ou créateur. Nous confondons à tort ces deux espèces de faits essentiellement distincts : la création, non pas ex nihilo, mais sûrement ex toto, l'œuvre de l'ensemble global des forces naturelles dont les sociétés humaines et leurs lois encore si obscures ne forment que l'aspect le plus éminent, la manifestation la plus élevée; et l'œuvre individuelle, la découverte première, la levée, souvent furtive, des voiles, l'inauguration (signalée tantôt par les cris hostiles, et tantôt par les clameurs approbatrices de la foule) de la statue due à un autre ciseau que le nôtre. Les plus hautes

132 FRÉDÉRIC NIETZSCHE vérités sont immanquablement dans les choses avant d'être dans les lois des choses, dans les formules du savant, dans les synthèses du philosophe, dans les pseudo-créations de l'artiste, dans les faits et gestes du héros : — sortes de stèles commémoratives des erreurs déjà disparues et de l'immense difficulté, toujours renaissante, que nous éprouvons à tenir nos paupières décloes, à regarder l'univers bien en face. La méconnaissance du véritable caractère de la : découverte, œuvre par excellence de la finalité, et son assimilation aux processus naturels et sociaux qui s'accomplissent par les voies plus mystérieuses ou moins bien expliquées de la causalité, voilà le grand défaut de toutes les sociologies qui se prétendent strictement individualistes (ou encore contractuelles). Les partisans de l'individualisme (et du contractualisme social) admettent quelquefois, du bout des lèvres, que l'individu est le produit, le résultat, la fleur largement épanouie d'une combinaison merveilleuse des facteurs vitaux avec les facteurs sociaux ; en réalité, ils continuent à voir dans l'individu la source profonde, la racine obscure, non pas de la vie, certes (la biologie est là pour leur démontrer le contraire), mais de tous les phénomènes collectifs sans exception. Leur sociologie consiste, en somme, à abolir la science sociale, pour la remplacer par une psychologie ayant à nos yeux un tort unique, mais d'autant plus grave : celui de ne pas comprendre que toute explication psychologique des phénomènes sociaux est fatalement une explication téléologique, finaliste : c'est-à-dire, un excellent procédé de recherche, mais à la condition de ne pas l'em

LE SOCIOLOGUE 133 ployer seul, de toujours le compléter par l'investigation parallèle des causes. La psychologie de l'individu est la cause finale (terriblement compliquée par l'adjonction du facteur biologique) des faits collectifs; elle n'est pas leur cause efficiente qui semble devoir être cherchée dans un groupe antécédent et plus simple de phénomènes (« interpsychophysicisme » se développant peu à peu en « interpsychisme »). Il y a là une réaction dernière qui, si prépondérante qu'elle puisse nous paraître, ne doit pas être prise, par le sociologue, pour l'action originelle. « Non, s'exclame Nietzsche, le but de l'humanité n'est pas le terme vers où elle marche; il est dans les exemplaires les plus parfaits qu'elle a produits! » Certes, quand notre raison assigne un but à un processus naturel, elle ne s'avise jamais de faire coïncider ce but avec ce qu'elle-même juge être la cause du processus en question. C'est l'effet ultime et représentatif d'une telle cause qu'elle investit du pouvoir ou du caractère téléologique. Par suite, envisager les individus composant le groupe social comme la seule fin possible de ce dernier, cela équivaut à implicitement reconnaître que ces prétendus atomes sociaux ou éléments simples constituent, en réalité, le produit ou le résultat de l'effort collectif. Sur ce point donc, nous approuverons Nietzsche. Nous irons même plus loin, nous lui accorderons que l'historien avisé « ne doit jamais perdre de vue les grands hommes dont la série, dit notre auteur, forme comme une sorte de pont au-dessus des flots tumultueux du devenir ». L'historien ne trahira point la vérité sociologique en considérant « les génies universels comme placés en dehors du temps, comme contemporains

134 FRÉDÉRIC NIETZSCHE les uns des autres ». Il pourra même, à l'exemple de Schopenhauer et de Nietzsche, faire grand état de « cette république intellectuelle dans laquelle un géant appelle l'autre à travers les intervalles déserts des siècles et où, par-dessus la tête des pygmées turbulents et bruyants qui grouillent tout à l'entour d'eux, se continue le noble entretien de ces esprits sublimes ». Mais l'examen des « effets rares » d'un ensemble donné de causes n'empêchera pas le sociologue d'observer avec soin — avec le plus grand soin, s'il a la fibre scientifique développée — les effets « communs où fréquents » des mêmes causes. On s'imagine mal un cristallographe, par exemple, délaissant les formes les plus répandues des cristaux en faveur de quelques cas excentriques. De même, et dût-il pour cela employer les plus forts moyens de grossissement, l'île sociologue s'attachera avec ardeur à l'étude — autrement difficile et délicate — de la foule des esprits ordinaires, composant la moyenne sociale, ne la dépassant pas. Un fidèle de Nietzsche vante la philosophie de l'Instinct de grandeur en faisant observer qu'elle se différencie de toutes les conceptions précédentes par là, qu'elle ne comporte aucune présomption de finalité (29). On veut dire apparemment que le surhomme n'est pas un type fixe, déterminé, qui, réalisé d'une façon concrète, mettrait fin à toute ascension future. Non, sans doute, puisque le surhomme est une abstraction qu'on ne tue pas, comme les êtres concrets, en la décomposant. Pareil à l'oiseau de la fable, le surhomme renaît sans cesse de ses cendres. Mais c'est une abstraction finaliste de la tête aux pieds.

LE SOCIOLOGUE 435 « Le surhumain est le sens de la terre », proclame Zarathustra : le sens, c'est-à-dire le but, la fin. Et lorsque Nietzsche place dans la bouche de Zarathustra cette autre parole : « Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but », il demeure strictement conséquent avec lui-même, il ne détruit pas la force de sa première affirmation. Car il parle soit de l'homme qui est un pont pour le surhomme, soit du but atteint qui aussitôt « confesse sa vanité », qui devient un moyen pour le but supérieur, pour la fin idéale et abstraite. Toutefois, de fâcheuses obscurités enveloppent encore le symbole du surhumain. Quand et comment s'accomplit le sursum qui assigne à l'humanité une nouvelle direction? Ce coup de barre peut-il précéder, ou doit-il nécessairement suivre la réalisation des buts déjà posés? S'agit-il d'un mouvement rationnel, d'une marche féconde en avant, ou d'un véritable sport du progrès, d'une agitation, non pas absolument stérile (puisque, comme l'effort du gymnaste, elle assouplit nos aptitudes), mais de nature inférieure ? Nietzsche omet de fournir à ces questions des réponses précises. Néanmoins, il est loisible de croire qu'on ne trahit pas sa pensée en faisant du surhumain quelque chose de toujours relatif à l'humain de la dernière période; en sorte que le surhumain actuel, par exemple, renfermera, comme autant d'éléments constitutifs, le surfamilial, le surnational, le surprofessionnel, etc.; ou, en d'autres termes, que la morale du surhomme s'établira sur les ruines des diverses morales — de famille, de nation, de classe etc. — qui nous gouvernent aujourd'hui.

136 FRÉDÉRIC NIETZSCHÉ Une critique plus profonde se peut adresser à ce même concept du surhomme. Le surhomme se place au-delà du bien et du mal, et tout le monde comprend qu'il s'agit, dans l'espèce, du bien et du mal présents. Le surhomme se transporte donc, en quelque sorte, dans le bien et le mal futurs. Il accepte un code moral vaguement estompé. Or, un tel amoralisme n'est pas précisément le fait du sociologue qui doit chercher à rester en dehors du bien et du mal. Le sociologue ne prétend pas à créer, par son propre vouloir, de nouvelles valeurs morales. Il abandonne cette tâche au labeur combiné des générations qui se suivent. Son office consiste à regarder les nouveaux modes de conduite se créer et se fixer sous le choc social des idées qui mènent le monde, et des passions qui l'agitent (qui lui donnent la trépidation, la turbulence vantées par Nietzsche). Et de ses observations, le sociologue, comme tout autre savant, cherche à tirer, d'abord, les lois du devenir moral, et ensuite — abstraction plus puissante — celles de l'être moral. Le surhomme de Nietzsche, ainsi que celui de Renan, ainsi que celui de Tolstoï (variétés du même type subjeclif}, n'est donc encore, à plus d'un égard, qu'un sous-sociologue. Sa morale est trop particulariste, sécessionniste: elle n'est pas assez sociale, ni même assez individualiste (30). Aux yeux du sociologue, le surhomme, le type modèle de la conduite qui devient, qui s' imagine, qui s' invente, qui s' imile, qui sans cesse se modifie, revêt une autre signification encore. Pour lui, une semblable idéologie se confond avec la recherche ou la poursuite de l'inconnu social. Toutes les sciences ont subi la même épreuve. La fin première de l'astro

LE SOCIOLOGUE 437 logie — lire dans les astres le mystère des destinées humaines, et celle de l'alchimie — faire durer la vie en dépit des lois qui gouvernent son usure, ne se transmuèrent-elles pas peu à peu en une persévérante recherche de l'inconnu astronomique et de l'inconnu chimique? Et ces nouvelles fins proposées à notre effort ne témoignent-elles pas, en somme, d'une ambition accrue? Les religions et la plupart des philosophies, alors qu'elles furent surtout des sociologies inconscientes et grossièrement empiriques, se contentèrent d'un idéal moral — la volonté divine — dont la médiocrité, l'extrême pauvreté nous frappe aujourd'hui de stupeur. Cet idéal, ainsi que l'ont surabondamment prouvé les penseurs incrédules des trois derniers siècles, ne dépassa jamais les plus frustes exigences de la vie en commun. Les philosophes athées — et les admirables pages où Nietzsche étudie et décrit les replis intimes, les ares secrètes de l'âme théologique, le placent dans ce groupe au premier rang — s'aperçurent tôt que, loin d'être immuable, tout idéal moral est compris dans un incessant devenir. Or, dans la sphère de la pensée, il n'y a qu'une chose qui « devient » originellement : art — évolue et se développe par contre-coup, comme l'effet, proche ou lointain, d'une même cause initiale. Il s'ensuit que toute religion, toute philosophie, tout art, toute conduite qui retardent sur l'expérience de leur époque ou qui cessent de puiser dans le savoir contemporain une sève rajeunissante, finissent bien vite par prôner un idéal rétrograde et comparativement has. Par contre, l'idéal moral le plus élevé

138 EN NE FRÉDÉRIC NIETZSCHE ” auquel puisse prétendre une période historique, lui. est toujours fourni par la somme des connaissances ee. sociales qu'elle-même sut acquérir. Nous le voyons | bien de nos jours, alors que le simple relâchement * des vieilles sanctions (conséquence de l'incrédulité . :: croissante) profile déjà d'une façon visible à l'essor ‘:: de l'idéal moral de l'élite européenne, en donnant à cet idéal plus d'élasticité, en favorisant et en accélérant ses transformations successives (31). ; 4 ÿ ù 4 ê È 2 LE] Ée ï E d.

VII Dans la première partie de ce travail nous avons “dit que l’altruisme de Nietzsche tendait à dépasser : « la seule solidarité, l’égoïsme communautaire, niveau atteint et établi par l’histoire », et qu’il se tournait déjà vers l’avenir incertain, le vailé « pays “” des enfants ». Nous avons dit aussi que ses idées sociales et démocratiques foncièrement méconnues :: montraient la même tendance. Approfondissons un peu, en les développant, ces deux thèses. . Un sociologue qui admire beaucoup Nietzsche et qui pense par lui-même, sans chercher à paraître PAT :: phraser, en les actives au goût du jour, les idées neuves ou originales des esprits dissidents, M. Palante écrit, entre autres choses, ceci : « Un “ groupe social, quel qu’il soit, est féroce attaché à l’existence. Il déploie, pour se défendre et s’accroître, une avidité, une astuce, une ténacité, une cruauté, une absence de scrupule, absolument inconscientes de la psychologie individuelle. Joignez à cela l’exposant d’hypocrisie dont s’affecte tout égoïsme collectif, Comme il s’agit de la défense d’un intérêt

140 FRÉDÉRIC NIETZSCHE général qu'on érige en dogme sacré, toutes les fourberies et toutes les immoralités deviendront légitimes au nom de la raison d'État, au nom de l'Impératif vital du groupe ». Et il conclut par ces paroles : « En dépit des utopies optimistes, toute société est et sera exploiteuse, usurpatrice, dominatrice et tyrannique. Elle l'est, non par accident, mais par essence » (32). C'est aussi l'opinion de Nietzsche. « On s'engoue maintenant partout, dit-il, même sous le déguisement scientifique, pour un état futur de la société auquel manquerait « le caractère exploiteur », — cela sonne à mon oreille comme si l'on promettait d'inventer une vie dépouillée de toute fonction organique. « L'exploitation » ne fait pas partie d'une société corrompue ou imparfaite et primitive; elle appartient à l'essence de la vie, comme fonction organique fondamentale, elle est une conséquence de la véritable volonté de puissance, qui est précisément la volonté de la vie, — admettons que, comme théorie, ceci soit une nouveauté, — comme réalité, c'est le fait primordial de toute histoire; qu'on soit donc assez loyal envers soi-même pour se l'avouer! » (33). Un scrupule me vient qui m'empêche de souscrire à cette déclaration d'une allure plutôt fière. Le dynamisme social n'est pas un terme qui puisse être accepté ou rejeté suivant les cas. L'évolution est, soit un fait, soit une idée que la conscience antique saisissait d'une manière intermittente et confuse, que la conscience moderne perçoit à tout instant et d'une façon déjà beaucoup plus nette. Dire qu'il y a des choses qui changent et d'autres qui restent éternellement pareilles à elles-mêmes,

LE SOCIOLOGUE 141 c'est consacrer, sans raison suffisante, un dualisme douteux. Tout change ou tout demeure immuable et nous paraît seulement changer. La distinction rigoureuse entre le statique et le dynamique a fait son temps. Elle n'a aujourd'hui que la valeur d'un moyen artificiel pour classer les phénomènes selon le degré de vitesse des changements que nous apercevons ou croyons apercevoir à leur surface. Nous voulons bien admettre que l'esprit collectif ou grégaire — c'est lui qu'on vise quand on maudit la société — est quelque chose de très stable. Mais rien ne prouve que l'esprit individualiste le soit moins. N'a-t-il pas mis de longs siècles à naître et à lentement se former? Et l'évolution qui toucha l'un, a-t-elle pu ne pas modifier l'autre? D'ailleurs, une nouvelle objection — plus grave — se présente aussitôt. Quel motif valable a-t-on d'opposer l'esprit individualiste à l'esprit collectif en donnant à l'antithèse la force d'une négation directe? Que veut-on signifier par ce perpétuel et violent contraste? Ces deux phénomènes sont-ils contradictoires et inconciliables, antinomistiques au sens kantien du terme? Il serait curieux de voir repousser, sur la terre vierge de la sociologie, la plante parasite qu'on eut tant de peine à arracher du vieux sol métaphysique. Les choses me semblent offrir un caractère et comporter une explication plus simples. L'individu social (car c'est de lui seul qu'il s'agit, à l'exclusion de l'« exemplaire » biologique), armé de ses droits, portant, plus ou moins ailégrement, le poids de ses devoirs, n'est pas tombé du ciel au beau milieu d'une société quelconque. Il a une histoire, il est le fruit d'un développement, d'un enchaînement de causes

142 FRÉDÉRIC NIETZSCHE et d'effets, dans lequel le contact répété de soi « moi » avec les « moi » d'autrui — ou le phénomène d'association, de société — a joué un rôle capital et décisif. Ce rôle consistait-il, dans le passé, à « concevoir » (au sens propre et au sens dérivé du mot), à longuement porter en l'alimentant de sa substance, puis à faire éclore l'individu; et consistait-il, dans le présent, à protéger sa faiblesse, à exercer ses jeunes forces, à voir mûrir son adolescence; consistera-t-il, enfin, dans les temps futurs, à coexister indéfiniment avec l'individu, à l'aider et à recevoir son aide, à marcher avec lui, la main dans la main, vers la conquête des satisfactions possibles? Cette thèse se peut défendre. Elle s'accorde avec une foule d'observations et de faits connus. Et si on la débarrasse des figures de rhétorique employées plus haut, elle revient à dire qu'un rapport étroit unit cette cause, la société, l'esprit collectif, à cet effet, l'individu social, l'esprit individuel, Cause et effet sont également compris dans un perpétuel devenir; mais la cause devance naturellement, dans l'ordre du temps, l'effet, elle frappe d'abord l'observateur. Peut-on renverser le rapport, et affirmer que l'individu social se rencontre déjà au seuil de l'évolution historique, mû et conduit par l'esprit particulier qui l'anime et qui fait surgir, qui forme peu à peu, qui pétrit et façonne la société, le milieu moral, l'esprit collectif ou solidaire? À interpréter de la sorte les événements de l'histoire, on s'expose à de multiples périls. On risque, notamment, de confondre l'individu social avec le simple représentant, « l'exemplaire isolé » de l'espèce biologique. On risque ensuite d'abolir d'un coup les idées et les définitions

LE SOCIOLOGUE 143 morales et sociales les plus accréditées, et de devoir changer toute la terminologie correspondante. On risque enfin — et c'est là le danger sans contredit le plus sérieux — de transformer la société (l'esprit grégaire) en cause finale, en but proposé à l'effort des générations humaines, et l'individu social en simple moyen servant à atteindre cette fin suprême. Les individualistes se garderont comme du feu de cette construction sociologique qui, heureusement pour leur idéal de justice et de bonheur, est démentie à chaque pas par les faits les mieux connus. Mais pourquoi s'obstinent-ils à découvrir dans la société une propulsion néfaste à combattre, à détruire l'individu, à l'exploiter, à le tyranniser, le terroriser, le torturer; et aussi, mais déjà moins souvent, à découvrir dans l'individu une courageuse tendance à se révolter contre la société, à résister à son oppression, à son astuce, à sa fourberie envahissante? De telles idées, sans parler de leur nature imaginaire, ne se concilient pas avec l'existence d'un rapport causal quelconque entre ces deux termes : société, individu. La notion d'une cause tendant à détruire son effet, et vice versa, d'un effet cherchant à entraîner l'action de sa cause, n'est sûrement pas banale; “ mais elle a le tort d'être profondément illogique. Nulle cause, si elle n'en est empêchée par une cause étrangère, ne peut cesser de produire le même effet; et nul effet, si d'autres causes n'interviennent, ne peut réagir sur sa cause en l'abolissant. Force nous est donc d'admettre, à côté des deux thèses exposées plus haut, une troisième; elle serait celle adoptée par Nietzsche et les individualistes qui suivent son fanion. Elle consisterait à fièrement

144 FRÉDÉRIC NIETZSCHE camper, dès la prime origine, l'une en face de l'autre, deux tendances sinon toujours égales, du moins irréductiblement antagonistes, produisant des effets contraires, et à déclarer que la marche de l'histoire suit la ligne qui résulte de ces tiraillements en sens inverse; ou encore que la causalité historique se dédouble, qu'elle est représentée par le rapport séparé de chacune des composantes à leur résultante commune. Une telle conception des rapports entre: la société et l'individu (qui n'est pas neuve, qui: réédite une vue très ancienne, religieusement conservée dans l'esprit des masses populaires) doit profondément modifier le sens habituel attaché par les modernes théories évolutionnistes au terme de « milieu social ». Ce dernier cesse d'être, pour l'individu, un ensemble de conditions plutôt favorables auxquelles il s'accoutume et qui l'enveloppent, qui le baignent de toutes parts comme une sorte d'atmosphère salubre dont il ne saurait se passer, pour devenir un frottement qui toujours arrête son essor, un air méphitique qui déprime sa vitalité. Une sociologie future, plus perspicace, mieux renseignée que la nôtre, décidera en dernier ressort sur le bien fondé de ces diverses hypothèses. Elle dira laquelle s'approche le plus de la vérité objective. Bornons-nous, en attendant, à faire valoir les motifs qui nous poussent à choisir une solution de préférence aux autres. Je viens d'indiquer quelques-unes de ces raisons. Elles se laissent résumer en quatre points : 1° ma thèse s'accorde avec les faits historiques au moins aussi bien que celle de Nietzsche: 2° elle est plus profondément, plus essentiellement individualiste ; 3° elle répudie le dualisme nietzschéen,

LE SOCIOLOGUE 145 elle préconise une vue monistique de l'évolution sociale: 4° elle lève l'antinomie qui existe chez Nietzsche (qui s'étale chez lui avec un luxe rare de superbes objurgations, de hautaines invectives) entre le développement de la démocratie moderne et le progrès assuré de la liberté individuelle. On me permettra, toutefois, vu l'importance majeure du problème en litige, d'ajouter à ce que j'ai dit les quelques réflexions suivantes. Les individualistes qui, avec Nietzsche, font de la lutte de l'individu contre la société le sombre et mystérieux drame se jouant sans interruption, tenant sans relâche l'affiche de l'histoire, accordent à la morale personnelle une prééminence marquée sur la morale collective : la première est, à leur avis, plus haute, plus pure, plus noble, plus généreuse, plus pitoyable à autrui, plus désintéressée. Mais ce phénomène que nous Considérons, à notre tour, comme parfaitement avéré, ne s'explique pas — mais pas du tout — dans l'hypothèse dualiste adoptée par les nielschéens, D'où viendrait, dans leur cas, la supériorité morale de l'individu? Et que peut-elle signifier? Une prépondérance de la force, un reliquat d'énergie disponible? Mais alors, pourquoi la lutte s'éternise-t-elle, comment n'a-t-elle pas déjà fini par l'échec du plus faible, de l'inférieur, par le triomphe du plus fort, du supérieur? Ces questions — pourtant essentielles — sont laissées sans réponse. Leur thèse dualiste conduit logiquement les nielschéens — comme, bien avant eux, les mêmes prémisses conduisirent la grande majorité, la presque unanimité des anciennes écoles éthiques — à une sorte de demi-individualisme 10

146 FRÉDÉRIC NIETZSCHE qui sans cesse pose le problème moral, qui sagement, ou prudemment peut-être, ne le résout jamais. Notre hypothèse montre une allure plus décidée. Elle ose mettre les points sur les « i ». Elle ne recule pas, sinon devant la solution complète du problème en suspens, du moins devant une tentative de solution qu'elle juge indispensable. Son monisme lui facilite beaucoup cette tâche. Voici d'ailleurs, en deux mots, comment nous proposons d'expliquer le fait certain, à notre avis, de la supériorité relative (ne : dépassant pas, bien entendu, les limites d'une même époque et d'un même milieu géographique) de toute morale ou plutôt de toute moralité individuelle sur la moralité collective correspondante. Cette valeur plus haute dépend et découle, à nos yeux, d'une raison fort simple et, du reste, tellement générale qu'elle peut passer pour unique. Nous la formulons ainsi : le groupe collectif s'assimilant à une cause productrice de l'individu, de la personne morale, il s'ensuit que toute communauté doit nous apparaître comme une forme primitive, un degré inférieur de [a vie sociale, et que l'individu, au contraire, doit nous frapper comme une forme subséquente, tardivement éclos, un degré social supérieur. Mais il y a encore autre chose. C'est pour simplifier le débat que nous avons fait plus haut du groupe collectif [a cause primordiale du phénomène individualiste, Cette vue approximative exige une correction. En vérité, nous pensons que le groupe social . constitue un simple chaînon, un terme intermédiaire (terme dont la nécessité: nous semble indiscutable) qui relie la cause efficiente, invisible et mystérieuse comme toutes les vraies causes, Si peu connue que sa

LE SOCIOLOGUE 147 réalité même est souvent mise en doute, ayant pourtant agi à l'aube de toute culture et continuant à agir de nos jours — donnons-lui, pour plus de brièveté, le nom de socialité ou de psychisme social, — qui relie la cause, dis-je, à l'effet ultime, bien visible, celui-là, mais, à son tour, très mal étudié et compris: l'individu social. Il s'agit, dans tout cela, on le voit, d'une évolution lente, d'une transformation par degrés insensibles et dont nos moyens grossiers d'analyse ne saisissent que les étapes, les halles les plus marquées (elles sont souvent les moins dignes d'intérêt); Il s'agit d'un nascitur ordo dont la soudaineté ne fut jamais le défaut principal et qui s'est déroulé le long d'espaces plusieurs fois millénaires. Or une semblable évolution ne pouvait produire dès l'abord, d'un seul jet, ni d'une façon immédiate, ce que nous considérons à l'heure actuelle comme son couronnement ou son effet dernier. Elle ne pouvait, tout au plus, que tenter de réaliser celui-ci d'une manière plus ou moins hésitante, indécise, incomplète. Elle ne pouvait évidemment pas commencer par lui donner la perfection, ou plutôt le degré de perfection qu'il possède aujourd'hui. À ce point de vue, il n'y aurait rien d'étrange dans la supposition que l'individu social — le vrai spécimen du genre — n'aurait eu aucune réalité, aurait formé un type inconnu non seulement durant toute la préhistoire humaine, mais encore aux plus belles époques de la culture barbare, appelée quelquefois — et ceet sonne maintenant à nos oreilles comme une pure antiphrase — « héroïque ». Les esprits trop matériellement minutieux, ceux dont on dit qu'ils ne voient

148 FRÉDÉRIC NIETZSCHE pas la forêt derrière les arbres, auraient tort, à ce propos, d'invoquer la longue liste des noms, venus jusqu'à nous, des hommes et des femmes célèbres de ces temps reculés. En effet, ne peut-on pas leur répondre : ces personnages de prologue n'étaient point des individualités largement écloses, dans le sens attribué aujourd'hui à ce terme, mais des essais plus ou moins heureux, des ébauches plus ou moins réussies d'individus véritables ? À certaines périodes de la lente incubation de l'individu social, un phénomène constant pouvait s'observer. Était seul réputé l'homme fort, le triomphateur, le héros, celui qui immolait son salut personnel et le bonheur de ses proches à l'intérêt général, au salut public; et cela conformément non pas à l'idée que lui-même possédait du bien commun, mais à l'opinion du groupe dont il faisait partie, au « préjugé collectif » qui seul avait voix au chapitre. L'exemple du héros stimulait le zèle des autres membres de la communauté qui, le cas échéant, s'offraient volontairement en holocauste à la même jalouse et cruelle idole. En dépit de nombreux retours ataviques et de quelques incontestables survivances, nous avons aujourd'hui sur l'héroïsme et les devoirs de l'individu envers la société des idées un peu différentes. Notre concept de l'individu s'est considérablement modifié ; sans doute aura-t-il suivi l'évolution qui s'est produite dans les faits, la lente maturation de l'individu lui-même. Mais rien ne nous autorise à transposer dans le passé ce nouveau concept et à le faire servir ici aux jugements portés sur une morale qui n'est plus la nôtre. Ce procédé est aussi peu rationnel

LE SOCIOLOGUE 149 que souverainement injuste. L'eussent-elles cent fois voulu, les sociétés antiques n'auraient pas pu sacrifier l'individu à la collectivité. Ce qu'elles subordonnèrent, en pleine connaissance de cause et, on peut le penser, avec toute raison, à l'intérêt de l'être collectif, déjà puissant et pleinement constitué à cette époque, ce fut l'intérêt de l'embryon, de l'être en voie de se produire et dont on ne savait même pas s'il naîtrait viable. Absolvons-les donc du crime de lèse-individu. Il ne semble pas certain, il n'est pas prouvé qu'elles l'eussent commis (34). L'esprit de groupe ou, pour employer le terme péjoratif adopté par la mode nouvelle, l'esprit quérquire ne saurait être ce marécage aux eaux immobiles, stagnantes (et, par suite, pestilentielles) que nous décrivent tour à tour Schopenhauer, Nietzsche, d'autres encore, astres de première grandeur ou simples satellites. L'esprit collectif évolue et change, non pas tous les jours, certes, ni tous les ans (malgré le caractère proverbial de l'inconstance, des volteface populaires), mais sûrement tous les siècles, l'espace de deux ou trois générations. S'il en était autrement, l'esprit individualiste et libertaire n'eût jamais pu, je ne dis pas surgir, je ne veux soulever aucune controverse, mais se dresser en face de l'esprit collectif avec la force, l'âpre énergie, la véhémence que nous admirons sans réserve chez ses meilleurs représentants. | L'esprit de groupe s'est développé — il a vraiment grandi dans tous les sens du mot — au point d'apparaître doué des diverses qualités qui constituent ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit démocratique. M. Palante reproche à Nietzsche de confondre l'esprit

130 FRÉDÉRIC NIETZSCHE démocratique avec l'esprit « de troupeau » et de donner par là aux pires réactionnaires un prétexte facile pour dénaturer ses tendances véritables. À mon tour, je reprocherais à M. Palante de vouloir trop distinguer ou séparer ces deux esprits. S'il s'agit pour lui d'idées pures, de concepts abstraits construits par la raison pour signifier des réalités isolées les unes des autres, se mouvant dans le temps et l'espace infinis, délivrées des liens concrets qui forment la trame intime soit de la mémoire du passé, soit de la perception du présent, s'il s'agit pour lui de telles réalités, passe encore. Ici l'on peut diviser et subdiviser à son aise. Les êtres abstraits ne meurent pas, ils naissent plutôt et essaient sous le couteau qui dissèque les réalités simplement concrètes ou déjà vivantes (deux sortes de réalités qui sans cesse se transforment l'une dans l'autre). Evidemment aussi, les êtres abstraits servent à nous faire comprendre, ils nous aident à déchiffrer la troublante énigme des choses concrètes en général et des êtres vivants en particulier. Mais ils le font à une condition expresse : il nous faut, pour mener à bien l'entreprise cryptologique, rassembler, réunir, souder ensemble le plus grand nombre possible de caractères abstraits ; il nous faut renoncer à l'exorbitante prétention d'expliquer par une seule entité analytique ou élémentaire la multiplicité réelle et complexe des phénomènes. Le physicien n'énoncera pas une contre-vérité absolue en déclarant que la lumière du jour est verte; mais s'il nous laisse ignorer les lois qui président à la formation du spectre solaire et qui rendent compte de la décomposition de la lumière blanche en rayons de différentes couleurs, il

LE SOCIOLOGUE 454 déformera à nos yeux, d'une façon certaine, la réalité objective. Et le même effort vain sera accompli par le sociologue qui tentera de ramener la riche multiplicité concrète des phénomènes constituant « l'esprit collectif » à cet ingrédient unique, « l'instinct de compagnonnage » ou encore « l'esprit de troupeau. » Il me semble donc que Nietzsche ne pécha point contre la méthode expérimentale lorsqu'il enveloppa dans un seul anathème l'esprit démocratique et l'esprit grégaire. Sa faute fut autre et plus grave. Il n'a pas saisi la vraie nature des liens qui unissent le groupe social à l'individu également social, et l'esprit collectif à l'esprit individualiste. Il n'a pas compris qu'après avoir lentement formé et éduqué l'individu, le groupe ne pouvait être rien moins que disposé à jouer à son égard le rôle de Saturne vis-à-vis de ses enfants. Il n'a pas vu que si l'histoire constate l'existence de sociétés préindividualistes, elle ne connaît pas ce monstre qui se dévore lui-même, une société antindividualiste. Il n'a pas compris enfin qu'en s'épanouissant dans le milieu social qui l'avait vu naître, l'esprit individualiste devait forcément transposer les vieilles bornes, reculer, en les étendant, les frontières de l'esprit collectif; et qu'il devait, par là, profondément modifier le sens attaché à l'idée de « solidarité ». Si la solidarité des époques disparues peut, à la rigueur, se concevoir comme une forme de l'esprit hiérarchique, de l'esprit de soumission caractérisant l'enfance sociale, marquant d'un cachet particulier la cité préindividualiste, il n'en est plus de même de la solidarité moderne, fille de la cité de plus en plus individua

152 FRÉDÉRIC NIETZSCHE liste. Parler à ce propos d'obéissance, c'est commettre un anachronisme manifeste; et c'est Lombr dans une erreur lexicologique. Il y a un abus de langage intolérable à vouloir assimiler la soumission aveugle qu'exigent les décalogues promulgués par l'empirisme tantôt bien, tantôt mal inspiré des premiers chercheurs, à l'acceptation raisonnée des vérités découvertes par la science et à la ferme volonté d'y conformer sa conduite. Les sanctions dont se couvrent l'ignorance, la présomption, même : le doute ou le « pari » empiriques, et qui nous paraissent aujourd'hui si arbitraires, n'ont rien de commun avec celles qui accompagnent, comme autant de vérifications inéluctables, la certitude scientifique. Nier l'élargissement progressif des idées qui forment la matière ou le contenu de l'esprit collectif, soutenir que rien n'a changé parmi nous, ni l'esprit de famille, ni l'esprit de clocher, ni l'esprit national, ni l'esprit de classe, ni l'esprit professionnel, c'est vraiment pousser trop loin l'amour du paradoxe et le dédain de la preuve par les faits. Le socialisme qui apparaît dans nos civilisations modernes comme l'expression la plus forte de la tournure grégaire de l'esprit collectif, n'a pas pour mission, que je sache, de reconstituer les castes. de relever les vieilles murailles décrépies, soit entre individus, soit entre nations. Il ne se donne pas non plus pour tâche de rétablir Dieu dans ses autels, et César sur son trône; il n'est pas l'ennemi de l'individu et de sa liberté individuelle. Et les bruits malveillants qu'on fait courir sur ses tendances autoritaires, sur son humeur tyrannique, ont tous pour source son amour profond de la

LE SOCIOLOGUE 453 justice, dont il a spontanément, instinctivement découvert la superbe formule sociologique (équation moi — autrui), et sa haine non moins marquée pour toute injustice, pour toute exploitation de l'homme par l'homme. C'est en vain qu'à la conception sociale de la justice on oppose l'inégalité naturelle entre les hommes, et c'est encore en vain qu'on délègue à l'esprit individualiste la garde ou la défense de cette inégalité; honneur que les individualistes répudieront sûrement, lorsque, mieux renseignés sur la véritable nature des processus sociaux, ils ne confondront plus la socialité avec la vitalité; ou lorsqu'ils comprendront enfin que si la vie, comme on l'a dit, est un perpétuel miracle chimique, la société est un perpétuel miracle biologique. Le miracle chimique consiste essentiellement à produire, avec de simples mouvements intermoléculaires, quelque chose qui les dépasse (au moins par sa complexité), de la vie; et le miracle biologique consiste à faire, avec toutes les propriétés vitales, y compris la fameuse inégalité zoologique, quelque chose qui dépasse et ces propriétés, et cette inégalité : — de la socialité, et de la justice ou de l'égalité sociale. La justice ne sera jamais autre chose que le désir ou la volonté de rendre socialement égal ce qui est biologiquement ou psychophysiquement inégal. D'abord obscure, fragmentaire, hésitante, incomplète, cette tendance revêt de plus en plus un caractère conscient, résolu, intégral. L'égalité ne se satisfait plus d'être juridique, ni même politique, elle cherche, très rationnellement, très logiquement — ou plutôt très sociologiquement — à devenir écono

154 FRÉDÉRIC NIETZSCHE mique. La justice ainsi comprise constitue la première, la plus haute, en certains cas l'unique règle morale. Et lorsqu'on la viole, c'est toujours au détriment, jamais au profit de l'individu. Certaine théorie, qui a fait rage à la plus belle époque de cette demi-science, l'économie politique, à laquelle elle facilita la tâche de glorifier, au nom des droits sacrés de la personne humaine, les formes les plus éhontées de l'injustice et de l'exploitation anonymes dont puisse souffrir l'individu, — 'cette doctrine a retenti de nos jours, sous un aspect plus large, plus profond, plus outrancier, plus philosophique. Elle a reverdi, cette fois, non pas sous la plume décriée des économistes, mais sous celle des penseurs et des sociologues. Elle se proclame individualiste et moderne; mais, comme sa devancière, elle trahit — de bonne foi, sans intention — les intérêts essentiels et durables de l'individu. Elle est, sur plus d'un point, un pseudo ou un demi-individualisme ; et, d'autre part, elle pactise encore, à son insu, avec quelques notables erreurs du savoir empirique et routinier de nos ancêtres. Nous avons brièvement examiné, dans les pages précédentes, l'une de ces erreurs : la conception aujourd'hui si familière et qui demain paraîtra peut-être bizarre et étrange au possible, d'une lutte ardente et sans fin, d'un antagonisme intime entre l'effet et sa cause, l'être de raison et le milieu surorganique qui l'entoure, l'individu et la société; et quelques lignes plus haut seulement, nous eûmes l'occasion de signaler cette seconde erreur, conséquente à la même idée guerrière, qui consiste à prendre les sociétés préindividualistes du passé pour des sociétés

LE SOCIOLOGUE 155 ‘féroce’ment ennemies de l’individu (pour des collectivités « individophages » ou « aulophages » en quelque sorte). Il nous reste encore à dire quelques mots d’une troisième méprise, non moins sérieuse, à notre seus, mais d’une nature différenté, ayant un caractère méthodologique bien accusé. Nous voulons parler de la tendance qui caractérise la plupart des constructions ou synthèses sociologiques écloses à notre époque, tendance qui les sollicite à eonstamment confondre la sociologie avec la psychologie, c’est-à-dire, en somme, qui les pousse à méconnaître, soit la nature essentiellement abstraite du savoir sociologique, soit le caractère éminemment concret du savoir psychologique. Les conséquences d’un tel imbroglio, d’un semblable enchevêtrement de domaines scientifiques distincts et dont chacun eût dû être traité par sa méthode propre — la science abstraite par l’induction, et la science concrète par la déduction — sont nombreuses et très importantes. Nous avons déjà fait voir, dans un chapitre précédent, quel trouble cette confusion apporte avec elle dans l’estimation juste des rapports directs de causalité et des rapports invertis de finalité. À cette place, nous voulons montrer qu’on doit rattacher à la même équivoque la genèse cachée, l’origine à peu près inconsciente des clameurs de protestation que soulèvent, dans le camp des pseudo-individualistes, les prétendues utopies égalitaires. L’idée de justice distributive réduite à l’idée d’égalité, ceci frappe beaucoup _d’esprits comme un contresens et un blasnème. Victorieusement, nos contradicteurs invoquent, ils sortent le sempiternel et irrésistible argument : 5n

156 FRÉDÉRIC NIETZSCHE aura beau égaliser les droits, Les devoirs, les positions, les fortunes, on n'arrivera jamais à ajuster au même niveau les intelligences, les aptitudes natives si radicalement diverses. Or, tout est là, puisque dans le vaste champ de faiblesse humaine tout dépend, en dernière analyse, du jeu spontané des forces intelligentes. Et mettre [a justice dans l'égalité absolue, c'est la situer dans le ciel vide et froid de nos vagues et irréalisables désirs, c'est la placer, de propos délibéré, hors de nos chaudes et terrestres étreintes. Ce raisonnement a un seul défaut : il n'est rien moins que topique, il n'a qu'un rapport très éloigné et très indirect avec le problème traité. L'esprit, l'intelligence forme aussi peu l'objet propre des études du sociologue qu'il ne serait pas en même temps un biologiste, que le système devonien, les terrains siluriens ou jurassiques peuvent former celui des études du chimiste qui ne serait pas en même temps un physicien. Personne ne songe à inclure la géologie dans la chimie et personne aussi ne devrait songer à faire entrer la psychologie, science concrète, mixte ou composée, dans les cadres de la sociologie, science abstraite ou élémentaire. Il est tout naturel que l'esprit, produit combiné des forces vitales et des forces sociales, porte les traces de sa double origine. La biologie et la sociologie fournissent ici chacune leur contingent de facteurs. La première fait réapparaître, en psychologie, l'inégalité psychophysique originelle, la différenciation native des structures et des fonctions cérébrales; et la seconde y introduit, avec cette suite de phénomènes nouveaux qu'on

LE SOCIOLOGUE 157 nomme la tradition, l'imitation, l'enseignement, l'éducation, la culture, — ses propres postulats égaNitaires. L'esprit de l'homme vivant en société, au milieu de ses semblables, est la résultante complexe de ces deux grandes composantes qui ne sont rien moins que simples, elles aussi. Or, s'il en va de la sorte, pourquoi proférer cette énorme balourdise, pourquoi mettre le sociologue au défi de niveler tous les cerveaux, d'amener à l'étiage moyen toutes les intelligences? Ne lui suffit-il pas d'appliquer la même règle à leur entraînement social, pour ainsi dire, d'égaliser — mais là, complètement, sans restrictions Jésuitiques — l'éducation, l'enseignement, l' perfectionnement social qu'il leur donne? Pourquoi, par la même occasion, ne pas inviter le sociologue à changer le climat de Saint-Pétersbourg, par exemple, en celui de Paris? À coup sûr, pourtant, personne n'excipera des différences de situation géographique, de race, etc., pour refuser au sociologue le droit ou plutôt le devoir d'enseigner au peuple russe ce qu'il doit faire, s'il veut, à son tour, atteindre au niveau des libertés démocratiques Ce conquises par le groupe social français. É. Chaque ordre de phénomènes suit a lois qui lui sont propres et qui le déterminent. Nous n'y pouvons rien. Notre raison n'a qu'une seule prise sur les normes qui gouvernent l'univers dans son ensemble ou dans ses éléments constitutifs; — et c'est de constater ces normes, pour ensuite y conformer notre conduite. Si la nature physique des choses les sollicite à un mode d'existence et de mouvement, el leur nature chimique à un autre, el leur nature bioloLi gique à un troisième, — leur nature sociale les

ont 2», 4 © DOC CRE “ : . 158 FRÉDÉRIC NIETZSCHE pousse vers un nouveau et dernier mode fondamental d'existence et de mouvement que le sociologue, conscient de sa tâche spéciale, ne laissera pas au biologiste le soin de définir (comme le font aujourd'hui les prétendus individualistes), mais qu'il prendra à cœur de caractériser lui-même. C'est ainsi que nous fûmes amenés à poser l'équation : moi — s autrui, comme la règle essentielle de la morale, l'expression suprême de la justice qui porte encore le nom suggestif « d'équité ». Certes, nous pouvons errer quant à nos appréciations et à nos définitions du mode social de l'existence; mais sûrement nous ne nous trompons pas quant à notre méthode, à nos procédés d'analyse et de division, — ceux-là mêmes dont toutes les sciences exactes usèrent et auxquels : elles doivent leurs grands et durables succès.

VIIT Revenons à Nietzsche. Un critique allemand, M. Gystrow, à soutenu avant nous la thèse, d'apparence paradoxale, selon laquelle Nietzsche fut un socialiste sincère, un vrai démocrate. De toutes les forces de -“ son âme ardente, il a, dit cet auteur, souhaité l'élévation aristocratique pour chacun et pour tous. Or -. un tel but à notre époque suppose un nivellement préalable et général des fortunes, la victoire de l'es. prit sur l'obstacle matériel et cynique qui en dernier «': lieu empêche l'avènement, parmi les hommes, du Be règne de l'égalité et de la justice. «Rien ne sculpte -<. mieux la personne humaine, observe judicieusement #2: M. Gystrow, que la participation à la responsabilité ': économique. » Et voilà pourquoi cette participation, . de sporadique et d'isolée sous le régime de la pro:: priété exclusive et égoïste plutôt qu'individuelle, +: devra devenir endémique, pour ainsi dire, et géné. rale sous le régime de la propriété universelle et altruiste plutôt que collective. È « Nietzsche, conclut M. Gystrow, a été des nôtres. “Il n'a pas été le philosophe du romantisme des cor

160 FRÉDÉRIC NIETZSCHE porations moyenâgeuses, et il a rompu avec Wagner qui à été, dans l'art, le représentant de ce romantisme. Il n'a pas été, non plus, le philosophe du capitalisme... Il croyait aux grands hommes du passé et — c'est ce qu'il y a d'admirable et de divin dans ce génie — à la grande humanité de l'avenir. Il a pro- phétisé ce qui doit être le principe de notre tâche : que la valeur de l'humanité réside dans l'homme même, et que toute véritable ascension de l'humanité aura un sens aristocratique. » 1 à Cette appréciation me paraît très Juste. Mais la rend-on plus acceptable, lui confère-t-on plus de valeur en venant l'appuyer, avec M. Gystrow. et M. Palante qui le cite, sur cette déclaration : « Autrefois, le socialisme était un dogme. Aujourd'hui, il est un grand mouvement. Le dogme tombe en morceaux; mais la sensibilité et la vie individuelles s'agitent plus fécondes et plus riches » ? (35) À mon gré, de telles paroles sont malheureuses en ce sens qu'elles peuvent créer un grave malentendu. Je demande la permission d'expliquer, en deux mots, ma pensée. La guerre au dogme que la mode du jour impose à l'effort des générations nouvelles, évoque — du moins dans mon esprit — la vision de l'esclave révolté mettant en pièces machines, outils, instruments indispensables, sous prétexte qu'un même fer avait servi à forger ces choses et les vieilles chaînes détestées. Nous sommes tous hantés par le souvenir de certains dogmes qui comprimèrent d'une manière atroce la raison humaine. Et nous voilà fulminant contre le dogme « en général », nous voilà prêchant l'évangile de sa chute irrémédiable. Cependant, même dans la

LE SOCIOLOGUE 161 science, le doute et la critique ne sont, en vérité, que des méthodes de préparation ou d'attaque; ce ne sont pas, à coup sûr, des méthodes technologiques ou d'exploitation. La science est profondément finaliste. Toutes ses recherches visent à quelques fins générales et à une foule de fins particulières. À plus forte raison cela est-il vrai de la conduite ou de l'action des hommes, Ici, un « mouvement » dépourvu d'une fin précise, n'est-à-dire guidé par autre chose qu'une conception ou une croyance pour le moment prépondérante, est une activité irrationnelle, sans direction, un flottement stérile, une déperdition de force. Mais tant que l'idée qui mène l'action résistera aux idées contraires, tant que la croyance qui dirige une série d'actes convergents paraîtra inébranlable, — et tout succès pratique est à ce prix, — idée et croyance feront office de « dogme »; ou alors il faut changer notre vocabulaire. L'activité n'est vraiment féconde que si des dogmes puissants viennent noircir les pages blanches du livre où s'inscrit l'homme; par jour son histoire. Une autre critique impartial de l'œuvre de Nietzsche, M. Lichtenberger, explique à sa façon les motifs qui ont dû faire surgir et qui, en effet, ont fini par créer entre Nietzsche et les apôtres des doctrines démocratiques et humanitaires un antagonisme inévitable. « En fait, dit M. Lichtenberger, l'homme moderne est à la fois individu et « bête de troupeau », c'est-à-dire membre d'un groupe plus ou moins important, d'une famille, d'une nation, de l'humanité. Il poursuit donc pour lui-même le bonheur, la puissance, la perfection; et il poursuit également le bonheur, la puissance, le développement du troupeau dont il fait 11

162 FRÉDÉRIC NIETZSCHE partie. Pratiquement, d'ailleurs, il se présente, dans la vie de tout individu, un grand nombre de cas où il juge — à tort ou à raison, peu importe — qu'il y a conflit entre son intérêt égoïste et celui du troupeau. Il est donc essentiel pour lui de savoir lequel des deux intérêts devra en ce cas céder l'un pas à l'autre. Or, il me semble bien que le choix, en cette matière, ne peut se faire qu'en vertu d'un acte de foi ou, si l'on préfère, en vertu d'une sorte de pari. Nous parions toujours et forcément en fait, par nos actes, : ie plus souvent aussi théoriquement, en adoptant tels ou tels principes de morale, en définissant de telle ou telle façon le bien et le mal. Il y a donc, par le fait même que tous les hommes sont simultanément individus et bêtes de troupeau, deux types principaux de paris, selon que dominera dans un individu le souci de sa propre personnalité ou le souci du troupeau auquel il appartient. Les uns inclinent, soit en fait, soit en principe, à subordonner leur bonheur égoïste ou la perfection de leur moi à l'intérêt du troupeau — ils partent donc pour la morale altruiste; — Les autres inclinent au contraire à subordonner le bonheur ou la perfection du troupeau à l'intérêt de leur personnalité — ils parient pour la morale individualiste. Nietzsche, comme nous l'avons vu, parie résolument pour l'individu. Or l'immense majorité des hommes civilisés parie aujourd'hui, sinon en fait et par ses actes, du moins en théorie, par les doctrines qu'elle professe, en faveur de la morale du «troupeau »... L'aversion que Nietzsche rencontre chez le «troupeau» est la contrepartie naturelle de la haine exaspérée que lui-même voue à ceux qui prônent l'idéal altruiste » (36).

LE SOCIOLOGUE 163 La comparaison de l'empirique, de l'ignorant — et ne le sommes-nous pas tous, plus ou moins, dans ces questions obscures? — avec le parieur est fine et heureuse; mais la doctrine, si je puis parler ainsi, sur laquelle repose le sorite de M. Lichtenberger, ne me semble pas des mieux fondées. Parvenu à un certain degré de culture (degré auquel, chez les civilisés, l'enfant et l'homme de l'instruction primaire ne sauraient encore prétendre, et que de nombreuses causes de déchéance organique peuvent facilement faire perdre à celui qui le possède), on cesse d'être à la fois individu, dans le sens simpliste du terme, et bête de troupeau, pour réaliser une synthèse qui renferme les deux termes précédents comme des échelons inférieurs et déjà dépassés. À ce point de vue, :a collision entre les intérêts de l'individu et ceux de la société, collision qui conduit à l'étrange et toujours irrationnelle gageure morale, se découvre comme aussi futilement imaginaire que les vieilles antinomies (Dieu et le Monde, le noumène et le phénomène, etc.), où s'étanchait la soif métaphysique et qui, elles aussi, se solutionnaient par des sortes de paris. | Sacrifier le bonheur ou la perfection de son « moi » au bonheur ou à la perfection « d'autrui », — voilà la chose impossible par excellence, si, comme nous le pensons, le « moi », dans sa partie sociale, est le produit, l'effet « d'autrui ». Ce que l'individu, dans les cas qui donnent lieu à cette fausse interprétation, immole à la société, au Moloch collectif (puisque c'est décidément ainsi que le fils irrévérencieux et ingrat appelle sa mère), ce sont les éléments « asociaux », purement physiologiques de son bonheur et

164 FRÉDÉRIC NIETZSCHE ou de sa perfection {santé, longévité, certains assouvissements d'instincts et de passions d'origine et de nature organique, enfin la vie physique elle-même). Et, vice versa, il est tout aussi impossible de sacrifier le bonheur ou la perfection « d'autrui » au bonheur ou à la perfection de son « moi » social, Ce serait vouloir annihiler la cause pour produire l'effet, ce serait vouloir tarir la source de la félicité ou de [a perfectibilité individuelles. Ce que le « mot » peut, Le cas échéant, ce que même il doit immoler, ce qu'il doit chercher à détruire, par tous les moyens, afin d'assurer son propre bonheur, ce sont les préjugés sociaux, les ignorances multiples, les empirismes fâcheux des collectivités, les fausses idées qu'elles se forment sur les conditions qui assurent leur prospérité et leur progrès. « La terre tourne autour de son axe, mais en même temps autour d'un autre centre, le soleil ; c'est ainsi que la vie terrestre de l'homme tourne autour des fins du « moi » ; mais en dehors de celui-ci est le soleil de l'idée, du bien, etc. Tous les esprits des hommes ou pour le moins des races supérieures se meuvent, en vertu de la nature originellement noble du genre humain, d'après les lois d'une force éternelle d'attraction, autour de cette idée de la bonne fin, autour de cette idée dont nous pressentons qu'elle pénètre le grand tout de la création, dont nous savons qu'elle doit pénétrer tout l'empire de l'humanité, » Ainsi parle, non pas Zarathustra, mais l'un de ses nombreux ancêtres intellectuels, le sociologue allemand Lazarus (37). Et voici ce qu'écrivait Auguste Comte, un autre ascendant glorieux de NietzscheZarathustra : « Quand même la terre devrait être

LE SOCIOLOGUE 165 bientôt bouleversée par un choc céleste, vivre pour autrui, subordonner la personnalité à la sociabilité, ne cesserait pas de constituer jusqu'au bout le bien et le devoir suprêmes » (38). On rapprochera de ce passage les paroles suivantes de Nietzsche dans Richard Wagner à Bayreuth : « Si l'humanité entière doit périr un jour {et peut-on en douter?) elle doit placer le but suprême de son existence dans le besoin de s'unir étroitement, afin de pouvoir, en ne formant déjà qu'un seul être, contempler, avec une conscience tragique, sa fin prochaine; c'est par la force de ce but supérieur que se développe tout ce qui ennoblit l'homme. Du moins, je le sens ainsi! » (39) Et voici encore la déclaration d'un autre prophète, d'un autre précurseur de Nietzsche, Louis Feuerbach : « L'homme vivant isolé, pour lui seul, n'a pas en lui l'essence de l'homme, ni comme être moral, ni comme être pensant. L'essence de l'homme n'est contenue que dans la société, dans l'union intime de l'homme avec l'homme, — union qui toutefois repose sur la distinction réelle du moi et du toi. L'isolement est le fini et le limité; l'association est la liberté et l'infini. L'homme pour lui-même est homme (dans le sens usuel); l'homme avec l'homme, l'unité du moi et du toi, est Dieu » (40). Écoutons enfin ce que dit un philosophe trop peu lu aujourd'hui, Roberto Ardigò, cet ancien chanoine du chapitre de Mantoue qui, touché soudain par la grâce positiviste, dépouilla la robe de prêtre et consacra sa vie à la méditation des plus graves problèmes philosophiques et moraux : « L'esprit de solidarité est comme le sang qui circule dans l'organisme, il n'est pas nécessaire que la circulation soit sentie pour qu'elle se fasse, et de même il

166 FRÉDÉRIC NIETZSCHE n'est pas nécessaire que les actions désintéressées soient agréables pour qu'elles soient accomplies... L'activité humaine est déterminée à se mouvoir par une idée, par une idée sociale (idéauté sociale). Cette idée implique la prévision, déterminée ou vague, d'une réaction de la part des autres hommes, ou d'une sanction de cette même idée; et de telle façon que la représentation de la sanction prévue concourra plus ou moins distinctement au mouvement produit. C'est pourquoi l'idée motrice apparaît comme obligatoire. Une telle prévision et par conséquent ce qu'on appelle la responsabilité n'existent pas dans la conscience à priori; elles ne s'y trouvent qu'en raison de l'expérience qui a été faite de la réaction du milieu social... En vertu de la formation psychique, cette expérience se convertit petit à petit en spontanéité morale {impulsion native} fonctionnant d'elle-même et se manifestant dans les rapports de l'individu avec la souveraineté sociale, avec ses égaux, avec lui-même. Elle est essentiellement anti-égoïste, parce qu'elle est l'empreinte, l'image et le résumé du travail de la société et des corrélations de ses parties dans leur fonctionnement respectif en vue du tout » (41). Sympathie d'Adam Smith, « altruisme » de Feuerbach, altruisme d'Auguste Comte, pilié de Schopenhauer, finalisme collectif de Lazarus, idéauté sociale d'Ardigo, toutes ces prétendues entités et bien d'autres du même genre, si imparfaites et si vagues qu'elles puissent nous paraître, ne sont pas de vains spectres éclos à-la faveur des ténèbres nocturnes, mais des généralisations tirées de l'expérience à la fois. séculaire et journalière, des déductions con

LE SOCIOLOGUE 167 formes à la réalité des choses à la fois immanente et « transitive » (ou extériorisée). Nietzsche vient, à son tour, renforcer et agrandir le faisceau lumineux, il lui annexe un rayon de clarté nouvelle. Son Zarathustra prêche une forme d'altruisme plus élevée, moins précaire, plus indéfectible que le vieil amour du prochain. « Je vous le dis, en vérité, votre amour du prochain est un mauvais amour de vous-mêmes, Vous vous sauvez de vous-mêmes vers le prochain; et de cette fuite vous voudriez faire une vertu; mais je vois à travers votre « désintéressement », Le « tu » est plus ancien que le « moi »; le « tu » a déjà été proclamé sacré, mais le « moi » pas encore : et l'homme se rue vers son prochain... Plus haut que l'amour du prochain est l'amour du lointain et du futur; et plus haut que l'amour pour l'homme est l'amour pour les choses et les purs esprits. Ce fantôme, qui court devant toi, mon frère, est plus beau que 101; pourquoi ne lui donnes-tu pas ta chair et tes os ? Mais tu as peur et, éperdu, tu fuis vers ton prochain » (42). L'amour de l'abstrait, de l'idée, non pas substitué à l'amour du concret, du matériel, mais venant le pénétrer, le transfigurer, le purifier, l'auréoler, lui donner ce qui lui manquait le plus, la durée, la stabilité, la profondeur, — voilà, certes, une conception de l'altruisme qui mérite qu'on l'examine, qui nous sort des sentiers battus, des voies banales. « Il y a des questions qui dépassent de cent coudées, déclare Nietzsche, les problèmes de la joie, de la douleur et de la pitié; et toute philosophie, basée exclusivement sur la considération de cette dernière espèce de problèmes, ne sera jamais qu'une naïveté. » Telle lui

168 FRÉDÉRIC NIETZSCHE apparaît, en définitive, la doctrine de son maître bien-aimé, Schopenhauer, posant la règle du *liede neminem* et réduisant le contenu entier de la morale à la compassion, à la forme la plus basse et la plus vulgaire de l'amour d'autrui. Les hautes montagnes auraient-elles donc disparu de la surface du globe, et n'y aurait-il de place, sur la terre, que pour les paisibles vallons, les gras « pâturages du bonheur »? En somme, Nietzsche pense que la morale actuelle doit être rebâtie de fond en comble. L'édifice, trop vermoulu, ne saurait supporter des réparations de détail. Il faut même se hâter d'en sortir avant qu'il ne se fondre et ne nous écrase sous ses ruines. Et sur un emplacement plus large, il faut commencer par jeter de nouvelles et plus fortes assises. Il faut mettre la raison et le savoir à la place de « la suggestion sentimentale, petite-fille du jugement qui lui-même est souvent faux » (43). Nietzsche possède au plus haut degré le courage scientifique, dans le sens que ce mot offrait à l'époque des Kepler, des Giordano Bruno, des Galilée, — alors que les sciences de la nature ployaient sous le joug et devaient soutenir le choc de la masse énorme des préjugés religieux. Aujourd'hui, ce sont les partis pris, les infatuations sociales, les préconcepts moraux, répandus partout dans le monde, qui accablent de leur poids mort les tentatives émancipatrices du sociologue. Nietzsche n'en est que plus excité à faire route neuve. Mais on peut à bon droit s'étonner de voir ce professeur de philologie, imbu d'études gréco-latines et qui ne fréquenta ni laboratoires ni cliniques, appliquer avec une intuition sûre, aux recherches de l'ordre le plus complexe, les règles éprouvées de la méthode expérimentale.

LE SOCIOLOGUE 169 mentale. Nietzsche pose de la même manière, en grand naturaliste, le problème moral et le problème de la connaissance. Le Mal {ce que tout le monde nomme ainsi) ne serait-il pas le Bien, se demandet-il, et l'Erreur (ce que tout le monde estime comme telle) ne serait-elle pas la Vérité? Ensuite, pour justifier ou vérifier l'audacieuse position du double problème, il fait ce pas logique : il glorifie Apothéliquement le Mal et l'Erreur. C'est la hardiesse inouïe de cette demi-expérience scientifique que les cerveaux lourds et routiniers (et les Pradhomme pullu'ent dans tous les camps, les Homais appartiennent à tous les partis) ne lui pardonnent pas; et l'on affecte de prendre à la lettre ses éloquentes diatribes contre la foule, le peuple, le niveau démocratique, ou encore ses plaidoyers en faveur de la force, de la cruauté, de la guerre! Rien de plus naturel, au reste : certaines expériences sont dangereuses de leur nature, et leurs auteurs en deviennent souvent les premières victimes; c'est ce qui est arrivé, en partie, à Nietzsche. Un seul exemple suffira à faire saisir le vrai caractère des reproches et des blâmes qu'on lui adresse. Admirée sans réserve chez les stoïciens antiques, la simple et claire division des hommes en « sages » et en « fous » est honnie à l'égal d'un crime de lèsehumanité chez Nietzsche, ce grand stoïque de notre époque : pourquoi, en effet, s'avise-t-il de nous dire qu'il y a de par le monde des « maîtres d'eux-mêmes » et des « esclaves par leur propre volonté », et pourquoi veut-il nous apprendre que la morale et la conduite des uns n'est pas la morale et la conduite des autres ? Je conclus en affirmant que Nietzsche n'a jamais

170 FRÉDÉRIC NIETZSCHE prêché ni apothéosé l'égoïsme. Non pas de parti pris ou par respect humain; mais parce que ses méditations et ses analyses multipliées le conduisirent à un résultat diamétralement contraire. Tout ce qu'il écrivit sur cette question tend à confirmer, d'une façon indirecte, les trois thèses que nous avons posées et défendues nous-mêmes dans notre £'hique, à Savoir : 4° qu'il faut distinguer entre le besoin de conservation (ou, selon d'Holbach, la faculté de durer) organique et la même appétition, devenue surorganique, s'appliquant à l'individu social; 2° que Ne ceite dernière ten“ance peut porter le nom d'égoïsme, sentiment déjà social, produit et gouverné par des. idées, des connaissances ; et sentiment qui manque, dans la même mesure que les idées ou les connaissances, chez les animaux ou, en général, chez les êtres « asociaux », chez lesquels il est remplacé par un instinct beaucoup plus simple; 3° que l'égoïsme ainsi compris et défini est tout bonnement une forme primordiale, par suite peu développée, ou un degré évolutif inférieur du sentiment que plus tard, lorsqu'il s'appuiera d'idées plus larges, plus saines, plus justes et de connaissances, surtout de connaissances sociales, plus étendues et plus approfondies, nous qualifierons d'altruiste. Je ne veux pas ouvrir ici un nouveau débat sur ces thèses: mais je ne puis m'empêcher, en les énonçant encore une fois, de Îles faire suivre par la courte remarque que voici, L'opposition fondamentale (ou générique, et non pas seulement spécifique) de l'égoïsme à l'altruisme est aussi futile que l'antithèse, également radicale, entre l'individu et la société. Le cerveau de l'homme n'est pas le théâtre d'une

LE SOCIOLOGUE 474 SRE lutte constante entre adversaires irréconciliables, — * selon l'image qui agréé à la fantaisie encore atavi-, . ; :quement guerrière, militariste ou féodale de nos :. :. psychologues les plus renommés; et similitude pour ‘ : similitude, pourquoi ne choisirions-nous pas, en concordance avec l'esprit plus pacifique et industriel * . de notre époque, celle d'un champensemencé où . lèvent et mûrissent des moissons d'essence toujours pareille, mais d'une richesse, d'un rendement différé

2 den A à Manga dr 7 D A * RAT FRS “Re | X LES ù LI fiers ren:
Nietzsche a-t-il été « l'assassin de la pitié »? Ou du. ... moins, puisque la
victime parait être bien Pate essaya-t-il de lui porter le coup fatal? Le bruit
en à : COUrU. ni Mais ici encore, les mots nous abusent. Et la métaphore
qui assimile un progrès à un meurtre, est vraiment trop violente. Nietzsche
cherche et découvre #4, — dans les plis cachés des événements et de l'âme
humaine qui en garde le reflet — une valeur morale nouvelle. Il constate un
fait apparent : la jeune pitié des époques barbares ou héroïques a
terriblement : vieilli; elle est devenue faiblarde, pleurnitharde, | douillette,
accablée d? petits besoins, assoiffée de pelils égards, introspectivie,
ruminante — ei quasi insupportable. Il estime par suite qu'il faut la
remplacer par un sentiment neuf, plus en rapport avec les idées de justice
égale pour tous qui ont fait quelque chemin dans le monde depuis l'époque
des Confucius, des Lao-Tsé, des Buddha, des Christ, des Mahomet, et
même des Platon et des Aristote, des Bacon, des Descartes et des Spinoza;
par un senti

LE SOCIOLOGUE 173 ment qui sera une sorte de surpuisé et auquel, faute d'une appellation plus congrue, et par simple contraste avec l'ancienne et décrépite compassion, lui-même donnera le nom de dureté. A-t-il eu tort? Et ce tort ne consista-t-il pas surtout à croire que la foule, le commun des hommes — à qui, cette fois, il a voulu parler, de qui, cette fois, il a voulu se faire entendre — n'eussent rien compris à sa forme haute et noble de pitié, à la vibration d'amour qui ne blesse pas celui qui la provoque, qui honore virilement le malheur et la souffrance, qui ne prétend pas, le regard fuyant, soulager l'infortune « sans remède possible », qui n'abaisse personne, qui éveille le courage de vivre au cœur de « l'être le plus hideux, du monstre à face humaine » (44), qui est originellement dure envers le « moi », qui ne l'est envers « l'autrui » que par suite d'un réflexe, d'une réaction nécessaire? « Voici la nouvelle loi, Ô mes frères, s'écrie Zarathustra, que je promulgue pour vous : Devenez durs! » — Avanttout, envers vous-mêmes : etc'est déjà la loi d'amour, le seul moyen efficace pour l'appliquer dans toute sa rigueur. Ainsi, du reste, l'entendait, sinon le christianisme des esclaves de Rome, que nous connaissons mal, du moins celui des barbares européens, l'ascétisme des « maîtres », dont notre morale procède en ligne directe. C'est à cette condition seule que l'instinct de grandeur, contrariant une tendance dominante, peut recevoir pleine satisfaction chez les orgueilleux, les forts, les impitoyables. Et ensuite, devenez durs envers autrui : et c'est encore la même loi d'amour, se révélant sous un aspect étrange, inattendu, signalant un nouveau moyen de faire régner une juste égalité parmi les hommes. Car

174 FRÉDÉRIC NIEFZSCHE c'est à ce prix seul que chez les faibles, les lâches, les compatissants, l'instinct d'humilité, en contrariant sa tendance ordinaire, se peut transformer en instinct de grandeur et s'affirmer comme tel (45). La claironnante — et peut-être quelque peu tapageuse — maxime nietzschéenne est donc flexible comme le roseau pensant dont elle prétend régler la conduite à venir. Elle est bilatérale, elle n'a pas l'uniformité morne du principe de charité auquel elle s'oppose, qu'elle condamne formellement, Mais cette plasticité même prouve qu'il s'agit, par le fail, non pas de théorie, mais d'application, non pas de morale, mais de moralité. Dans le vaste champ de l'action, la même loi d'amour s'accomplit, selon les cas, de façon : diverse; tandis que le plomb touche le sol, la plume s'élève dans l'air. L'enseignement moral de Nietzsche se courbe, se rapetisse pour atteindre le niveau des esprits et des cœurs simples : aux trop forts il demande un peu de faiblesse, aux trop faibles, un sursaut d'énergie; aux trop bons, de la méchanceté: aux méchants, de la bonté. « Que ta bonté, dit Zarathustra à l'homme naturellement dur, soit ta dernière victoire sur toi-même. Je te crois capable de toutes les méchancetés, c'est pourquoi j'exige de toi le Bien. » Nietzsche a clairement vu que [a même règle de conduite produit, dans des conditions différentes, des effets qui nous semblent opposés. Le principe moral qui commande la bonté et la pitié dans un milieu barbare et grossier, commandera leur contraire — ce que le monde appelle insensibilité, cruauté, etc. — dans un milieu surmené, raffiné, où la bonté est devenue une forme de faiblesse hystérique et la pitié une malade convulsion

LE SOCIOLOGUE 179 égoïste. Mais l'exemple cité plus haut, du morceau de plomb et du brin de plume, permet de mesurer l'écart qui existe entre la loi empirique et la loi rationnelle, À ce point de vue, on pourrait même affirmer qu'en proclamant sa fameuse règle de morale appliquée, Nietzsche a simplement voulu rappeler à l'ordre, au juste sentiment des convenances et des « distances », l'empirique morale du jour qui déjà se donnait des airs de théorie scientifique. « Savoir souffrir, dit Nietzsche, est peu de chose : de faibles femmes, même des esclaves passent: maîtres en cet art. Mais ne pas succomber aux assauts de la détresse intime et du doute troublant quand on inflige une grande douleur et qu'on entend le cri de cette douleur, — voilà qui est grand, voilà qui est une condition de toute grandeur » (46). Dans ces lignes Nietzsche n'énonce aucune vérité inconnue. Depuis de longs siècles, à côté de la souffrance patiemment subie s'élevait la souffrance noblement infligée, soit au nom du devoir, du bien public, soit au nom de l'honneur, du bien personnel et intime. Et toujours l'humanité admira ces deux faces de la grandeur tragique. Mais Nietzsche innove réellement, il découvre un nouvel aspect de la sauvage « Passion humaine » dans un de ses meilleurs apologues intitulé : Les (rois transformations. L'esprit de l'homme, y dit-il, est d'abord pareil au chameau qui, facilement agenouillé, reçoit et porte avec patience les charges les plus lourdes ; puis semblable au lion, fou d'indépendance, grisé de liberté et qui rugit : « Je veux » à la face du grand dragon de la Loi révélée, l'unique dépositaire de toutes les valeurs morales, la bête monstrueuse dont chaque écaille, avec son inscrip

476 FRÉDÉRIC NIETZSCHE Lion « Tu dois », brille dans la nuit comme une flamme d'or. Une dernière métamorphose assimile l'esprit à l'enfant qui danse et qui rit, qui crée des valeurs inédites en se jouant, qui est « innocence el oubli, un renouveau, un jeu, une roue qui roule d'elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation »; à l'enfant dont I4 force sereine, ajoute Nietzsche, dépasse la puissance furibonde du lion (47). Ainsi celle science tragique, savoir faire souffrir, ne convient qu'à une phase passagère de la: vaste épopée humaine. Il s'agit de terrasser le monstre divin, de faire voler en éclat ses tables de lois, de disperser au vent du désert ses mille écailles flamboyantes. La dureté — aussi bien envers soi qu'envers autrui — ne sied qu'à cette rude besogne. Une douceur infinie, une facilité de vivre étonnante succédera à la chute de tous les « impératifs », absolus el arbitraires, présomptueux el empiriques. Ainsi le rêva Zarathustra. On comprend, dès lors, que la « religion de la douleur humaine » ait dû révolter Nietzsche comme une morale d'esclave. C'est, pour lui, un autre nom de la peur, de l'effroi qu'inspire à l'homme moderne la souffrance. Celui-ci ne la supporte plus chez ses semblables parce quelle l'épouvante pour lui-même, « Vous voudriez, dit Nietzsche aux hommes, abolir la souffrance. Et nous? — nous voulons, sembler-il, la vie plus dure, plus mauvaise qu'elle ne l'a jamais été! C'est à l'école de la souffrance, de la grande souffrance — ne le savez-vous donc pas? — c'est sous ce dur maître seulement que l'homme a accompli tous ses progrès. Cette tension de l'âme qui sous l'ê poids du malheur se raidit et apprend à

LE SOCIOLOGUE 41773 devenir forte, ce frisson qui la saisit en face des grandes catastrophes, son ingéniosité et sa vaillance à supporter, à endurer, à interpréter, à utiliser l'infortune, et tout ce qui lui fut jamais donné de profondeur, de mystère, de dissimulation, de sagesse, de ruse, de grandeur : — tout cela ne l'a-t-elle pas acquis à l'école de la souffrance? » Votre pitié, conclut-il, va à ce qui dans l'homme doit, pour sa liberté et son bonheur, « être taillé, brisé, forgé, déchiré, brûlé, passé au feu, purifié.. Et notre pitié — ne comprenez-vous pas à qui elle va, inversement, notre pitié à nous, quand elle se met en garde contre votre pitié comme contre la pire des faiblesses et des lâchetés? — Ainsi donc : pitié contre pitié! » (48) Au fond du cœur de ce stoïcien moderne. comme au fond de celui des stoïciens antiques, on découvre sans peine le vieux ferment qui fit lever la doctrine d'Epicure. Mais chacun comprend le bonheur comme il l'éprouve. Chez Nietzsche, l'eudémonisme subit une terrible crise de croissance. Nietzsche toise avec une méprisante ironie le bonheur banal, digne du vil troupeau qui s'en contente; et les hommes satisfaits, unifiés de ce troupeau, lui paraissent comme autant de nains rampants : « Je marche au milieu de ce peuple et j'ouvre les yeux, dit son Zarathustra : ils sont devenus plus petits etc continuent toujours à devenir plus petits : c'est leur doctrine du bonheur et de la vertu qui fait cela ». Le bonheur, selon Spinoza, n'est pas la récompense de la vertu, mais sa force. Nietzsche abonde dans le même sens : « Vous voulez encore être payés, Ô vertueux! s'écrie-t-il; et maintenant vous m'en voulez de ce que j'enseigne qu'il n'y a ni rétributeur, ni comr'Able {49) ». 19

178 FRÉDÉRIC NIETZSCHE Les diatribes de Nietzsche contre l'idéal vulgaire du bonheur et contre cette compassion que les impuissants ne cessent de réclamer comme la plus sûre garantie de leur part misérable de félicité dans ce monde, ces sorties violentes resituent son vrai sens à la fameuse distinction entre la morale des maîtres et celle des esclaves. Ce dualisme est une page d'histoire, une fine analyse du passé qui pèse encore lourdement sur l'époque présente, elle n'est pas, elle ne saurait être un pronostic, une prévision de l'avenir. La pitié et sa forme active, la charité, sont manifestement des qualités de maîtres, l'inégalité sociale y trouve son compte, celle ne possède point de meilleure soupape de sûreté. La pitié ne remplace pas, comme la justice, l'inégalité biologique par l'égalité sociale; elle souligne, au contraire, elle tend à perpétuer la première. C'est par la connaissance, par la vue claire des choses et des êtres que nous pénétrons au cœur de la nature et que nous établissons entre l'univers et notre « moi », individuel ou collectif, un lien sensible, une harmonie durable, l'authentique faculté de compatir, de vibrer à l'unisson. En condamnant la forme vulgaire ou empirique de la pitié, Nietzsche se prononce donc, en réalité, contre la morale des maîtres, phase notablement empirique de l'évolution sociale: Ne prêche-t-il pas d'ailleurs, à l'occasion, l'immoralisme, fondé sur le rejet de la morale historique, et n'en fait-il pas la pierre d'assise ou d'attente de toute sociologie, de toute éthique rationnelle future? (50). Nietzsche a écrit deux ou trois pages superbes sur l'obscur et louche échoppe où se fabrique, sur terre, l'idéal. Et ces pages — il s'en doutait peut

LE SOCIOLOGUE 179 être — forment comme une réponse indirecte aux soupçons, aux reproches, aux accusations sans nombre dont sa pensée a été et continue d'être la cible. Nietzsche nous invite à descendre dans la cave mystérieuse. « Allons : d'ici le regard plonge sur le sombre atelier. Attendez un peu, il faut que votre œil se fasse à ce jour faux et douteux... Voilà! c'est bien! Parlez à présent! Que se passe-t-il là au fond? Dites ce que vous voyez. -- Je ne vois rien, mais je n'entends que mieux. Ce sont des murmures et des chuchotements qui s'échappent, sournois, discrets, de tous les coins et recoins. Il me semble qu'on ment; une douceur mielleuse engluée chaque son. La faiblesse doit être changée en mérite par quelque tour de passe-passe, ce n'est pas douteux... » Et Nietzsche nous montre les faux-monnayeurs à l'œuvre; il nous décrit les moindres détails de l'ignoble besogne, la série d'hypocrites mensonges qui peu à peu transforment « l'impuissance de réagir » en « bonté », la « bassesse apeurée » en « humilié », la « soumission à ceux qu'on hait » en « obéissance aux autorités instituées par Dieu ». — « La passivité des faibles, la lâcheté dont ils regorgent » devient la « patience »; le « je ne puis me venger » se lit comme « je ne veux pas me venger » ou comme « je leur pardonne » (car ils ne savent pas ce qu'ils font — mais nous, nous savons ce qu'ils font!) » — et ainsi de suite. Le témoin de l'odieuse cuisine, de l'infâme chimie qui permet aux « esclaves gonflés d'envie et de haine » de changer « toute noirceur en blancheur, lait et innocence », ne résiste pas à son dégoût; il s'enfuit en s'écriant : « Cette échoppe de l'idéal, mais elle pue le mensonge à plein nez! »

180 FRÉDÉRIC NIETZSCHE - L'aversion inspirée a Nietzsche par l'hypocrisie débordante de cynisme, qui transmue les valeurs morales négatives — le ressentiment, la peur, l'envie, la haine, en valeurs morales positives — la pitié, la charité, la justice, l'amour, se comprend et s'explique très bien. Il n'est que trop naturel d'avoir la nausée lorsqu'on assiste, dans les villes, à l'enlèvement des immondices qui iront fertiliser les terres avoisinantes. Mais est-ce là un motif suffisant pour refuser d'admirer, plus tard, la luxurieuse et fraîche végétation qui couvrira le sol? Toutefois, on peut mettre en doute l'existence, chez Nietzsche, d'un dégoût aussi tardif ou prolongé. Ne fut-il pas, en effet, un partisan convaincu de la doctrine qui enseigne l'identité foncière du bien et du mal?

>< Il nous faut, en finissant, mentionner une conception de la morale qui fut particulièrement chère à Nietzsche au temps de sa jeunesse ou de ses premiers débuts d'écrivain; il ne l'abandonna, d'ailleurs, jamais complètement. C'est la conception esthétique, une théorie qui fait de la philosophie de l'art la base de toute vraie métaphysique du monde, et de l'art lui-même le foudroyant et la justification de la vie et de la conduite rationnelles. « Ce n'est que comme phénomène esthétique, dit à cette époque Nietzsche, que l'univers trouve sa pleine et peut-être sa seule explication. » Schopenhauer était encore, à ce moment, son maître préféré. Mais déjà son amour de la vie s'insurgeait contre le joug pessimiste et le poussait avec force vers l'optimisme. Or, si le pessimisme est toujours, au fond, une confusion, un chaos et, par suite, un désordre et un mal, l'optimisme se découvre constamment, en dernière analyse, comme un choix, une sélection et, par là même, une harmonie et un bien. Comparer les objets de la connaissance pour s'ar

182 FRÉDÉRIC NIETZSCHE rêter sur tels de leurs traits, de leurs attributs qui, au lieu de déprimer la vie et l'action, les stimulent, —
vOilà la première et la plus noble destination de l'art. À cette fin s'ajoute une fonction dérivée : conserver la mémoire des caractères choisis en les fondant ensemble, en les unissant par des liens concrets, en les revêtant de formes symboliques. L'art est donc essentiellement un: optimisme. Et voilà pourquoi Nietzsche a voulu en faire le bouclier protecteur, l'abri familial de toute vie heureuse. L'art seul, pensait-il, peut vaincre ou atténuer les conséquences pratiques du pessimisme; et il en donnait pour preuve la civilisation grecque, que son culte de la beauté sauva de l'immobilisme, du rêve stérile, de l'abdication bouddhique. Au surplus, et en fidèle disciple de la doctrine qui accorde à l'action la primauté sur la pensée, Nietzsche estimait que ce n'est pas la connaissance pure, mais bien l'acte producteur de valeurs nouvelles qui nous attache à la vie et nous la fait aimer (51). Dans ses livres, Nietzsche a semé un peu au hasard beaucoup d'idées vraies, de notions justes sur l'esthétique et la nature intime de cette force, de cette vertu que les anciens se refusaient à définir et à laquelle nous donnons le nom de Beauté. Cependant, il rejette, sans chercher à en approfondir le sens, la définition de Kant : « Le Beau est tout ce qui plaît d'une façon désintéressée », et il lui oppose celle de Stendhal : « La Beauté est une promesse de bonheur ». Il ne voit pas, en somme, que le philosophe et le romancier disent exactement la même chose, l'un, d'une façon abstraite et un peu vague, l'autre d'une manière plus concrète et plus précise.

LE SOCIOLOGUE 183 Le désintéressement est-il si impersonnel et si détaché qu'on veut bien le dire, et ne constitue-t-il pas lui-même, en vérité, l'une des cimes les plus hautes de la fabuleuse montagne du bonheur? Nietzsche reconnaît déjà — en termes injustement blessants et ironiques, mais qu'importe ? l'essentiel était de l'admettre — les liens étroits de dépendance qui existent entre l'art et la philosophie. « Les artistes, dit-il, furent de tout temps les laquais d'une morale, d'une philosophie ou d'une religion... Ils ne sont jamais eux-mêmes, un tel isolement est contraire à leur instinct le plus profond; c'est ainsi, par exemple, que Richard Wagner, lorsque le temps en arriva, prit pour guide et protecteur Schopenhauer » (52). [Il comprend aussi que l'art est le grand stimulateur de l'action. Il nous donne, sur cet aspect du problème esthétique, des aperçus d'une finesse merveilleuse. « Toutes les espèces d'ivresses, dit-il par exemple, fussent-elles conditionnées le plus diversement, ont nuissance d'art : avant tout l'ivresse de l'excitation sexuelle, cette forme de l'ivresse la plus ancienne et la plus primitive. De même l'ivresse qui accompagne tous les grands désirs, toutes les grandes émotions; l'ivresse de la fête, de la lutte, de l'acte de bravoure, de la victoire, de tous les mouvements extrêmes... enfin l'ivresse de la volonté, l'ivresse d'une volonté accumulée et diluée. L'essentiel dans l'ivresse, c'est le sentiment de la force accrue et de la plénitude, Sous l'empire de ce sentiment, on se abandonne aux choses, on les force à prendre de nous, on les viole, — on appelle ce processus : idéaliser. Débarrassons-nous ici d'un préjugé : idéaliser ne consiste pas, comme on le croit

154 FRÉDÉRIC NIETZSCHE généralement, en une déduction et une soustraction de ce qui est petit et accessoire. Ce qu'il y a de décisif, c'est, au contraire, une formidable érosion des traits principaux, en sorte que les autres traits disparaissent... Dans cet état, on enrichit tout de sa propre plénitude : ce que l'on voit, ce que l'on veut, on le voit gonflé, serré, vigoureux, surchargé de force. » Le sens profondément ou plutôt exclusivement humain — donc, social — que la beauté doit à sa double origine — nos connaissances particulières, nos croyances générales — n'a pas échappé non plus à l'œil pénétrant de Nietzsche. Ses observations sur ce sujet sont à la fois lumineuses et suggestives; elles possèdent elles-mêmes cette beauté qu'elles ont pour but de nous faire comprendre et qui appartient aux vérités «de choix ». — «Rien n'est plus conditionnel, disons restreint, affirme, par exemple, Nietzsche, que notre sens du beau. Celui qui voudrait se le figurer dégagé de la joie que l'homme cause à l'homme, perdrait pied immédiatement. Le « beau : en Soi » n'est qu'un mot, ce n'est pas même une idée. Dans le beau, l'homme se pose comme mesure de la perfection ; dans des cas choisis, il s'y adore... L'homme se figure que c'est le monde lui-même qui est surchargé de beautés, — Il s'oublie en tant que cause de ces beautés. Lui seul l'en a comblé, hélas! d'une beauté très humaine, trop humaine seulement! En somme, l'homme se reflète dans les choses, tout ce qui lui rejette son image lui semble beau : le jugement « beau », c'est sa vanité de l'espèce... » Par contre, naturellement, tout ce qui est laid affaiblit et attriste l'homme. Nietzsche est très catégorique sur

LE SOCIOLOGUE 185 ce point. La laideur, selon lui, fait songer à la décomposition, au danger, à l'impuissance (nous eussions dit : à la confusion, matérielle et surtout intellectuelle, à l'incompréhension, au désordre et à leur suite commune, la faiblesse). — « On peut, affirme Nietzsche, mesurer au dynamomètre l'effet de la laideur. En général, lorsque l'homme éprouve un état d'affaissement, il flaire l'approche de quelque chose de « laid ». Son sentiment de puissance, sa volonté, son courage, sa fierté — Tout ceci s'abaisse avec le laid et monte avec le beau... Dans les deux cas, nous {ons une conclusion : les prémisses en sont amassées en abondance dans l'instinct. Nous entendons le laid comme un signe et un symptôme de la dégénérescence : ce qui rappelle de près ou de loin la dégénérescence provoque en nous, par réaction, le jugement « laid »..... Ici, une haine jaillit : qui l'homme hait-il ici? Mais il n'y a à cela aucun doute : l'abaissement de son type... Dans cette haine il y a un frémissement, de la prudence, de la profondeur, de la clairvoyance, — c'est la haine la plus profonde qu'il y a! C'est à cause d'elle que l'art est profond... » L'art est un merveilleux stimulant de la vitalité, ou plutôt, puisque nous foulons ici le sol social ou moral, de l'activité; de toutes les sortes d'activité, depuis la plus basse, la plus sensuelle, jusqu'à la plus haute, la plus intellectuelle. Aussi tend-il toujours à revaloir à ses grands tributaires, le savoir particulier et la pensée générale, en leur donnant un essor nouveau, ce qu'il reçoit d'eux. Et l'art pour l'art, comme l'a très bien vu Nietzsche, est une formule Équivoque qui sert à dérober à nos yeux

186 FRÉDÉRIC NIETZSCHE l'action particulière que la beauté tend à exciter, à laquelle elle veut se dévouer. « Que fait toute espèce d'art? demande à ce propos Nietzsche. Ne loue-t-elle point? ne glorifie-t-elle point? Avec tout cela l'art fortifie où affaiblit certaines évaluations... N'est-ce là qu'un accessoire, un hasard? Quelque chose à quoi l'instinct de l'artiste ne participerait pas du tout? Ou bien la faculté de pouvoir de l'artiste n'est-elle pas la condition première de l'art? L'instinct le plus profond de l'artiste va-t-il à l'art, ou bien: n'est-ce pas plutôt au sens de l'art, à la vie, à un désir de vie? » (53). Revenons à la conception esthétique de la morale, ou plutôt, de ce que la morale commande, de la vie, de la conduite humaine, conception commune à Nietzsche et à Schopenhauer. Les idées de Nietzsche sur l'essence de l'art et sur la nature de ses réactions sociopsychiques sont très inégales. Parmi les notions justes et claires se glissent, à tout moment, des idées mal définies et de notables erreurs. Pour Nietzsche, comme pour Schopenhauer, la beauté est une sensation attachée à l'exercice de nos facultés cognitives. Elle met l'homme qui la ressent en une intime communion avec la nature, elle fait surgir à ses yeux l'univers comme spectacle, comme représentation. La joie esthétique est une conséquence du savoir : cette conception des deux philosophes est capitale, elle est profonde. Mais le commentaire que tous deux y joignent, à savoir, que l'art transforme la douleur d'agir, inséparable de la vie, en douceur de contempler (de se contempler parfois soi-même comme acteur), inséparable de la connaissance, cette nouvelle thèse soulève de nom

LE SOCIOLOGUE 187 breuses objections. Du reste, c'est à ce point précis qu'entre le maître et le disciple éclate une divergence grave. Le degré d'intensité que la joie esthétique, la joie contemplative se montre capable d'acquiescer, s'apprécie diversement par chacun d'eux. Schopenhauer ne pense pas que le plaisir d'art, dérivé de la connaissance, puisse jamais arriver à balancer [la douleur de vivre, ou parvenir à étouffer la voix de notre conscience nous avertissant qu'il faudra, sous peu, recommencer à agir, c'est-à-dire à souffrir. Et Nietzsche incline à croire que le plaisir de contempler compense, et même au-delà, la douleur liée à l'action; il conclut, par suite, en optimiste, que la vie vaut la peine d'être vécue. Mais si juste que soit le point de départ des deux penseurs (avec cette correction, que ce n'est pas la science, mais bien la religion et la philosophie qui déterminent directement le phénomène esthétique), il ne paraît nullement démontré que la simple cessation de l'acte, son remplacement par la contemplation (celle-ci n'est-elle pas, à son tour, un mouvement et une façon de se conduire?) suffise à provoquer la pure jouissance de l'artiste. Pour pouvoir l'admettre, il faudrait d'abord prouver — et Nietzsche avec Schopenhauer se contentent d'une simple affirmation — que tout acte est toujours, par sa nature même, une douleur. Or, seule, l'activité qui s'exerce avec effort est pénible; dépouillée de cette condition, elle apparaît, tel le jeu chez les enfants, comme un plaisir. Et toute connaissance tend à donner à l'action ce caractère aisé, léger, joyeux; tandis que l'ignorance accumule les empêchements imprévus, les obstacles parfois insurmontables. Le {on spécial, si l'on peut

188 ; FRÉDÉRIC NIETZSCHE s exprimer ainsi, de toute activité dépend de la connaissance particulière correspondante; mais son ton général — résultat d'une balance à établir entre les actes forcés (ou ignorants) et les actes libres (ou savants) — dépend de nos idées religieuses ou philosophiques. La conception totale du monde est seule capable de colorer — en plaisir ou en douleur — l'activité totale. La philosophie est le véritable clearing-house de toute existence humaine; son affaire est d'établir le compte d'une vie, de décider si elle fut digne d'être vécue ou si elle n'en valut pas la peine. En somme, loin d'être une cessation d'activité, de mouvement, le plaisir esthétique est lui-même une activité, un mouvement. Tout au plus peut-on l'assimiler à une interruption de l'activité forcée, pénible, bientôt suivie non pas par la contemplation pure du savant ou du philosophe, mais par une nouvelle activité qui résulte de cette double contemplation et qui, cette fois, est libre, qui s'accomplit sans effort, qui s'accompagne d'une joie profonde et possède une douceur incomparable. L'art ne peut pas se substituer à la philosophie, comme celle-ci ne peut pas se substituer à la science. Toute tentative faite dans cette direction est et restera une erreur, un jugement faux, un illogisme. L'art est un maillon précieux de la chaîne qui lie ensemble les diverses formes essentielles de l'activité sociale, depuis l'activité, dite contemplative, du déchiffreur d'énigmes scientifiques jusqu'à celle — si inquiète, si turbulente par comparaison — du praticien, du héros de la vie privée ou publique. Dans cette suite causale, l'art apparaît et s'affirme avec

LE SOCIOLOGUE 189 force chaque fois que notre conception du monde, tendant à devenir homogène, faisant régner quelque ordre et quelque clarté dans nos idées (et la plus naïve religion remplit cet office à l'égal de la plus sublime philosophie), chaque fois que notre conception du monde nous pousse à vouloir réaliser la même harmonie heureuse dans les diverses branches de notre activité pratique. Alors, aidés par les vérités œui déjà éclairent notre route, qui nous permettent d'opérer une sélection consciente (exercice du goût) parmi les innombrables phénomènes qui nous entourent, nous procédons à ce choix, nous faisons de l'art. Ce n'est plus à la faim, à la soif, au besoin sexuel, aux pures émotions physiologiques que nous demandons les critères qui fixer.i nos préférences; mais nous -basons celles-ci sur des motifs, des impulsions d'ordre surcrannique, de nature sociale ou rationnelle. L'artiste ne cherche pas à distinguer le vrai du faux, ou le logique de l'illogique (car lui-même s'appuie sur cette distinction, el son art en est la conséquence naturelle), mais il veut séparer le beau du laid, ou plutôt — puisque ces termes préceisément forment les inconnues du problème — ja vérité excitatrice à l'acte, de l'erreur qui abaisse ou déprime l'activité. Dans cette volonté qui va à la stimulation, el qui évite l'inhibition, résident l'essence de la joie esthétique et son prix énorme pour le bonheur d'une vie. Si l'on considère enfin les diverses sortes d'activités qui forment la trame dont est tissée toute existence, on s'aperçoit vite qu'elles se laissent ranger en deux grandes catégories : d'une part, la recherche de la vérité, de la sagesse, de la beauté,

190 FRÉDÉRIC NIETZSCHE — lot d'une minorité d'élite; et de l'autre, l'application, aux mille besoins individuels et sociaux, de la vérité conquise, de la sagesse entrevue, de la beauté choisie, — apanage du grand nombre. L'artiste idéaliserà à tour de rôle ces deux genres d'activités. Il évitera de glorifier l'art grossier et populaire (dans le sens de Tolstoï) aux dépens de l'art délicat et raffiné. Chaque fois qu'il sagira d'avantages pratiques et immédiatement réalisables, la première cepèce d'art saura malheureusement toujours se tailler la part du lion. L'artiste cherchera donc plutôt à établir entre les stimulations accordées par l'art à l'activité de l'élite et à celle de la foule, une balance aussi égale que possible. D'ailleurs, les moyens d'expression dont il dispose lui rendent cette tâche — toute d'équité — très facile. Son langage n'est pas une sèche algèbre, ni un idiome compris par telle ou telle race, tel ou tel groupe humain; c'est une langue universelle, vivante, dont les signes et les symboles sont à la portée des plus humbles. Par contre, l'art ne saurait jamais, réalisant le vœu de Nietzsche, devenir une explication suprême de la vie ou de l'action. L'œuvre d'art n'analyse pas la réalité concrète, elle ne la réduit pas en ses parties constitutives; elle fait juste le contraire, elle donne aux entités abstraites — flamme qu'elle dérobe au ciel de la philosophie et de la science — non pas leur vie première et naturelle, mais une sorte de vie seconde ou factice, symbolique. Une telle recreation de la vie et de l'acte — conséquence vraisemblable de l'analyse scientifique et surtout de la synthèse philosophique — est aussi une « recreation » dans le sens dérivé du mot, un jeu, une joie. 1! faut se

LE SOCIOLOGUE 191 garder de prendre l'effet pour la cause, d'attribuer originellement au concept de beauté ce que les concepts de vérité et de bien y déposèrent. Les disciples de Nietzsche ont tort de contraster la morale des purs esthètes avec celle des esprits qu'ils décrivent comme demeurés en proie à l'illusion de Maïa, comme voulant, par suite, « Ja justice, la paix, la fraternité, tout ce qui est propre à diminuer dans la Vie l'intensité de la douleur, à faire les hommes pareils entre eux » (54). Seuls, de tels esprits peuvent susciter les grands artistes, car seuls, ils peuvent leur fournir en abondance les idées, les vérités abstraites, les dogmes qui de leur souffle puissant iront animer la matière brute ou inerte de l'œuvre d'art. L'art n'est ni une connaissance" ou une conception du monde, ni une action sur le monde, en vue de le modifier, de l'adapter au concept mondial. Il est un terme moyen entre ces deux choses : il découle de la conception et il se déverse dans l'action — cela à la seule fin d'envisager celle-ci par les joies variées et profondes qu'il sait pouvoir lui procurer. La subordination nécessaire de l'artiste au philosophe et au savant (et respectivement celle de l'homme d'action à l'artiste) est un trait qui caractérise nettement l'évolution normale des sociétés. On la relève jusque dans les détails les plus infimes de leur marche progressive. En voici un exemple topique. Nietzsche développe sa conception esthétique de la vie. « Pour que la vie soit bonne à regarder, dit Zarathustra, il faut que son jeu soit bien joué : mais pour cela il faut de bons acteurs. J'ai trouvé bons acteurs tous les vaniteux : ils jouent et veulent qu'on aime à les regarder; — tout leur esprit est

199 FRÉDÉRIC NIETZSCHE dans cette volonté. Ils se représentent, ils s'inventent; auprès d'eux, J'aime à regarder la vie... Ils m'attachent à l'homme comme à un spectacle ». Un peu plus loin, Zarathustra fait l'éloge des méchants « Votre timidité, dit-il, ne doit pas me dégoûter de la vue des méchants. Je suis bien heureux de voir les miracles que fait éclore l'ardent soleil : ce sont des tigres, des palmiers et des serpents à sonnettes. Parmi les hommes aussi il y a de belles couvées d'ardent soleil et chez les méchants bien des choses merveilleuses » (55). Mais qui enseigna, qui le premier inocula à l'esthète, si ce n'est le savant ou le philosophe, cette large tolérance, cette haute curiosité qui s'attache à tous les êtres, cet élan passionné vers tout ce qui vit et palpète? L'amour des vaniteux et des méchants dont Nietzsche se pare comme d'un trait original qui lui serait propre, n'est, en vérité, que l'écho affaibli du noble tourment qui agite le chercheur, qu'une petite parcelle du grand amour éprouvé par le philosophe pour la réalité totale, la vérité sous toutes ses formes, sous tous ses aspects. Demander à la vie d'être belle, c'est lui demander avant tout d'être vraie et sincère. Et lorsqu'il s'agit de cette fraction de la vie qui s'appelle la conduite humaine, c'est lui demander encore d'être juste; car la justice est le nom donné à la vérité dans le domaine social, dans la sphère stricte des rapports qui unissent les hommes entre eux. Imaginer une action — ou une série d'actes, une conduite — profondément injuste et qui serait en même temps belle, est un effort vain. Autant vaudrait peindre un soleil n'éveillant en nous aucune sensation lumineuse,

, | LE SOCIOLOGUE | 193 .nous suggérant d'autres idées
(quelque image burlesque peut-être), et s'exclamer à la vue d'une telle toile!
Mais prendre prétexte du parallélisme constant qui place toujours, à côté de
la beauté, la vérité, pour | poser à la vie une condition unique : être belle, —
c'est 'rétrécir, sans aucun avantage, le sens large de la RTS et c'est, de toutes
façons, faire fausse route. C'est vouloir arrêter le perfectionnement
progressif de la vie, c'est tarir la source de la beauté elle



EUR 138, 145, 170, 178, 183. ”_ antique, la culture gréco-latine, et de préparer ainsi les voies NOTES (4) The Monist, 1899, n° 4, p. 584; et Jules de Gaultier, 10 Kant à Nietzsche, Paris, 1900, p. 314, 348. :@) Fi d'une morale, etc., cité par M. Fouillée, Revue phi_ lasophique, décembre 1901, (3) F. Dan. Ps: ychologie de l'invention, Paris, Alcan, 1901, (4) De Kant à Nietzsche, p. 191. — L'auteur ajoute : « Cela exige :. un ascétisme que nous retrouverons chez Nietzsche, maïs qui a . . . fait défaut totalement au vieux Kant... chez qui la préoccupa#.. tion morale a fait dévier l'intelligence, » (5) Un autre trait, notons-le en passant, rapproche Nietzsche des successeurs et des disciples immédiats de Rousseau, les -« hommes de la Révolution française. Nietzsche, en effet, semble n'avoir eu tout d'abord que l'ambition de ressuseiter le monde

196 FRÉDÉRIC NIETZSCHE à une sorte de seconde Renaissance. « La transvaluation de toutes les valeurs », à laquelle il procéda par la suite pour apaiser « le plus impérieux besoin du siècle », porte la marque visible de ces premières préoccupations. Son « homme nouveau » réunit souvent les traits les plus caractéristiques du vieil idéal moral des Grecs et surtout des Romains de la forte époque républicaine. (6) Au delà du Bien et du Mal; et Ainsi parla Zarathustra, passim, (7) 11 y a quelque huit ans, le bruit qui déjà se faisait en France autour du nom de Nietzsche, naguère totalement inconnu, me poussa à me procurer son livre : La Généalogie de la morale. Je tombais bien : c'était un véritable chef-d'œuvre. Je me promis de renouveler, en prenant connaissance de ses autres ouvrages, le plaisir que m'avait donné cette première rencontre. Malheureusement, mes nombreuses occupations se mirent en travers de ce projet, et je ne pus le réaliser que beaucoup plus tard, et presque à la veille de prendre la plume pour écrire cette étude. (8) Fierens-Gevaert, La Tristesse contemporaine, Paris, Alcan, 9^e éd., 1900, p. 176 et 179. (9) Le Crépuscule des idoles : l'Antechrist, trad. française, p. 242, (10) Frühliche Wissenschaft, 1882, p. 206-7. (11) De Kant à Nietzsche, p. 241-242. | (12) Cité par J. de Gaultier, De Kant à Nietzsche, p. 264,

NOTES 197 (13) Ibidem, p. 256-257. (14) De Kant à Nietzsche, p. 296. + (14 bis) H. Lichtenberger, Le testament philosophique de Nietzsche, dans la Revue de Paris, 15 avril 1902. É (45) I y a, entre la gnoséologie métaphysique de Schopenhauer et celle de Nietzsche, une différence profonde et tout à l'avantage de ce dernier. En effet, chez Schopenhauer la connaissance est le moyen (ou l'acte même) de suicide auquel recourt le monde phénoménal à la seule fin de s'engloutir, de disparaître dans le Nirwana. Le monde se reconnaît pour mauvais el, à fur et mesure, s'éteint sa volonté de vivre, Chez Nietzsche, au contraire, la connaissance joue le rôle de la seconde partie de l'oscillation totale du pendule, oscillation dont la première partie est représentée par l'énergie active. La force universelle qui ne se crée ni ne se perd, se transforme sans cesse dans le même sens : du mode actif elle évolue vers le mode contemplatif. Cette opinion est à rapprocher de la thèse que j'ai développée à la fin de mon volume sur l'Agnosticisme. À ce point de vue, prétendre, avec certains disciples de Nietzsche, que le concept de vérité ne trouve d'applicat'on que dans le monde de la connaissance, jamais dans celui de l'être, constitue une façon fort inexacte de parler. En quoi le monde de l'être diffère-t-il, pour l'esprit qui le conçoit, du monde de la connaissance de l'être? Donner pour condition à l'être le non-vrai, et à la connaissance de ce même être, le vrai, c'est, si les mots ont un sens quelconque, déclarer que, seule, la connaissance affirme, pour nous, la réalité de l'être. Et il n'y a là rien d'étrange ou d'inadmissible. L'être est pour nous, non pas absolument inexistant, puisqu'il est déjà donné dans la sensation brute, mais conditionnellement irréel ou non-vrai, tant que de la simple sensation nous ne passons pas au raisonnement provoqué par l'expérience et fondé sur celle-ci. Il n'y a pas lieu, je le répète, de radicalement distinguer entre ces deux catégories : l'être et sa connaissance. Mais il faut admettre plusieurs phases dans la connaissance de l'être: et ce à quoi on donne, d'habitude, le nom d'être, forme précisé

198 FRÉDÉRIC NIETZSCHE ment la phase primordiale et originelle de toute connaissance. Nul besoin non plus ne se fail sentir d'opposer au contenu de la connaissance (au non-vrai) Sa forme (le vrai), mot qui, dans cette acception, ne s'entend guère. On me permettra, avant de fermer ce paragraphe, de reproduire ici le jugement que j'avais déjà porté, dans une autre occasion, sur l'attitude prise par Nietzsche envers la science, « Pour Nietzsche, disais-je dans ma Constitution de l'Éthique (p. 89), la science, comme la religion, comme la philosophie, comme l'art, n'est qu'un moyen, un remède contre la douleur mondiale, une atténuation de la souffrance de vivre et, en somme, une bienfaisante illusion. Mais Nietzsche ne pense pas que la science a été la première à verser sa consolante lueur sur la route pénible parcourue par l'humanité. Selon lui, elle n'est venue, ::iime nous le montre l'exemple topique de la civilisation grecque, qu'en seconde ou en troisième ligne, après la religion et surtout après l'art considéré dans ses deux manifestations successives, l'esprit apollinien et l'esprit dionysien, le rêve pur de la beauté et la culture tragique (le vouloir humain égalant le vouloir universel). L'artiste avait déjà dit une fois à la vie : Je te veux, car ton image est belle; et une autre fois : Je te veux, car tu es la vie indestructible, lorsqu'arriva le savant qui dit : Je te veux car tu mérites d'être connue... Mais si la science peut nous faire connaître et" aimer le monde, elle semble radicalement incapable de le guider ou de le corriger. Elle n'est pas la vertu suprême, ni le chemin qui y conduit; et pareillement. son contraire, l'ignorance, n'est pas la source de tous nos maux. » Et plus loin (p. 93-94) : « La vie forte et complète dont se repait le rêve de Nietzsche, est autre chose que le fonctionnement régulier @e nos organes, C'est la santé physique indissolublement unie à la santé morale, l'existence ennoblie et dignifiée, c'est la proie superbe que nous poursuivons sans cesse et qui toujours fuit devant nous, c'est le bonheur. Mais ne saute-t-il pas aux yeux que celui-ci, comme son contraire, le malheur, existe par la seule conscience que nous en prenons, ou par l'expérience, la connaissance que nous acquérons sur l'état prospère distingué de l'état infortuné? Il semble donc cruellement absurde de vouloir tarir, au nom du bonheur, la source vive d'où jaillit tout bonheur. Dire « non » au savoir, C'est dire « non » à la possibilité même d'une vie heureuse. | « La suprématie du savoir dans les sociétés modernes dont la culture nous & mble intense quand nous la comparons aux civilisations antérieures, est

facilement admise de nos jours. Mais on objecte qu'il n'en fut pas de même à l'aube des temps

NÔTES 199 historiques. On soutient que la science est un produit tardif du développement mental, qu'elle n'existait pas ou qu'elle existait à peine alors que florissaient déjà Part et la religion. On ne remarque pas qu'en parlant de la sorte, on établit un contraste gratuit entre des idées étroitement apparentées, telles que connaissance et culture; on ne s'aperçoit pas qu'on sacrifie la valeur fondamentale des mots à leur signification dérivée. On affirme implicitement la complète indépendance, vis-à-vis de leur source commune, aussi bien de la religion et de la philosophie que des arts récréatifs et des arts utiles, On laisse entendre que ce n'est pas la connaissance du monde extérieur ou de l'homme intérieur qui conduit à cet ensemble de choses qu'on nomme une civilisation, mais que c'est la civilisation qui éveille en nous, pour la première fois, et on ne sait trop comment, une curiosité ardente, une avidité de connaître que, seule, elle pourra apaiser, On tombe dans l'erreur du finalisme inconscient, dans l'illusion vulgaire et naïve -qui consiste à substituer l'effet visible à la cause qu'on ne voit pas. « Cette faute ne saurait trouver une excuse dans la séparation rigoureuse que certains esprits sont enclins à faire entre la connaissance empirique et la science constituée. Celle-ci est un simple prolongement de celle-là, son passage de l'enfance à l'âge adulte et à la maturité. Et l'efficacité sociologique ou civilisatrice qu'on attribue à la science faite appartient tout aussi bien à la science en voie de se faire. Les fruits que porte la première — philosophie, art, action utile — peuvent nous paraître mille fois plus savoureux que les fruits encore verts de la seconde; ils ne sont pas d'une essence différente, ni plus précieux. Un train avec sa locomotive est supérieur au char antique attelé de bœufs, mais l'un et l'autre possèdent une origine pareille et remplissent une même fonction. » (16) I. Lichtenberger, *La Philosophie de Nietzsche*, p. 141-142. (47) M. Fouillée a été particulièrement sévère à l'égard de Nietzsche. « Une grande partie de son succès, dit-il (Revue philosophique, décembre 1904, p. 589}, est due à ce procédé de paradoxe systématique qui est comme une folie de bonne foi. » Et encore : « Pour frapper la foule, il faut qu'une idée soit

200 FRÉDÉRIC NIETZSCHE bancale ou bossue; si elle est droite et s'appuie sur deux bonnes jambes égales, on ne la remarque pas. » M. Fouillée range résolument Nietzsche parmi les agnostiques les plus avérés de notre époque. « Nietzsche, dit-il en propres termes, qui se croit un avancé, est au fond un retardé, un réactionnaire, non pas seulement en politique, mais en philosophie. En effet, il s'est enrôlé dans ce qu'on peut appeler la grande réaction contre la raison et contre la science. Cette réaction a pris la forme de l'irrationalisme, qui méprise la raison et l'intelligence, qui abandonne l'intelligibilité à « la petite science » et croit que la réalité est, dans son fond, illogique, incompréhensible, inintelligible pour toute intelligence, fût-elle parfaite. C'est le vieux mystère des religions auquel on donne aujourd'hui un nom plus jeune et qu'on appelle, avec Schopenhauer, la volonté. Que ce soit volonté de vivre ou volonté de pouvoir, peu importe; Fun n'est pas plus clair que l'autre, et c'est toujours je ne sais quoi d'aveugle et d'illogique qu'on oppose à l'intelligence et à la raison. Nietzsche accuse Descartes de « superficialité » parce que Descartes croit que tout a une raison, une cause, une loi. Au fond, la « Volonté » est elle-même un nom nouveau de Dieu; seulement, au lieu d'être le bon Dieu, c'est le mauvais Dieu ou le Diable. Qui empêchera d'ailleurs les croyants de dire : « Puisque vous prétendez que la science et la raison sont superficielles et que l'illogique règne, je vais à la messe. Cela est plus sûr que de parier pour la volupté, l'égoïsme et la domination. Chacun son goût » (/bid., p. 595-6). M. Fouillée est aujourd'hui plus dur pour les partisans de l'agnosticisme — parmi lesquels on le rangeait autrefois, avec Guyau, Taine et Renan, sans parler de Littré et des positivistes (cf. à ce sujet la préface de mon livre sur le Bien et le Mal, pp. xi-xxl V) — que je ne l'ai jamais été moi-même. Mais tout ce qu'il dit de la Volonté — ce nom nouveau de Dieu — me paraît très juste. L'éthélisme (ou thélématisme) de nos jours est sûrement une forme rajeunie (et encore!) de l'agnosticisme et de l'ancienne religiosité mystique. *Sic vole, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*, cette formule caractérise aussi bien l'oppression et la servitude politiques que l'oppression et la servitude philosophiques. Les deux esclavages sont de même nature, et l'un accompagne nécessairement l'autre. Tous deux prennent leur point d'appui dans le dogme de l'irréparable chétivité de la raison : *Ignorabimus!* L'ignorance actuelle (faite en grande partie de l'ignorance passée) se voit ainsi projetée dans l'avenir le plus lointain.

NOTES 201 (48) Disons ici quelques mots de l'idée du « Retour éternel des choses » qui un jour, brusquement, prit possession de l'esprit de Nietzsche et lui fit l'effet de pouvoir devenir la « grande pensée » de son règne philosophique. Le mot « retour » est un sociomorphisme manifeste. Mais, à part cela, l'idée est logiquement admissible. C'est une hypothèse qu'aucune science n'infirme, que toutes, au contraire — en commençant par l'astronomie et en finissant par la sociologie — tendent à rendre chaque jour de plus en plus acceptable. Partout, dans la nature, la force demeure constante; et partout, à travers mille transmutations, elle tend à revenir à son état originel. Le mécanisme simple des forces physico-chimiques précède et conditionne le mécanisme plus complexe des forces organiques ou vivantes (déterminisme organique, causalité); et celui-ci précède et conditionne le mécanisme encore plus compliqué des forces sociales et psychiques (déterminisme surorganique, volonté, finalité). Ces trois étapes ou degrés de l'Etre se suivent immuablement dans le même ordre. Mais la série est tout aussi constante, et la transmutation (ou la phénoménalité qui nous frappe comme une transmutation) tout aussi inéluctable dans l'ordre inverse. Le phénomène socio-psychique concret, l'individu moral ou social, est indissolublement lié au phénomène biologique concret, à l'individu organique ou vivant; et ce dernier, temporairement sorti, pour ainsi dire, du rang qu'occupent dans l'univers les forces mondiales à la fois les plus vastes et les plus simples, ne tarde pas à y rentrer, ne tarde pas à se confondre avec le courant primordial et fondamental des choses. Par suite, les trois grands aspects ou faces du monde, quand nous les envisageons ainsi que des phénomènes concrets, doivent nécessairement revêtir à nos yeux la qualité de choses passagères, de choses finies. Seul, ce que nous appelons sociomorphiquement leur retour nous semble éternel, donc afin: Mais ce retour, ainsi conçu, est une pure abstraction. L'éternité et l'infinité véritables appartiennent à l'idée. Mais puisque l'individu social et son aller ego, l'individu biologique, refluent nécessairement, après un court laps de temps, vers l'état primitif d'atomes ou de centres d'énergie mécanique, pourquoi nous effaroucher outre mesure de la vision brumeuse et distante qui nous montre l'humanité et l'univers recommençant un jour leur histoire et la répétant à des intervalles quasi infinis eux-mêmes ? Ce qui est vrai des parties (concrètes) pourrait fort bien être vrai de leur somme totale (et également concrète). La thèse du retour éternel des choses me semble donc

très défendable. C'est la doctrine même de l'évolution et du monisme. À ce point de vue, cependant, il vaudrait mieux

209 | FRÉDÉRIC NIETZSCHE in peut-être remplacer le mot Retour par le terme Unité. Cf. à ce sujet la théorie de l'abstrait et du concret dans le chap. I de mes Fondements de l'Ethique, l'exposé des doctrines du monisme logique dans ma Recherche de l'Unité, et le dernier chapitre de mon livre sur l'Agnoslicisme. (19) Constitution de l'Ethique, p. 90. (20) Spinoza exprimait peut-être vaguement la même idée lorsqu'il disait que le bonheur, loin de constituer la récompense de la vertu, en était la force propre. (21) Par delà le Bien et le Mal; Histoire Naturelle de la Morale, \$ 186, cité par M. Palante dans son Précis de sociologie, p. 21. M. Palante ajoute avec raison que les remarques : en de Nietzsche sur la morale se peuvent aussi bien appliquer à : la sociologie. CLÉ (22) Ueber den Unterschied zwischen Naturgeselz und Sitien- LIRE geselz, cité par M. Delbos, Le problème moral dans la philosophie de Spinoza, p. 354. (23) J. de Gaultier, De Kant à Nietzsche p. 37. On scandalise presque les âmes naïves, on profane, à leurs yeux, le saint nom d'amour en affirmant que le sage peut aimer avec passion le corps seul d'une femme, sans s'illusionner sur la sottise de son esprit ou sur sa bassesse sentimentale; ou qu'il peut, le cas échéant, s'éprendre d'amour véritable pour l'âme d'un laideron, sans nécessairement transformer pour cela ses défauts corporels en autant de qualités. (24) H. Lichtenberger, La philosophie de Nietzsche, p. 104. : _ Î (25) De Kant à Nietzsche, p. H5.

NOTES 9303 (25 bis) Citons un exemple. Certains sociologues ne cessent de protester contre l'esprit grégaire par lequel, selon une définition de Nietzsche, « on est peuple, public, troupeau, femme, pharisien, voisin ». Or, puisqu'il ne peut s'agir de rayer ces termes du dictionnaire sociologique, et qu'il y aura sans doute toujours, dans l'humanité, des peuples, des publics, des femmes et des voisins, autant vaudrait employer son temps à étudier ces diverses façons d'être de « l'âme collective », et à rechercher les lois générales qui régissent l'esprit des foules. Basée sur la connaissance de telles lois, notre interprétation des termes précités pourra tout aussi bien éloigner que rapprocher les idées de « public » et de « troupeau », ou celles de « voisin » et de « pharisien », idées que Nietzsche identifie dans leur essence en subjectiviste fortement ému par le spectacle des iniquités, des bassesses morales de l'époque courante. - (26) On sait que rien ne sert mieux la réputation d'un écrivain de valeur que les attaques violentes dirigées contre son œuvre ou sa personne, Selon un vieux mot de Malthus, qui heureusement restera toujours vrai, quand on trouve l'arc trop courbé d'un côté, on se sent porté à le trop courber de l'autre, dans la vue de le rendre droit. C'est ce qu'il m'est sans doute arrivé de faire, dans maintes occasions, au cours de la présente étude. Mais si mon éloge ressemble quelquefois à un panégyrique, la faute en est imputable, en partie, à l'extrême dureté avec laquelle des juges qui ne sont pas les premiers venus, traitèrent trop souvent Nietzsche et ses doctrines philosophiques et sociales. Je n'en veux donner, ici, pour preuve, que les lignes suivantes qu'on est vraiment -étonné de rencontrer sous la plume d'un critique dont l'éclectisme savant et subtil nous habitua à plus d'indulgence. « C'est alors, dit M. Fouillée, qu'on voit des jeunes gens s'éprendre de folies écrites par un fou, — nous voulons parler du malheureux qui a prétendu élever le « surhomme » sur les ruines de la morale. Il faut que l'état philosophique de la pensée allemande soit devenu bien misérable pour qu'on ait attaché de l'importance aux divagations d'un Nietzsche qui, au temps de la grande philosophie, aurait été justement dédaigné » (La France au point de vue moral, p. 371). Au temps de la grande philosophie ! Hélas ! pour qui connaît la versatilité des jugements humains, ce temps ne fut ni plus juste ni plus charitable que le nôtre. Les contemporains des Kant, des Schelling, des Hegel (comme ceux, à

204 FRÉDÉRIC NIETZSCHE une autre époque, des Descartes et des Spinoza) ne se gênent point pour traiter, à leur tour, d'absurdes folies certaines idées et certaines thèses que nous admirons — d'une façon un peu trop absolue peut-être — aujourd'hui. Notons en passant cette double ironie des choses. Nietzsche est le plus cruellement malmené par l'admirateur enthousiaste de Guyau, c'est-à-dire, au sentiment de beaucoup de critiques, d'un Nietzsche tempéré, adouci, assagi. Et l'exécution a lieu dans un livre qui étudie la moralité ou « socialité » française. Or, n'est-ce pas Nietzsche, penseur allemand, qui, à propos de cette moralité, fit entendre la hautaine protestation que voici : « Contre la mode d'aujourd'hui et contre les apparences, il faut défendre cette proposition qui est de simple honnêteté historique, et n'en pas démordre : tout ce que l'Europe a connu de noblesse et de distinction, noblesse de la sensibilité, du goût, distinction des mœurs, noblesse en tous les sens du mot, tout cela est l'œuvre et la création propre de la France » ? La sévère sentence prononcée par M. Fouillée contre l'émule allemand de Guyau appartient à la biographie de Nietzsche, et peut-être à celle de M. Fouillée. Elle n'a rien à voir, je pense, avec la critique de l'œuvre du courageux moraliste. Et j'en dirai autant d'une condamnation non moins acerbe qu'on me signale au moment où j'envoie ces feuilles à l'imprimerie. Le juge, cette fois, s'appelle Tolstoï. Son appréciation mérite d'être enregistrée sans commentaires à côté de celle de M. Fouillée. « Le dernier mot de la philosophie est cherché à notre époque, dit le grand « excommunié » russe, dans le bavardage immoral, grossier, emphatique et incohérent de Nietzsche. » (Préface à la traduction du roman de Von Pollenz : Büttnerbauer, Moscou, 1902, p. xI.) (27) De Kant à Nietzsche, p. 331. (28) G. Palante, Précis de sociologie, p. 111. L'auteur cite à ce propos cette curieuse et fine observation de Nietzsche : « Il faut, dit celui-ci, attribuer à un prodigieux alavisme le fait que l'homme commun, aujourd'hui encore, attend une opinion sur lui pour s'y soumettre alors instinctivement : et non seulement se soumettre à une « bonne » Opinion, mais même à une opinion mauvaise et injuste (qu'on songe, par exemple, à la grosse part d'appréciations et de

NOTES 205 dépréciations de soi que les femmes pieuses apprennent de leurs confesseurs, et qu'en général le croyant chrétien apprend de son église) ». (29) De Kant à Nietzsche, p. 314; v. aussi p. 313. % ! (30) Le surhomme de Nietzsche est le descendant direct, quoique un peu dégénéré peut-être, d'un autre type moral qui, lui aussi, fit quelque bruit dans le monde et suscita une forte opposition. Je veux parler de « l'homme qui vit selon la raison » de Spinoza. C'est, à deux siècles de distance, le même culte de la force consciente de son éternelle et naturelle supériorité ; mais, chez Spinoza, cette force demeure toujours calme, sereine, impassible. (31) Nietzsche, à l'occasion, émet des vues profondes sur la vraie nature morale du crime et sur le rôle social du criminel. L'étude objective de la psychologie du criminel est appelée à rendre à la sociologie des services pareils à ceux que l'étude du malade et du fou a rendus à la biologie. — « Hé, les bons et les justes, s'écrie Zarathustra, qui haïssez-vous le plus? N'est-ce pas celui qui brise et met en pièces vos tables de valeurs, — le violateur de la loi, le criminel? Mais celui-là est un créateur. » (32) Précis de sociologie, p. 61. (33) Par delà le Bien et le Mal, § 259, cité par Palante, Précis, p. 68. (34) Il m'a toujours semblé que nous ne sommes guère capables de comprendre l'état d'âme de nos lointains ancêtres. Tout ce que nous écrivons — roman, drame, histoire, — sur l'antiquité, même gréco-romaine, tout cela pue — qu'on me par

206 FRÉDÉRIC NIETZSCHE (du lu Ys a 1 ÉCA CRE) + :
 donne la rudesse de ce verbe nietzschéen — le moderne. Par un' juste
 retour, cette incompréhension de l'antiquité nous sollicite peut-être plus que
 de raison à envisager certains phénomènes d'origine douteuse comme des
 restes, des résidus, des survivances de civilisations depuis longtemps
 disparues. (35) Gystrow, Etwas über Nietzsche und uns Sozialisten (Sozialistische Monatshefte, octobre 1900), cité par Palante, Précis de
 sociologie, p. 183. (36) H. Lichtenberger, La philosophie de MICHELLE
 Paris, " Alcan, 1899, p. 479-180. Nr: (31) Das Lebern der Seele in
 Monographien über seine Erscheinungen und Gesetze, 2^o édit., 1882; v.
 Le compte rendu de la Revue philosophique, décembre 1882. | e à (38)
 Auguste Comte, Système de Politique positive, t. 1, p. 507. (39) R. Wagner
 in Bayreuth, 1876, cité par le prof. À. Riehl : dans son livre sur Nietzsche
 (traduction russe, Moscou, 1901, Un, p. 40). | E(40) Grundsätze der
 Philosophie der Zukunft, Leipzig, 1949, ... cité par F. A. Lange, Histoire du
 matérialisme, trad. Pommerol, Paris, 1879, t. I, p. 97. j nn. ' ALAN ti x RS '
 ES : de se hE Ê rs es À PE ES (41) Opère filosofica di Roberto Ardigo,
 vol. I, La Morale dei — positivisti 'La traduction du passage cité dans le
 texte est *: empruntée à l'excellent ouvrage — devenu classique — de . *:..
 M. Alfred Espinas sur la Philosophie expérimentale en Italie, Paris, 1880, p.
 151, 155, 156.

NOTES 207 A (42) Also sprach Zarathustra, 2^o éd., Leipzig, 4893; 1^{re} partie : . Von der Nächstenliebe, np. 84. .. (43) Nietzsche emploie volontiers une autre image. Il demande . que l'homme du présent brise les vieilles tables de lois et les remplace par des commandements nouveaux. Mais l'empirisme formant l'âme de la vieille loi, les commandements dont _ parle Nietzsche ne seront nouveaux que s'ils deviennent savants, :- s'ils nous donnent la liberté au lieu de nous ordonner l'obéi_sance, s'ils cessent, en un mot, d'être des commandements. -: - (4) V. le superbe apologue de « l'homme le plus hideux » :* dans Ainsi parla Zarathustra, 4^o partie. se (45) L'instinct de grandeur ou de puissance, dit encore . «.: Nietzsche, triomphe par l'empire que nous acquérons sur nous7. mêmes et qui se peut définir comme l'entrée en scène, à notre 27% insu, d'un nouvel instinct, rival heureux du premier. Ainsi, * Ja cruauté envers soi témoigne déjà de la prochaine victoire remportée sur l'instinct de grandeur par la tendance opposée, * : ou par la ferveur altruiste que Nietzsche taxa toute sa vie 'de faiblesse. Il y a là, semble-t-il, une sorte de « commu:. tation » du Mal en Bien, de l'égoïsme en altruisme. fee (46) Lichtenberger, La philosophie de Nietzsche, p. 158. CES = (47) Also sprach Zarathustra, p. 29-31 : Von den drei Ver.: wändlungen. "11: (48) La philosophie de Nietzsche, p. 124-125. te : | (49) Also sprach Zarathustra, p. 243 (Von der verkleinernden #., : Tugend) et p. 131 (Von den Tugendhaften). .

208 FRÉDÉRIC NIETZSCHE (50) À Nietzsche, l'ennemi de la pitié, on oppose volontiers TFolstoï, Papôte convaincu de Ta moderne « religion de la souffrance ». Sans doute; ces deux penseurs se cantonnent en deux quartiers extrêmes. Tous deux semblent oublier que la saine moralité est un état d'équilibre entre « moi » et « autrui », provoqué ou conditionné par deux forces agissant en sens contraire : l'une, centrifuge, qui maintient et accentue le contraste du « moi » avec « autrui », — c'est, faute d'un terme mieux approprié, la dureté de Nietzsche; et l'autre, centripète, qui tend à supprimer l'opposition, — c'est la pitié de Tolstoï. Mais Nietzsche possède un grand avantage sur Tolstoï : s'il redresse l'arc trop fléchi dans le sens altruiste, il le fait par crainte que la victoire définitive de la force centripète sur la centrifuge ne vienne rompre l'équilibre instable de la moralité et n'amène la dissolution des plus forts liens sociaux. Au surplus, Nietzsche est loin d'être ce féroce défenseur de la « lutte à outrance », ce grossier et banal adulateur de la force matérielle, pour lequel certains de ses disciples, bien plus encore que ses adversaires, ont cherché à le faire passer. La fameuse doctrine de Darwin lui semble plutôt affirmée que démontrée. « La concurrence vitale se présente, dit-il, mails comme exception; l'aspect général de la vie n'est point l'indigence, la famine, tout au contraire, la richesse, l'opulence, l'absurde prodigalité même... Il ne faut pas confondre Malthus avec la nature... En admettant cependant que cette lutte existe, elle se termine... d'une façon contraire à celle que désirerait l'école de Darwin, à celle que l'on oserait peut-être désirer avec elle : je veux dire au détriment des forts, des privilégiés, des exceptions heureuses... Les faibles finissent toujours par se rendre maîtres des forts ». — « Darwin, dit Nietzsche, a oublié l'esprit — (cela est bien anglais! ajoute-t-il entre parenthèses), les faibles ont plus d'esprit. Car il faut avoir besoin d'esprit pour arriver à avoir de l'esprit, et l'on perd l'esprit lorsque l'on n'en a plus besoin. Celui qui a de la force se défait de l'esprit » (Crépuscule des idoles; v. Pages choisies, trad. Henri Albert, p. 329-330). (51) A. Riehl, Frédéric Nietzsche, le poète et le penseur (trad. russe), p. 35 et 55. Je n'attache aucune importance particulière à la conception de l'esprit apollinien et de l'esprit dionysien, qui semble avoir été le point de départ de certaines théories esthétiques de Nietzsche. Tournées vers des buts pratiques, la religion et la philosophie grecques créèrent cet admirable stimulant de NP TS L L 1 ? Ps AV F4 ke A % pe SR) “à

ds - : es ss CT Pl er nan PUS ns » mr ne mn de CU nt y Tr be, se
FRONT RP ET eo Sr En RE As RP RER PARCS + Le ml me rt “gs, nee on
Vu ui aus LUE net : : Fu Bee LR ; : as eee Re Se DR ae LL SR EEE M M
Mel pe aa e DS 1. CR . A Tu ee 2 !. - ; ET use et eus AS ne DRAP EEE mr
te Sr iten LU OT RAR PE et uS eue . se ti, ALES : tx ; as. CRE Eu Le. Part,
mnt res sors j'a . sr, à . de +, SR “ ... “. . s ï tn" dE 5 7 NOTES 209 l'action,
l'art, et lui donnèrent Dbientôt une place prépondérante parmi les facteurs
sociaux. Les petites sociélés grecques devinrent des sociélés esthétiques par
excellence. Leur morale consista à prendre fa vie (l'action iotale) comme un
jeu, ainsi que le dit Nictzsche, à souffrir et à mourir même, quand il le
fallait, en beulé. La beauté (c'est-à-dire, en détinitive, l'action ou la vie
faciles) peut devenir ainsi, dans certaines conditions, le sérieux de la vie.
(52) Zur Genealogie der Moral, Leipzig, 1892, p. 103; et, pour la citation
précédente, p. 106. : (83) Le Crépuscule des idoles, dans Pages choisies,
trad Henri Albert, Paris, 1899, pp. 323, 333, 335, 339. 527 (54) De Kant à
Nietzsche, p. 304. = 4 (85) Ibidem, p. 505. 222 (86) L'art vrai (car il y a un
art faux, comme il y a une ::. science fansse et une philosophie fausse)
semble pouvoir se “définir ainsi qu'une double transvaluation. (peut-être
faut-il “,. dire éransfiguration) de toutes nos connaissances particu: ' lières.
Toutes les vérités, celles de l'ordre plus simple dit ". physique, aussi bien
que celles de lordre plus complexe dit : moral, sont d'abord retenues par la
synthèse philosophique #.. qui leur donne une valeur universelle.
Transformées en élé“ments constitutifs d'une conception homogène de
l'univers, _elles sont retenues une seconde fois par lart qui leur donne uné
valeur représentative et symbolique. C'est ainsi, par les *... procédés de la
transvaluation ou transfiguration esthétique, que le Vrai et le Bien (la vérité
sociale) deviennent à nos 5 'yeux le Beau. '— J'admets donc sans peine que
la moralité :: d'une élite {et, occasionnellement, celle de certaines foules) :*.
puisse trouver une expression adéquate dans l'exercice et le culte d'un art
parfait. Mais lPidéal esthétique est aussi difficioo _ 44

The text on this page is estimated to be only 30.34% accurate

. G ,. A , : sur : HORS FOR - I : - : . 4 - 0 . Ê] ; - ï . Dé L . ; à : à
” ss _ ” Ÿ . L2 ù . . n . . : - ï FRÉDÉRIC NIETZSCHE É Le lement
réalisable que n'importe quel idéal moral. Et quant “Part historique ou «
positif », il ne renferme, de toute év dence, que les éléments d’une morale
empirique et routinière : on ne saurait donc lui appliquer l’épithète de parlait,
qt seule aurait pu justifier l’emploi généralisé du critère esthétique à la
place du critère éthique. , \$ Pr . 4 * _ [a ONE L ; 3 n ‘ 2% LLA . : à n L ca ?
“ . L a . L mn] : ‘a ; - à % ’ : an : à j ; Éaca es : ë . : ie 5 Ho . _ . 2 S . LES . *
à L M 5e HÈC : È : = a . sen. De : ; ‘ ; 1 à . d E , . ‘ né , L 4 Er = . ie Cv : ML,
- # ae ‘a , 4 + . . , + - : : a - . - : \ : . 5 À “ : . : = to # Le - ' 2e . He L . 3 : - rs {
Ë t 5 + - ee ! : 4: PS RTE nue 77, - | + f : ‘ 27 2 as , £- , - "ss | \ : : . - E ® . *
ei 4 o : s LE È Sa ŷ Ke | . . za 4 ‘ : ‘à % üe e Lo : » 5 LE D D G Ne ‘ . . : . “
Lo ; : ee A ; , LE . és ! , : Fe : . P ne 4 : É . : Se # : | Ë mn . ‘ : ‘ n i Sa È L .
L] L = : . D : e A « . - #4 : ‘ - * - . RL : ‘ : : Ca + ” : ï : : | e © 1 a | . . : RE (]
D : Lagl * L — a L . ‘ : “ D . ‘ ® J - ar - à KE LU é . . : (1 ss Le , . . . + - _ ”
. L ° . . à a k . . 2 . : i a . L . 7 - + x st , : M es : 5 e : Le L ° : . . "& . à , ‘ * ” “ “
È - LE ESC] ‘ * 2 . Cane [HS F : ë » 7 . : "7, e L : . + a ; + d . € “ , . : LE . ‘
È : £ . = . Æ . ns Fab . : El è . Las € CPE , ‘ ‘ : « : : # + L . . + : ; . # à \$ ol %
Es ; À , EL 1 , , “ . « . - 4 : . “ . si 0 . : & t : - Le ' : LE D £ L £ É « « . : : . . +
“ Le = - - ï 0 de . ’ Ca " L RS . F . CNRC ; . ‘ Los ! Ces à : “ | k L ä 3 : Res
EL . F : . Ê x r . - à + F E 0 ï à : CPE | LE nr . : : 1. L |] . . * . LL _ 5 a AT : - :
. . Ds 5 ‘ - à - 3 7 En A % D 8 : e



vtggtace ste : FE TE gr CRE cs "ee DS 1.3 = CIO CEE : ". | Mad
tr Etre L 1! 1 Lo Sue = et Pas PC ' de us DÉS « ee nn £ DRE NA \$ RON =
la ess z Là r È <> { 5 #è 4 n a +. : : : : cs , 4 : CES Le 2 "re + + J U + 0 » ni
TABLE DES MATIÈRES PREMIÈRE PARTIE | CARACTÉRISTIQUE
GÉNÉRALE Valeur obiectice di ielsséhéauisms. RE Curriculum vilae.....,
..... _Ecco il vero pulcinello.....,..... Le logicien. Le novateur.....
7... L'influence du milieu. Naturalisme et ci. ; - L'antinomie entre la science
et la liberté.,..... La philosophie de la contrariété immanente.... Rien n'est
vrai, tout est permis... 9. + 2 vus L'angoisse nietzschéenne. La morale
de la force. L'Assaivisseur public. Conclusion.... DEUXIÈME PARTIE LE
PHILOSOPHE Nietzsche ...,....., re La contenant du sage devant la oule.
.. Les éléments constitutifs de la philosophie de 4 se 4 5: + + * Fausse
guerre à la science, lilusionnisme et MonisMme 2, CR Ans. Le non-vrai
comme condition de VIG 0: 22. _ V. — Histoire d'une erreur, Les « nn" de
l'impénétrable » et le «sens de la terre Vars: tt. 131% +r2a . 63 | 68 716 st S1

01 | TABLE DES MATIÈRES TROISIÈME PARTIE | Ra LE

SOCIOLOGUE Eure I. — Les trois postulats de la sociologie nietzschéenne. 01 1. — La nécessaire unité du bien et du Mal. 10 III, — La fanusse prépondérance du mal..... 108 IV. — La volonté de puissance. L'inversion finaliste. . 2H V. — Le subjectivisme et l'objectivisme moral..... "493 VI. — Le surhomme, — hypothèse et symbole. La morale de l'Invention et la morale de l'Imitation.. 428 VII. — Le procès de l'individualisme. Les trois erreurs capitales des écoles individualistes modernes... 13: VIT. — L'anarchiste. L'altruiste. L'amoureux à u lointain LR et du C7 PE AMEL RU IX. — Le meurtrier de la pitié.....,.....;7:: 41472 X. — La conception esthétique de la morale. :... à ee '48: NOTES. ses ns ss nas A 1 Ph À Pat pe ACTES 7 ; * Es À x f Ai Re A At Le, Ÿ \$ F2 x f Wu PE LE | 3 À FA Cù L" Fe LU a ee : L ne r 2 J ne Ê# DT % F4. 2 A T5 \$ "a A] = WE L'a , + = | : a } FA k Na 6 ES + | Cas ; _ jh 1 Ÿ x 5 ra Liber e È È ! fi \$ à | À C + + 4 ve " se 1 & a ef Ÿ À À M42 Sas

44

Juillet 1901 -FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR ANCIENNE
 LIBRAIRIE GEUMER BAILLÈRE ET C^e h | DE ne 108, Boulevard Suint-
 Girmain, 108, Paris, 6... : , x, pme LS | EXT RAEKT DT CATALOGUE
 Sauvers — Mépecine — -Hisroire — PHiLosoPHIE | | © BBLIOTHÈQUE
 SCIENTIFIQUE: INTERNATIONALE |. | Volumes in-8 en élégant
 cartonnage anglais. — Prix : 6 fr. Di 95 VOLUMES PARUS 4. % TYN
 DALL. Les- glaciers et les transformations de l'eau, 1e éd. illustré, Ë 2. W.
 BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des S sé. nations, 60
 édition. 2 8. J. MAREY. La. machine animale, locomotion terrestre et
 :#.7.aérienne, 6 édition, illustré, a A BAIN. L'esprit et le corps considérés au
 point de vue :. de leurs relations, 6e édition. | _PETTIGREW. La
 locomotion chez les animaux, 2e 6d., ill. : HERBERT SPENCER. Introd. à
 {1 science sociale, 42 édit. . OSCAR SCHMIDT. Descendance et
 darwinisme, 6e édition. . MAUDSLEY. Le crime et la folie, 7^o édition. | .
 VAN BENEDEN. Les commensaux et les parasites dans :*. le règne
 animal, 4e édition, iilustré. || 10. BALIOUR STE WART. La conservation
 de l'énergie, 6e éd. -" 2. Iustré. 44; DRAPER. Les conflits de la science et
 de la religion, 106 éd. 42, Léon DUMONT. Théorie scientifique de la
 sensibilité, 4e éd. '13: SCHUTZENBERGER. Les fermentations, 69
 édition, illustré. '44: WHITNEY. La vie du langage, 4^o édition.
 _18.:COOKE et BERKELEY. Les champignons, 4 éd., illnstré. 16:
 BERNSTEIN. Les sens, 5e édition, illustré. '47. BERTHELOT. La synthèse
 chimique, 8^o édition. 18. _NIE WENGLO WSKL. La photographie et la
 photochimie, - illustré. 19. "LUYS. Le cerveau et ses fonctions, 1e édition,
 illustré. | 20. :W. STANLEY JEVONS. La monnaie et le mécanisme de 'ir
 l'échange, 5^o édition. | o4. FÜ CHS. Les volcans et les Denon de terre, 5e
 éd. 22. -GÉNÉRAL BRIALMONT. La défense des États et les {camps
 retranchés, 3^o édilion, avec fig. (épuisé). 29. A 'DE QUATREFAGES.
 L'espèce humaine, 130 édition. 2%: BLASERNA et HELMHOLTZ. Le son
 et la musique, 5e éd. _ Lois Les muscles et les on 8^o édition (épuisé).

2 FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR 26. BRÜCKE et HELMMHOLTZ. Principes scientifiques des beaux-arts, 4° édition. illustré. 27. WURTZ. La théorie atomique, 8° édition. 28-29. SECCHI (Le Père). Les étoiles, 3° édition, illustré. 30. N. JOLY. L'homme avant les métaux, 4° édit, (épuisé), 31. À. BAIN. La science de l'éducation, 4° édition, À 32-33. THURSTON. Histoire de la machine à vapeur. 3° éd. 384. R. HARTMANN. Les peuples de l'Afrique, 2e édit. (épuisé). 35. HERBERT SPENCER. Les bases de la morale évolution - niste, 7e édition, 36. TH.-H. HUXLEY. L'écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie, 2° édition, illustré. 81. DE ROBERTY. La sociologie, 3° édition. 88. O.-N. ROOD. Théor.: scientifique des couleurs et leurs 'applications à l'art et à l'industrie, 2° édition, illustré. 39. DE SAPORTA et MARION. L'évolution du règne végétal. Les cryptogames, illustré. | 40-H, CHARLTON-BASTIAN. Le cerveau et la pensée. 26 éd. 2 vol, illustrés. 49. JAMES SULLY. Les illusions de sens et de l'esprit, 2e éd. il, 43. YOUNG. Le Soleil, illustré (épuisé). 4k, A. DE CANDOLLÉ. Origine des plantes cultivées, 4° édit. L 45-46, J. LUBBOCK. Les Fourmis, les Abeilles et les Guêpes. ; 2 vol. illustrés (épuisés), 41. En. PERRIER. La philos. zoologique avant Darwin. 3e éd. 48. STALLO. La matière et la physique moderne, 3° édition. 49, MANTEGAZZA. La physionomie et l'expression des sentiments, 36 édit., illustré avec 8 pl. hors texte, : 80. DE MEYER. Les organes de la parole, illustré. 51. DE LANESSAN. Introduction à la botanique. Le man. _ 29 édit., illustré. 52-53. DE SAPORTA et MARION. L'évolution du règne végétal, Les phanérogames. 2 volumes illustrés. 54. TROUËSSART. Les microbes, les ferments et les moisissures, 2e éd., illustré. 55, HARTMANN. Les singes anthropoïdes, illustré. 56. SCHMIDT. Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, illustré. 57. BINET et FÉRÉ. Le magnétisme animal, 4e éd. , illustré, | 58-29. ROMANES. L'intelligence des animaux. 2 vol., de éd. 60. F. LAGRANGE. Physiologie des exercices du Corps. 7° éd, 6i. DREYFUS. L'évolution des mondes et des sociétés. 3e éd. 62. DAUBRÉE. Les régions invisibles du globe et des espaces célestes, illustré, 2e édition. 63-64. SIR JOHN LUBBOCK. L'homme préhistorique, 2e édition, 2 volumes illustrés, 65. RICHET (Ch.). La chaleur animale, illustré. 66. FALSAN. La période glaciaire, illustré (épuisé). 67. BEAUNIS. Les sensations internes. 68. CARTAILHAC. La France préhistorique, illustré. 2° éd. . BERTHELOT. La révolution chimique, Lavoisier, illustré. .

SIR JOHN LUBBOCK., Les sens et l'instinct chez les animaux, illustré, à
c%w: Ke + ét: ste

MÉDECINE ET SCIENCES 3 £ . ie L A. | STARCKE., La famille primitive. 17:19, ARLOING. Les virus, illustré. É "7, 18, TOPINARD., L'homme dans la nature, lustré. 74. BINET. Les aitérations de la personnalité. L - 15. A. DE QUATRETAGES. Darwinetses précurseursfrançais, 264. - 16, LEFEVRE., Les races et les langues, _ . : 11-18. À. DE QUATREFAGES. Les émules de Darwin. 2 vol, _ :+# 19. BRÜUNACHE. Le EE de l'Afrique, autour du Tchad, " : illustré, "2° :.80. À. ANGOT. Les aurores Doté. illustré. | 5... : 84, TACCARD. Le pétrole, l'asphalte et le bitume, illustré. ï te +. 82, STANISLAS MEUNIER. La géologie comparée, illustré, .:+.2. 88. LE DANTEC. Théorie nouvelle de la vie, illustré. 2° éd. 4 84, DE LANESSAN. Principes de colonisation. +: 858, DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE, L'évolution régressive en biologie et en sociologie, illustré. É 86. G. DE MORTILLET. Formation de la nation française, -2° édition, illustré. _ — 87. G. ROCHE. La culture des mers en Europe. (Piscifactor e, pisciculture, ostréculiure), illustré. Le 88. J'COSTANTIN. Les végétaux et les milieux PORRANES (Adaptation, évolution), Hlustré. _ . 89. | LE DANTEC. Evolution individuelle et hérédité. 590 E E. GUIGNET et KE. GARNIER. La céramique ancienne et re moderne, illustré. 9, E.-M. GELLÉ. L'audition ct ses organes, illustré. 599, STANISLAS MEUNIER. La géologie expérimentale, ill. '93, 4. COSTANTIN. La nature tropicale, illustré. .: 94, E. GROSSE. Les débats de l'art, illustré. _ . 95, J. GRASSET. Les maladies de l'orientation et de l'équilibre, illustré. . COLLECTION MÉDICALE ÉLÉGANTS VOLUMES IN-49, CARTONNÉS A L "ANGLAISE, A 4 ET À 8 FRANCS ue Le Phüsique et son traitement hygiénique, par le. D° E.-P. féon-Peris, médecin de l'hôpital d'Ormesson, avec :, . 20 gravurès, 28 éd, Chnronne par Académie de médecine.) 4 fr. - Hygiène de l'alimentation dans l'état de santé et de __ maladie, par le Dr J. Laumonier, avec gravures. 2° éd. 4 fr. L'alimentation des nouveau-nés. Hygiène de l'allaitement artificiel, par le D° S. Icarne, avec 60 gravures, 2° édit, (Couronné _ par l'Académie de médecine.) 4 fr. | La mort réelle et la mort apparente, diagnostic et traite: ment de [a mort apparente, par le D°S. IcanD, avec gravures. 4fr. _ L'hygiène sexuelle et ses conséquenecs morales, par ... le D'S. lunsiné, prof. à l'Üniv. de Lund (Snède). 2° édit, 4 fr. : Mygiène de exercice chez les enfants et les icances : gens, par le D' F. Lagrawce, lauréat de PInstitut. T° édit, 4% fr. ", Delexercice chez lcs adultes, par le même. 4°édition, 4 fr.

et de ; 3 et . # : a Fe "FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR re des gens nerveux, par le D° HEvILLAIN. 4° + édition, Acte avec gravures. k Ĩr. L'idiotie. Psychologie el éducation de l'idiot, par le D° J. Voisin, : . médecin de la Salpêtrière, avec gravures. - Afrii: _ La famille névropathique, Hérédiué, pr édisposition morbiule, -.... dégénérescence, par le D° Cu. Féré, _ médecin de Bicêlre, Avec: © gravures. 2° éd. &fr . L'éducation physique de la jeunesse. pat À. Mosso, pro-. ess. à l'Univers. de Turin. Préface du Commandant Lecnos. 4 fr. Manuel de percussion et d'auseultation, par le D'P. Simon, professeur'à la Faculié de médecine de Nancy, avec grav. 4 fr, : léments d'anatomie et de physiologie génitales et -tbstétricales, par le D' A. Pozzr, professeur à l'école de mêde- =" . _cine de Reims, avec 219 gravurès. _ Manuel théorique et pratique d'accouchement, par le D' A. Pozzr, avec 138 gravures. 3° édition. Pts ë ds traitement des aiiénés dans les familles, par le D° FÉRÉ, médecin de Bicêtre. 2° édition. 3 fr. . | : Morphinisme et Morphinomauié, par le D° P AUL RoDEr. À '(Cauronné par l'Académie de médecine.) ds & fr, : | a fatigue et l'entraînement physique, par le D° Pu. TIsStÉ 2 | avec gravures, préface de M. le prof. Boucirarn. cr fn it es malidies .de la vessie. et de l'urêthre chez la". femme, par le D' Kouscuer, trad. de l'allemand par le D':.. : BeuTTNER, de Genève, avec grAVUrES. | _ sie L'idiotie, par le D'-J. Voisin, avec gravures. © L'éducation rationnelle de la volonté, son emploi thérapeutique, par le-D° Paur-Emwire Lévy,. préface de M. le prof. FT BERNHEIM. 2° édition. : ER L'instinct sexuel. Évolution, dissolution, par le D' Cu. pé RÉ, médecin de Bicêtre: | 4 fe." La profession médiéale. Ses devoirs, ses droits, par le Dr .G. MonaCnr, professeur de médecine légale à PUniversité de Bordeaux. || Afr. |" L'hystérie et son traitement, par le D'Paur Sortrer. 4 fr. F, MÉDECINE OPÉRATOIRE de M. le Professeur Fétix Terrier. | Petit manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales, | . par les D Fécix Ternren, professeur à la Faculté de médecine de Paris, et M. Péraie, ancien interne des hôpitaux, avec grav. 3 fr. Petit manuel d'anesthésie chirurgicale, par les mêmes, avec 37 gravures. gt L'opération du trépan, par les mêmes, avec 222 grav.. 4 fr. ; Chirurgie de la face, par les D" Féux TERRIER, GUILLEMAIN et MALHERBE, avec gravures. & fr... Chirurgie du cou, par les mêmes, avec gravures. * 4fr. Chirurgie du cœur ct de péricarde, par les D" FéLix Terrier et E. Raymonp, avec 70 gravures | DS See" Chirurgie de la plèvre et du poumon, par les mêmes, avec 67 figures. : 7 À fe.

© DAVID. Les microbes de La bouche. 1 vol. in-8 avec gravures à Le Dyce). La goutte, son aténent, Trad. de Pan--. + mu Tr. FRE (Ch). La pathologie des émotions. ln-8. 1893. 49 fr. . en (E.). La blennorrhagie et \$es complications. 2 MÉDEQNE ET SCIENCES 0 MÉDECINE Extrait ne catalbque, par ordre de spécialités. a. ve . A Pathologie et thérapeutique médicales. . AXENFELD ET. HUCHAPD. Traité des névroses. ge édition, FA CL. par Henni Hocaann. 4 fort Vol, gr. in-8. es AD ... : BOUCHUT et DESPRÉS. Dictionnaire de médecine et de _ . : : thérapeutique médicales et chirurgicales, com renant . lerésumé de la médecine et de la chirurgie, 6e édition, très aug--mentée. 1 vol, in-4, avec 1001 lg. dans le iexte et 8 cartes. Br. ' 95'fr.; relié. _, 2 30 fr. | CORN IL Et BABÈES. Les bactéries et leur rôle dans l'anatomie et l'histologie pathologiques des maladies infec:tieuses. 2 vol. in-8, avec 350 fig. dans le texte en noir et en-couleurs et 42 pl. lors texte, ac éd. entièrement refondue, 4890. 40 fr. en noir et en couleurs dans Île texte. AS fr. ANSE glais par le D' Ropgr: 4 vol. gr. in-8 avec gr. dans le texte. 10 fr: . - "FER il (Gh.). Les épilepsies et les épileptiques. 1 vol:gr.in-8 . sr avec 42 planches hors lextel 67 grav. dans le texte. 4890. 20 fr. "2: 4 vol, gr. in-S'avec 36 grav. et 7 pl. hors texte. Traduit de l'alle- . Éd CE "mand par le docteur Hocce. 1894. 42 fp © ; 2 MNGER (E.). La syphilis et les maladies vénériennes, SE LEURY. (Maurice de). Introduction à la médecine de trad. de Pall. avec notes par les D' SpILLMANN et Doxox, 1 vol. in-8, avec 5 planches hors texte. 29 édit, 1900. 12 fr :Vesprit, 1 volume in-8. 6° éd. 1900. " Lfe 50 -: me | x: 7 ee Les grands symptômes - neurasthéniques. À vol. grand in-8 avec 32 gravures, 1904. HD pr : . GLÉNARD. Les ptoses viscérales (Estomac, Intestin, Reins, n: © ICARD (S:} La femme pendant la période menstruelle, se CL LAGRANGE (E ").LeS mouvements méthodiques et la «me- | oi _ "re Foie, Rate). # Nol. gr, in-8, avec 224 fig. et 30 tableaux ue | .. 'tiques. 20 fr. "22 HERARD, CORNIL-gr HANOT. De la phtisie pulmonaire. ... gRe CA vol in-8, avec fig: dans le Lexte et pl. coloriées. 2° éd: 20 fr. 'sx. Étude de psychologie morbide et de médecine légale. In-8. 6 fr. + .. :: 2. JANET (P.) Er RAYMOND (F.). Névrotes et idées fixes. oi, SE "2, 2 Tome f, par P. Janer. 1 vol. in-8 avec 92 gr. CAD ee ie Tome [E, Le F, Raxmonp et P. Jawer.in-8 avec 97 grav. di4fr. . A nu LT Re ». 4 vol. in-8 avec 55 grav.dans letexle. 10 fr. RILLIET er BARTHEZ. 'Fraité clinique et pratique des a maladies des eafants. 3° édit., refondue. et augmentée, par L Barraez et À

Sanné. Tome I, 1 fort vol. gr. In-8. 16 fr. Tome II. i _.. 7.4 fort vol. er 'in-8.
L# Pt Tome IT terminant l'ouvrage, 1 fort a HR vol. Lu in-8. - | L 2 25 fr.
oies

SCIENCES

5

INE

ordre de spécialités.

apentique médicales.

des névroses. 2^e édition,
n. in-8. 20 fr.

naire de médecine et de
t. chirurgicales, comprenant
chirurgie, 6^e édition, très aug-
g. dans le texte et 3 cartes. Br.

20 fr

LA "6: : FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR SOLLIER (Paul). Genèse et nature de l'hystérie, 2 forts vol. in-8. 1897. 20 fr. VOISIN (J.). L'épilepsie, 1 vol. in-8. 1896. 6 fr. B. — Pathologie et thérapeutique chirurgicales. BOVIS (de). Le cancer du gros intestin, rectum excisé. 4 vol. m-8, b fr. Congrès français de chirurgie. Mémoires et discussions, publiés par MM. Pozzer et Picaud, secrétaires généraux : 1^{re}, 2^e et 3^e sessions : 1885, 1886, 1888, 3 forts vol. gr. in-8, avec Île. chacun, 14 fr. — 4^e session : 1889, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig. 16 fr. — 5^e session : 1891, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig. 14 fr. — 6^e session : 1892, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig. 16 fr. 7^e session : 1893, 1 fort vol. gr. in-8, 18 fr. — 8^e, 9^e, 10^e, 11^e, 12^e et 13^e sessions (1894-95- 96-97-98- 99), chacune. * 90 fr. DELORME. Traité de chirurgie de guerre. 2 vol. gr. in-8. Tome I, avec 95 grav. dans le texte et 4 pl. hors texte. 16 fr. Tome II, terminant l'ouvrage, avec 400 grav. dans le texte 26 fr. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences. JAMAIN ET TERRIER. Manuel de pathologie et de clinique chirurgicales. 32^e édition. Tome I, 1 fort vol. in-18. 8 fr. Tome II, 1 vol. in-18. 8 fr. — Tome III, avec la collaboration de MM. Broca et HARTMANN. 4 vol. in-48. 8 fr. — Tome IV, avec la collaboration de MM. Broca et HARTMANN, 1 vol. in-18. 8 fr. LAPADIE-LAGRAVE et LEGUEU. Traité médico-chirurgical de gynécologie, 2^e éd. 1904. In-8 avec grav., cart. à l'angl. 25 fr. LIEBREICH. Atlas d'ophtalmoscopie, représentant l'état normal et les modifications pathologiques du fond de l'œil vues à l'ophtalmoscope. 8^e édition, atlas in-f^o de 12 planches. 40 fr. MALGAIGNE et LEFORT. Manuel de médecine opératoire. 9^e éd. 2 vol. gr. in-18, avec nombreuses fig. dans le texte. 146 fr. NIMIER et DESPAGNET. Traité élémentaire d'ophtalmologie. 1 fort vol. gr. in-8, avec 432 gr. Cart. à l'angl. 1894, 90 fr. NIMIER et LAVAL. Les projectiles de guerre et leur action vulnérante. 1 vol. in-12 avec grav. 3 fr. — Les explosifs, les poudres, les projectiles d'exercice, leur action et leurs effets vulnérants. in-12 avec grav. à fr. m^r armes blanches, leur action et leurs effets vulnérants. 4 vol. in-12, avec gravures. 6 fr. — De l'infection en chirurgie d'armée, évolution des blessures de guerre. 4 vol. in-19 avec gravures. 1904. 6 fr. — Traitement des blessures de guerre. 1 vol. in-12 avec 52 gravures. 1901. 6 fr. TERRIER. Éléments de pathologie chirurgicale générale. 4^{er} fascicule : Lésions traumatiques et leurs complications. 4 vol. in-8. 1 fr. 2^e fascicule : Complications des lésions traumatiques. Lésions inflammatoires. 1 vol. in-8. 6 fr. TERRIER et

AUVRAY. Chirurgie du foie et des voies biliaires. — Traumatismes du foie et des voies biliaires. — Foie mobile. — Tumeurs du foie et des voies biliaires. 4 vol. grand in-8 avec 50 gravures. 1904, 10 fr. nu

nr à 4. ; Le É WEBER. Climatothérapie, traduit de Pallemmand par
 les docteurs | MÉDECINE ET. SCIENCES on 7 . CT ERRIER et
 PÉRAIRE. Petite chirurgie de Jamaïn. 5° édit. entièrement refondue. 1901,
 1 fort vol. in-12 avec 572 gravures, Pa ... cartonné à l'anglaise. S fr. GC. —
 Thérapeutique. Pharmacie. Hygiène. _ || BOSSU. Petit compendium
 médical. 1 vol. in-32, 8 édit. cart. à l'anglaise. 1e5729 .| BOUCHARDAT (A
 et G.). Nouveau formulaire magistral, précédé d'une Notice sur les hôpitaux
 de Paris, de généralités sur l'art : de formuler, suivi d'un Précis sur les eaux
 minérales naturelles "et arüficielles, d'un Mémorial thérapeutique, de
 notions sur l'em. _ plôï des confrepoisons et sur les secours à donner aux
 empoi.. sonnés et aux asphyxiês, 4900, 32e édition, revue et corrigée. 1 vol.
 _ in-18. broché, 3 fr. 50; cartonné, 4 fr. ; relié. & fr. 90 : BOUGHARDAT &r
 DESOUBRY. Formulaire vétérinaire, CON: tenant'le mode d'action, l'emploi
 et les doses des médicaments. . Be édit. 4 vol. in-18, br, 8 fr. 50, cart. 4 fr.,
 relié. 4 fr, 50 : LAGRANGE (F.). La 'médication par l'exercice. 1 vol. grand
 in-8, avec 68 gravures et une carte. 4894. 12:Ît: Doyon et SPILL MANN. 4
 vol. in-8. 1886. 6 :r. Ke à D. — Anatomie. Physiologie. Histologie. ©
 BELZUNG. Anatomie et phy siologie végétales. 1 fort volume 1in-8 avec
 1700 gravures, 20 fr. 1 hs Anatomie et physiologie animales. 4 fort volume
 in-8 . Avec 522 gravures dans Île texte. 8° éd., revue. 6 fr., cart. "Il: :
 CORNIL, RANVIER, BRAULT gt LEEULLE, Manucl d'histologie _
 pathologique. 3° éd. refondue. # vol. in-8, avec nombreuses fig. : dans le
 texte. T. Î, avec 369 grav. en noir et en couleurs. 23 Îr. L'ouvr age complet
 comprendra 4 volumes. | DEBIFRRE. Traiîté élémentaire d'anatomie de
 l'homme. Anatomie descriptive et dissection, avec notions d'organogénie et
 Ki. A embryologie générales. Ouvrage complet en 2 volumes. 40 fr. - Tome
 [, Manuel de l'amphithéâtre, 1 vol, in-8 de 950 pages | ave 450 figures en
 noir et en couleurs dans le texte. 1890. 20 Îr. Le Tome IL et dernier : 1.vol.
 in-8 avec 515 figures en noir 1. en. couleurs dans Île texte. | 29 fr. Ouvrage
 couronné par l'Académie des sciences. "FAU. Amatomie des formes du
 corps humain, à lPusage des peintres et des sculpteurs. { atlas im-folio de 2
 planches. Prix : fig. noires, 45. fr. — Kig. coloriées. 30 fr. | LABORDE.
 °Les tractions rythmés de la langue, trai+ tement physiologique de la mort.
 À vol, in-12. 2° éd. 1897. 5 fr. MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT
 Volumes in-16 à 2 fr. 50 | Rismarck, par Henri WeLrsc HINGER. Prim, par
 Î. Léonarnon. -Disraeli, par M. Councerce. {

. + 4. LL | e : "ice Lx aus ÉDITEUR || ; 4 | BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE | DES SCIENCES SOCIALES de SU - SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION | ne _ DICK MAY, Secrétaire général de l'École des Hautes Études sociales, à Re ne Volumes in-8° carré de 300 pages environ, cartonnés à l'anglaise. *. Ne | Chaque volume, B fr. jrs he

L'individualisation de la peine, par R. ts, profes: . or seur à la Faculté de droit de l'Université de Paris. | : . L'idéalisme social, par EvGèxe Founnière, député. - — Hot ! : Ouvriers du temps passé (xv° el xvi° siècles), par H, Ha use, | ge Ho #0 professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, RE on Les transformations du pouvoir, par G. TARDE, de l'inse a D EE titut, professeur au Collège de France, Morale sociale. Lecons" professées au Collège des- sciences | sociales par MM. 6. BELOT, MARCEL PERNÈS, _ BruNsCHVIC6, F, Buisson, Darcu, Dauriac, Dezser, CH. GinE, M. KovALEVSKY, : LR _ Marapenr, le RP. MAUMUS, DE Rosurrv, G. Sornez, Îe PASTEUR .: _ . - Wacner. Préface de M. ÉwLe Bourroux, de l'Institut. en. + re. Les enquêtes, pratique . el théorie, par. P. Du ManoussE. er - (Ouvrage couronné mar l'Institut.) || Questions de morale, leçons professées à l'École de morale, par MM. BeLort, Berxës, F. Burssox, À. CROISET, DARLU, DELsos, _ FourniÈRE, MaLarert, Mocx, D. Paront, G. SorEL, a " Le développement du catholicisme social, depuis Ten Pia cyclique Rerum Novarum, par Max TurmanNN. 1e : ... 'Le socialisme sans doctrines (La question ouvrière et rh. _ . ' agraire en Australie et Nouvelle-Zélande), par À. MÉtN, agrégé de 7". -. -de l'Université. 1e : L'éducation morale dans F'Université (Enseignement secon-=. daire). Conférences et discussions sous la présidence de M. rs | A. Croiser, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de re : L 77 2 Paris. (École des hautes études sociales, 1900- 1901). | .° 1 ... * Laméthode historique appliquée aux sciences socia- | les, par Cu. SeiGnonos, maître de conf. à FUniv. de Paris, : - :°.: : _ . | Assistance : 'Sociale, pauvres .c{ mendiants, par PAUL STRAUSS, : CR sénateir. 4" . "BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE. . Volumes in-1\$ et jin- è., SP EUROPE Ro Se DE HiSTOite DR L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, PAF : H. de _ Sybel. Traduit de l'allemaud:par Mile Dosquet. 6 vol. in8 ,. A2fe. HiSTO:RE one DE ne DE 1015 À 1878, par Debidour... D VOIs ISO 1e De. ee à ss ess se. P. LA QUESTION

D'ORIENT, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par £, Dr iquilt, préface de
fr. AHonod: 1 vol. in-8. 2° édit, , , , . 7fm.. . — = ru te U é _ s <

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE * | FRANCE La
 RÉVOLUTION FRANÇAISE, par Æ. Carnot, 1 vol. tu-18! Nous. édit. 2 00
 LE GULTE DE LA RAISON ET LE GULTE DE L'ÊTRE SUPRÊME
 (1793-1794). Élude : "historique ' par. Aulard, À vol. in-18. , . ,
 350. ÉTUDES ET LEÇONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, .par
 Aulard. ? vol. «in4Â8. Chacun, ,'. Se é 3 90 . VARIÉTÉS RÉVOLUT —
 ONNAIRES, par M. Pellet, 3 vol. in- "18, 'chacan à 50. LES
 CAMPAGNES DES ARMÉES ru (782-1815) par C. Vallaur. NAPOLÉON
 ET LA SOCIÉTÉ DE SON TE EMPS, 'par P. Bondois. 4 vol, in-8. 7fr..
 HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par dé "Rochau. 1 vol. in- -18.
 "HAS TOIRE DE. DIX ANS, par Louis Blan& 5 vol. in-8, . . di .% fr,
 HISTOIRE DU SECOND EMPIRE(1848-1870), vâ Zazile Delord, 6 vol.
 8. 42 fr. ue DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE par {. Zevoré : || LT
 Présidence de M. Thiers. À vol. in-S. 2e édit, . . , . , . 7 fr. IL, Présidence du
 Maréchal. 1 vol. in-8. 2 édit. fr, XI. Présidence de Jules Grévy. 1
 vol. in-8. "Tfr. Hisroms DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE EN
 FRANCE 1308-1870), tre CG. Bonet-Maury, 1 vol. in-8, . . . Te Paul Lapie.
 1'vol. in8. , , , , , , . . . , . 3 ir. 50 "HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA
 DEUXIÈME RÉPUBLIQUE, par ÆEug. Spuller, Aivol in-18, 2 édit, Res '
 S Ha a 00 "LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par. Aug. Laugel. 4
 vol. in-8. 5 fr. "HISTOIRE DES RAPPORTS DE L'ÉGLISE ET DE
 L'ÉTAT EN France (1789-1570), 'par À. Debidour. L Yol. in-8 . . . "su + 6
 De ile "LES COLONIES FRANÇAISES, par P. Gaffarel. L val, in- _8, 6°
 éd. , . 5 fr. LA FRANCE HORS .DÉ FRANCE. De notre émigralion, par J. -
 B. Piolet, S, J. : 4 vol. in-8. ble ete : LS ., . 40 fr. L'Invo- CHINE
 FRANCAISE, étude. économique, politique et administrative : sur la
 Cochinchine, le Cambodye; l'Annam et le l'onkin (médaille Durs pleis de la
 Société 'de Géographie commerciale), par J.-L. de.Lanessan. '1 vol. in-8,'
 avec 5 cartes en couleurs. : à. ss sr 10-15 : | L'ALGERE, par 4. Wall.
 1 vol. in-8, 3e édition. Ouvrage couronné PRE | ee Le .. He 6 Au CR ts So
 ge cer D tes , = + à 91 AN GLETERRE isrome CONTEMPORAINE DE
 L'ANGLETERRE, depuis la mort FE reine Anne jusqu'à nos jours, par Æ.
 Reynald. 1 vol. in-18, 2° éd. . 3°30 x Lonp PALMERSTON ET LORD
 RuSSEL, par Aug. Laugel. 1 vol. in-18. 3 50 Cr Le SOGIALISME EN
 FARMER Lu Albert Métin. 1 vol. An-18. 3 50. Sri DA : ë Le Sn 2 Lt Dr, à
 ie : . 3 . * ' Li 47. Fe * & | Higioie DE LA PRUSSE, depuis la mort de

Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par Eug. Véron. 1 vol, in-18. 6°
 2^e éd. revue par Paul Hondois, 1877, 100 pages. OU | HisronéeDe
 L'ALLEMAGNE, 'depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos Jours, "par
 Eug. Véron. 4 vol, in-18, 8^e éd. continuée jusqu'en 1892, par Paul
 Bondonio. 4^e réimpression. nu de DE OÙ © Le SOCIALISME ALLEMAND ET
 LE NIHILISME RUSSE, par d. Bourdeau. 1 vol. " in-18. Ge édilion. . " CE
 4 , « . + C] , . . 3 50 : LES ORIGINES DU SOCIALISME D'ÉTAT EN
 ALLEMAGNE, par Ch. Andler. 1 vol. +:in-8. + + + e. s " + + [] 0] L] ° LE |
 7 fr. °L ALLEMAGNE NOUVELLE ET SES HISTORIENS. iebur 'Ranke,
 Mommsen, OR par 4, ARPEE 1 vol, in-8.-, . ., .: . 5 tr. + 4 -voh in19 JU 4 2
 0. 3 fr. 50 : "350 HISTOIRE DU PARTI RÉPUBLICAIN (1814-1870), par
 G. Weill. 1 v.in-8, 10 fr. nr EVE résidence de Sadi-Carnot. 1-vol. in-8, . ,
 Tir. ÆS CIVILISATIONS 'FUNISIENNES (Musulmans, Israélites, LU
 noDéd) a |

ét o "aie " mn n . , + # £.. : à: A ls Le] ,. #. CS 4 SE #7 4 4": : LAS
 À. 4 . :e . 1: CAS PR » + HJ . « F a "ar 4, LR +. pe . . , CRT er. pi : " LE : 1
 DER ai A | t.* CR CAES at PU re Pal ' LR ' . r " . LU mir " s 2. : DRE DE * :
 La e in n LS Li , La DA E L . Te Higrome pe LA ROUMANIE
 CONTEMPORAINE (1622-1900) par F Din "e . LE DRAME CHINOIS
 (1900) par Marcel Monnier. il L voi. in16. a "8 n. 10 TE FELIX ALCAN,
 EDITEUR ee: | AUTRICHE-HONGRIE due Hisrome DE L'AUTRICHE,
 depuis |a" mort de Marie-Thérèse jusqu'à no8 jours, par L, Asseline. '4 vol.
 in-18, 34 éd, , , 3 00 Les TcnèQues ET La BOuÊME
 CONTEMPORAINE, par J. Bourlier. 1 vol. !. Sd nude dus ds : sn Hé ace 0
 LES RACES ET LES NATIONALITÉS EN AUTRICHE-HONGRIE, par
 B, Auerbach, = . 4 vol. in-8. D + + = 0 9 + 7 + 6 + + « LD ie in, ESPAGNE
 . © HiSTOIRE DE | L'ESPAGNE, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos
 jours, "par #, Feynald. 1 vol, in18, ,, , .., RUSSIE ce HISTOIRE
 CONTEMPORAINE DE £a -Russtfg, depuis la mort de Paul 1e .. Er
 l'avènement de . IT, par 4f. Créhange, À es in-18, 4° éd. 1 + +. ER Ses 6 4
 1.350. = "SUISSE Li _ Hisrome DU PEUPLE SUISSE, par Daendliker,
 précédée d'une latroduction . DUREE J'aire. 1 VD Moss ss een nes ns +0 td
 Fe AMÉRIQUE sn _ HisroirE DE L'AMÉRIQUE DU Po par Alf. Doberle,
 1 vol. in-18. 3e éd., revue . PE Milhaud. 1897. te Re socmei 50: ee ____
 ITALIE : es a RoinE DE L'UNITÉ ITALIENNE. (1815-1870), par Æolion
 King. Traduit . de l'anglais par Macquart, introduction de Fves Guyot.
 2vol.in-8. 15£r... | HISTOIRE DE L'IraLie, depuis 1815 jusqu'à Ka mort de
 Victor-Emmanuel,;. par Æ. Sorin. 1 vol. in-18 : 3 56. |
 BONAPARTE ET LES RÉPUBLIQUES ITALIENNES (1706-1709) par P.
 'Gafarel, De 1 voi: in-8 . ds es à à ; ess on , + ss. CRE CELLES
 "ROUMANIE _ L vel. DD de à + L SU 'GRÈCE et TURQUIE | LA
 TURQUIE ET L'HELLÉNISME CONTEMFORAIN, par V. Bérard. 1 'va.
 tn 18 4e éd. Ouvrage couronné par l'Académie française. ie 50 :
 BONAPARTE ET LES ILES ÎONIÈNNES NAS par X. Hodosanachi. 4 vol.
 in8. des à . os # CHINE : || . HiSTOIRE DES RELATIONS DE LA CHINE
 AVEC LES PUISSANCÉS OGCIDENTALES © -(1860-1900), par Æ.
 Cordier. T. 1. 1861-1875. 1 vol. in-8, 10 fr, — TT. Lo _ 1876-1900. 1 vol.
 in-S8, 10 fr. (Paraitra en octobre 1901 Je Le Fe Ex Cine, Mœurs
 etinsitions — Hommes eb faits, par Maurice Co ur ant. ee à 1 vol. in-16 ,,
 , . . ins 2.5: 0:00 6 4 + 8 + + 7 fr. Fe. HR De Vu D 5 fe. _E. Driault Les

PROBLÈMES POLITIQUES ET SOCIAUX À LA FIN : "DU + A xIXt
 SIÈCLE. À vol. in-8, À SR ND etc. T fr: Jules Barni. HISTOIRE DES
 IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN | Faane " : au xvirtt SIÈCLE. 2
 vol. in-18, chaque volume . . . ,. : . . . 3 50 — LES MORALISTES
 FRANÇAIS AU XVIIIIS SIÈCLE. À voi. in-18. ss 350 . FE, de Laveleye.
 Le socialisme CONTEMPORAIN. 1. volume Le ue. 11e édition,
 augmentée. DS Ad de A ue .3 50 ne. E. Despois. LE VANDALISME
 RÉVOLUTIONNAIRE, 1 vol. in-18. 9 éd. 8 50. ré -Eug. Spuller. Ficunes
 pisPaRUES, portraits contemporains, littéraires ... et, politiques. 3 vol. in-
 18, chaque vol. . . ,. , . . . , 3 50 5 Eug. Spulix. L'ÉDUCATION € LA
 DÉMOCRATIE. À vol, in-18. .' 3 50° .::; US Spuller. L' ÉVOLUTION
 POLITIQUE ET SOCIALE DE L' ÉGLISE, 4 vol. ni are "18, SE RG EE
 US de. Rs RS ae US da 000 G. Schefer. BEUNADOTTE KOI (1810- 1814-
 18). { vol, Air She _ ©, Guérault. Lx cenrenaine De 1389. Évolution'
 politique, phone ne artistique et HAHEARS de FA pe depuis cent ans. in-
 1\$, , '3 ce FAN se ET Le fr: x '

BIBL. DE PHILOS. CONTENP. (roruar IN-12) 41 spl Reinach.
 PAGÉS RÉPUBLIGAINES. À vo! in-18, . Hector Depasse.
 TRANSFORMATIONS SOCIALES, À vol, in-18 . || Hector Depasse. Du.
 TRAVAIL ET DE SES CONDITIONS, e in-18 . fus É in-18. C2 L] "« * []
 + L (1791- 11928). 1 vol, in-18. : 6. -NVeill. L'Écocr SAINT-
 SIMONIENNE. j vu. in-18 . . 'A: -Lichtenberger. Le soctalisMe urorique.
 1 vol. in-18. + L 1 LT UT L : , * e. s " + 7 € +» 1 vol. e. Li <. * e + + s + . -
 + + + + 3 50 : G Isanbert. LA VIE À PARIS PENDANT UNE ANNÉE DE
 LA RÉVOLUTION . 3 90 . . 3 50 8 50 s — + a . C3 . _ LE SOCIALISME
 ET LA RÉVOLUTION FRANGAISE. À vol. in-8, , . 5 fr. . Paul Matter. LA
 DISSOLUTION DES ASSEMBLÉES PARLBNENT AIRES, À voi. in-8
 NReR 5 + »% » LL » . +. Bonrdenu. L'ÉVOLUT ION DU SOCIALISME.
 1 vol. in-18. eo | BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE :
 CONTEMPORAINE | : VOLUMES IN-19, | Be, 2 fr. 50 ; cart. à à Pangl.; 3
 fr. ; : reliés, k fr. CH d Taine. | Pose de l'art dans les Pays Bas. 2° édition.
 Be Paul Janet, | Origines du socialisme contemporain. 3° éd. "La piosopaie
 de Lamennais. Alaux. : Philoophio de Victar Cousin. : Ad. Franck. |
 Philosophie du droit pénal. 4° édit. : Des vapports de la TRPeLon et de . .
 l'État. 2° édit. . Le philosophie mystique en France É | ; 8u XVI siècle, -
 Beaussire. : . Je philosophie française. x: Charles de Rémusat. _.
 Philosophie religieuse. FR: mile Saisset. cu mé et la vie. | AE 'Auguste PE
 Te _ L'Opique et les Arts. | Camille Selden. "La Musique en Allemagne.' si
 < Mariano. [Le Philosophie contemp, en lialie, ee Stuart Mill. | Auguste
 Comte 'et la philosophie 'positive. &\$ édition. Utilitarisme. 9e édition, site
 1 KE. Faivre. e De le v PHARE des espèces. Antécédents de l'hégélinnisme
 in Ernest Bersot. Libre philosophie. Herbert Spencer. Classification des
 sciences. 7° édit L'individu contre l'Etat. 5° éd. Bertaulcé. De la philosophie
 sociale. Th. Ribot, La philos. de Sehopenhauer. 8° éd. Les maladies de la
 mémoire. 14° éd. Les maladies de la volonté. 15° éd, Les maladies dela
 personnalité. Qcéd. La psychologie de l'attention. 5*éd. E. de Hartmann.
 L& Religion de l'avenir. 4°édition. Le Darwinisme. \$e édition.
 Schopenhauer. Le libre arbitre, 8° édition. Le fondement de la morale. 7°
 édit, | Pensées et fragments. 15° édition, Marion. à. Locke, sa vie, son
 œuvre, 2° édit. - Liard. Les Logiciens anglais contemporalns. 4° édition,
 Définitions géométriques, 2e édit. " O. Schmidt. Les sciences naturelles et
 la philo_ sophie de l'Inconscient. A. Espinas. Philosophie expérim. en

Italie. John Lubbock. Le bonheur de vivre. 2 vol, 5° éd, L'emploi de la vie.
3° édit. PR . 3 50 UNS NS 9 OÙ d' d'Eichthal. SOUVERAINETÉ DU
PEUPLE ET GOUVERNEMENT, { vol. 3 fr. 50

: Mau. La justice pénale. Ne A. Levy.. Morceaux choisis des
 philos. allem. Roisel. De la substance. L'idée spiritualiste. 2° édit. Zeller. È
 Christ, Baur et l'école de Tubingue. Stricker. Du langage et de la musique. ”
 Coste. LS Les cos Lions sociales du bonheur « et de la force. 38 édition.
 Binet: Psychologie du raisonnement. 2 éd, &. Ballet. Langage intérieur et
 aphasie. 2° éd. Mosso. La peur. 9e éd. ; "S La fatigue intellect, etphys.2 éd.
 -. + Tarde. La criminalité comparée, 4° éd. - Les transformations du droit.
 9° éd. Les lois sociales. 90 édit. : Paulhan. Les nom affectifs. 2° édit, " J. de
 Maiïstre, sa phiosophie. Psychologie de l'invention, a Ch: Richet. |
 Psychologie générale. 4° éd. 2, ed Delboruf. Matière brute et matière
 vivante. Ch. Féré. Sensation 'et mouvement. 2° édit. Dee ent et criminalité.
 3° éd. Vianna de Lima. L'homme selon le transformisme. : -E. Arréat. se La
 Totale dans le done T'épopée et le roman, 2° édition. . : Mémoire et
 imagination (peintres, : musiciens, poètes et orateurs). Les croyances de
 demain. * Dix ans de philosophie (1890-1900). _ . De Roberty.
 L'inconvaissable, * . L'agnosticisme. 2° édit. La recherche de l'Unité.
 Avguste Comteet H. Spencer. 2e éd Le bien et le mal. Paeychisine social. .
 Fondements de l'éthique. - Constitution de l'éthique. Bertrand. Le
 psychologie de l'effort. .Guyau. : | La genèeo ds l'idés de roy. 2e 6 éd. on
 PAPERS « E: FA FÉLIX ALGAN, ÉDITEUR es + Mario Pilo. ;
 Philosophie. d'Ernest Renan. | Lombroso. L'anthronologie criminelle. ge éd.
 - Nouvelles recherches de mt et d'anthropologie criminelle. Les applications
 de FAAREOPORENS criminelle, | A : Thamin. Education et positivisme. 2
 éd. Pioger. . Le monde physique. | Queyrat. L'imagination chez l'enfant. 20
 édit. L'abstrartionu, son rôie dans l'éducation intellectuelle, Les caractères et
 l'éducation méralé. .. : G. Lyon. | La philosophie de Hobbes, : 5 -. Wundt. ne
 tHypnotisme et suggestion. | Fonsegrive. La causalité efficiente. Lors.
 Carus; MER La conscience du moi. u " Les lois sociologiques. 2e édit. Th.
 Ziegler, | La question sociale est une ques-:-. tion morale. 2e éd, L'EST | &..
 Danviile, Vi: .La psychologie de l'amour. 2° édit, Gustave Le Bon. Lois
 psychnologiques de' T'évolation n. des peuples 4° éd. » La Rayon ose des
 foules. %. éd. | G&. Dumas. °° Les états intellectuels dans Fe mé- | .
 Jancolie. | Les règles de Ja méthode sociologique. 2e édit. | Vie ns P.-F.
 Thomas. :La an ggestion, son rôle dans l'édu-. catiou intellectuelle, 2 édit.
 Morale et éducation, La psychologie du beau et de l'art. Dunan. PT :
 Théorie psychologique de' l'espace: . Lechalas. Étude sur l'espace et le

temps: " au KR. Aïlier, 4 F Lange. : Les émotions, | Fe < | _G, Lefèvre.
Obligation morale et idéalism, E. Dürkhein. es. ei

: Le déterminisme biologique. : "BIBL: DE PAILOS. |
 GONTEMP. . (FORMAT 1-19). . F. Pilon. - | La philosophie de Charles
 Secrétan, € Bouglé. Les sciences sociales'en Allemagne, 1... EE. Boutroux..
 : Contin æ. des lois de la nature. 3e éd. | J. Laehelier. Du fondement de
 l'induction: 3° éd -4..L. de Lançssan. _ Morale des philagophes chinois. |
 Max Nordau. "paradoxes psychologiques. 3° éd, _ Paradoxes sociologiques.
 3° édit. Psyeho- physiologie du génie et du talent. Je 6d. Marie Jaëil. | La
 musique etla psych o-physiclogie. G&, Richard. | Le {socialisme et }a
 science sociale. L. Dugas. 'Le rome et.la pensée symbuLa: timidité, 26 ädit,
 | Ficrens-Gevaert, Essai sur l'art contemporain. Ea tristesse contemporaine.
 3-64. - Psychologie d'une ville, Essai sur "Bruges. . re F. Le Dantec. + j 04
 individualité et l'erreür individua-Lemarckiëns et darwiniëns. f[liste, + '
 Mes mémoires. 3° éd. Système de logique déductive et #.. 'inductive. 4 édit.
 2 vol. Essais sur la Religion, 4° édit. 5 fr. EL. Dauwriac. La psychol. dans
 l'Opéra français. . A. Cresson, 'La morale de Kant, .. si P. Regnaud. Précis
 de logique évolutionniste, ; Comment naissent les mythes. EE. Ferri. Les
 criminels dans l'artet la littér. ue . _ Novicox. L'avenir de. la race blanche.
 KR. €. Herckenrath. | : Probl. d'esthétique et de morale. | G. Mifhaud. :
 Éssai sur. les conditions et les li"mites de la certitude ISSUES, "Le Re |
 VOLUMES IN-8 | Lu 5. 7 50 et AOfr.; cart. angl, {fr. de plus par vol. ;
 reliure, 2 fr. | Bd, à 1. Ag CASSIZ. Der espèce el de classifications. Sfr, |
 Stuart Mill. D fr. 20 fr. Hique. G&. Renard. Le régime socialiste. 2° édit. H.
 Lichtenberger, La philosophie de Nietzsche. 6° éd. Aphorismes ct fragments
 choisis _de Nietzsche. E. d'Eichthal. Correspondance: inédite - Stuart Mill
 avec G, d'EHichlhul, Les probl. sociaux et le socialisme. - Me Lampérière. |
 Le rôle social de la femme. M.'de Fleury. L'ame du eriminal. Gssip-Lourié.
 Pensées de Tolstoï. Philosophie de Tolsioï. La philos. soc. dansie théät,d'
 llsen. Lapie. La justice par l'Etat. . .Æ, Wechmiakoff. -Savants, penseurs et
 «rlstes. | E. Marguery. L'œuvre d'art et l'évolution. Hervé Blondel. Les Do
 ue de la vérité. Mauxion. L'éducation par l'instruction et les théories
 pédagogiques de Herbert. nn Duprat. | Les causes sociales de la folie.
 bergson. Le rire, 20 édit, Kanon. L'évol. du droit et la conscience soc.
 Brunschvicg. Inirodution à la vie de l'espæit. E. Fournière. Essai sur
 l'individualisme. -. _ E. Murisier. Les nid. du sentiment religieux. A.
 Narville. Nouvelle classification des scien. , 2e édit. G. Palante. Précis de
 sociologie. ces m" Herbert Spencer. Les premiers principes. \$° éd. 10 fr.

Principes de psychologie. 1 vol, 20 fr. Principes de biologie. 2 vol. 20 a.
Princip. de sociol. 4 vol. 36 fr. 9 Essais sur le progrès. 5^e éd. 7 fr. 50 Essais
de politique, 49 éd. 7 fr. 50, 7^e de J.

Essais sc onliiaues. 3° éd. 7 fr. 50 De l'éducation physique,
 intellectuelle et morale. 10° édit 5 fr. (V. Bibl. sc. intern., p. 1 et 2.) Collins.
 Résumé de la phil. de H, Spencer. 3° éd. A0 fr. Emile Saigey. Les sciences
 au xvif siècle. La physique de Voltaire. 5 fr. Paul Janet. Les causes finales,
 3° ädit. 10 fr. OEuures pbil.de Leibnitz.2vol. 20 fr. Th, Ribot. | L L'hérédité
 psycholog. 5° éd. 7 fr. 50 La NE anglaise contemporaine, 3 éd 7 fr. 50 La
 psych, allom. contemp. 4° éd. 7 fr. 50 La psych, des sentim. 8° éd. 7 fr. 50
 L'évolution des idées générales, 5 fr. L'imagination créalriee. o fr. | Aïf.
 Fouillée. La liberté et le déterminisme.7 fr. 50 Critique des systèmes de
 morale contemporains. 4° éd. ° 7 îr. 50 La morale, l'art et la religion d'après
 Guyau. 4° éd. 3 fr, 79 L'avenir de la métaphysique fondée an» l'expérience,
 2° édit. 5 fr. L'évoluiicn. des idées-forces.7 fr, 50 La paych.des idées-
 forces.2vol.15fr, Fempéramentetcaractère. 7 fr. 50 Le mouvement idéaliste.
 7 fr. 50 Le mouvement posiliviste, 7 fr. 50 Psych. du peuple français, 7 fr.
 50 .La France au p. de v. moral. 7 50 Bain (Alex.). La logiq. induct. et
 déduci. 8°éd, 8 vol. 20 fr, Les sèns et l'intell. 3° édit. 10 fr. Les ématians et
 la volonté, 10 fr, Matthesv Arnold. La crise religieuse. 9 fr. 50 Flint. La
 philosophie de l'histoire en Allemagne. | 7 fr. 50 Liard., La science. positive
 et la métaphysique. 4° édit, 7 fr, 9 Descartes. 5 fr. Guyan. La morale
 angi.'cant. 4°6d. 7? fr. 50 Les problèmes de l'esthétique contemporaine. 69
 éd. o fr. Esquisse d'une morale sans abligation ni sanction. 5° éd, : 5 fr.
 L'irréligion de l'avenir.7t éd, if. 0 L'art au point de vue sociol. 7 fr. 50
 Térédité ?t éducation. 5° 6d, o fr, Et he ' L rretares Le ne 77! Le; De ain”
 OR SC ET Me Cd sé ‘ ANUS ECO ORNE ET CE Lt. = re || FÉ LIX
 ALCAN, É iDITE UR E, Naville. La logique Me à éd. Ste. La physique
 moderne. 2 édit. 5 fr. La définition de la philosophie. 5 fr, . Les philosophies
 négatives. Marion. La solidarité morale. 5° édit; si fn Schopenhauer. : ...:
 Aphorisme sur la sagesse dans la”, vie, 6° éd, de la raison suffisante, , ‘D fr.
 : Le monde comme volonté et représentation. 3 vol. 8° éd. 22 fr, 50 James
 Sully. Le pessimisme. 2° éd. 7 fr. 50 Etudes sur l'enfance. 310 fe.
 Buchmner, : Science eb nature, 2° édition. 7 fr. 50, Louis Ferri.. _ La
 psychologie de l'association, depuis Hobbes. 1 de. 50. Seailles. | A Ess, sur
 lo génie dans l'art. 2éd. ser. se Prever. 0 Éléments de physiologie. Hate 7. .
 L'âme de l'enfant. — A0 fr Ad. Franck, Le La philosophie du droit eivil. 5
 fr, : Claus. . L'aiternative. 2° éd, | en Bernard Perez... Les trois premières
 années de l'en- : fant, 9° édit. !: 5 fr. . : L'enfant de trois à sept ans. intell.

dès le berceau. Lombroso. ce E La femme criminelle et la prostituée Je
collab, avec M. FEnRER0o).: _ 4 vol. in-8 avec planches, 15 fr. Le crime
polit. et les révol. (en col lab. avec M. Lascui). 2 vol. 15 fr. = "bomme
criminel. 2 vol. avec He - 36 fr," L'éduc. | Ladovie Carrau _ . °:: La
philosophie religieuse en Angle -... terre depuis Locke. Sergi. Le
psychologie physiolo giq. 1 fr. His Piderit. | La mimique et la physiog
nomonie, : avec 95 fig. Fonsegrive, . Le libre arbitre. 8° éd. 10 fr Roberty
(£. de). L'ancienne et la nouvelle philonge... : phie. a fr. OÙ :. | La
philosophie du siècle. Le me . st, Eg, DU FA .Bfe La quadruple racine du
principe 5 fr. _ . L'éd. mor. dès le berceau. 4° éd, un E L LEURS.

oo. Garofalo. "La criminologie. 49 édit. 5 La ne socialiste, Lit 2
 G. Lyon. : L'idéalisme en Angleterre au xviii^e siècle. | 7 fr. 50 b r Fe 50 _ S
 fr. 5 Souriau. | L'éschétisme du mouvement. 5 fr. ? La en dans l'art. 5 fr. OP .
 Paulhan. A ne ne et les éléments de l'Esprit. 40 fr. Esprits logiques et esprits
 faux. 7 fr. 50 : Barthélemy Saint-Hilaire, : La philosophie dans ses rapports
 _*.. 'avec les sciences et la religion,. Sfr, ; Pierre Jan et, Es 'automatisme
 psychol. 5^e éd. 7 fr. 50 1. Bergson. Essai sur les données immédiates de la
 conscience, 2^e édit, 8 fr. -79 : Matière et mémoire, | _E. de Laveleye. : De la
 propriété et de ses formes * primitives.. 5^e édit. 10 fr. "Le gouvernement
 dans la démocratie: Me, 3^e éd., 2 vol. 45 fr. eo _Kicardou. : .De l'idéal. 5 fr. À
 Romanes, en L'ével. ment. chez l'homme, Tfr. 50 RECU . Pillon, oi |
 L'année philosophique. 10 vol. : 1890, : 1801, 1892, 1894, 1895, 1896, 1897.
 | 1898, 1899, 1900, Séparém. 5 fr. Ne . -Brunse hvieg. EM ce ' Spinozs. , 3
 fr. 7 : Le modalité du jugement 5 fr. . " Es. .Picavet. : Les colonies. ; 10 fr. -
 Érnneys Myers et Podmore Fe Les hallucinés, télépath. 5^e éd, 7 fr. 5Ù ru
 "Arrêt. | Parshoogi du peindre. 5 de Fi vus oal, Ce "Le crime et la peine. 3
 éd. 10 fr. ' La criminalité politique. 5 fr, É Le crime et le suicide un 7^e ee ue
 nu 10 fr, MER rs Mistl | Physologie de l'art, . - Efr. ... Dewaule. ' Gonâillac et
 la psychologie anglaise : contemporaine. . D fr. 2 Ee Bourdon. : de
 L'expression des émotions et des = be ee le da Dr. Larmes 3: 7 -, , en tête =
 one à CR Ex : : PLA ne . s; " 13% fr ts. G >. ! 5; Men te a se f: Pi ET ares É
 Fe. pre drame Hg En Lt he © dE, Nes te vu anne en Spies nn. 5 fr. : 5 BIBL.
 DE PHILOS, © CONTENP. (FORMAT IN- 8) L. Bourdeau. é Le problème
 de la mort. 3^e éd. 5 fr, Le problème de la vie. Novicovxr. Les luttes entre
 soc. humaines. 10 fr. Les gaspill. des soc. modernes. 5 fr, Dnriheim. De la
 div. du trav. soc. 22 éd. 7 fr. 50 Le suicide, étude sociale. 7 fr. 50 L'année
 sociologique 1^{re}, 9, 3^e et 4^e années (1897-1898-1899-1900 chacune. _ {0
 ir, Payot. L'éducation de la volonté. titéd, 5 fr, De la érovanche. » fr. Ch.
 Adam. La philosophie en France (première moitié du xix^e siècle). 7 fr. 50
 H. Gldenberg. Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté, 26 éd. 4 fr,
 50) ed. Pioger. | _ La vie et la pensée. o fr. La vie sociale, la morale et Île
 progrès. 0 fr. Max Nordau. A 2v. 5^e éd. 17 fr. 50 Les mensonges
 conventionnels de notre civilisation. 46 éd. 5 fr. . P, Anbry. La contag. du
 meurtre, 3 éd, 5 fr. Er, Martin, La perception extérieure et la science
 positive. sr A. Godfernanx. Le sentiment et la pensée. 5 fr. L Emi. Boirnae.
 L'idée de phéromène. 5 fr. L. Lev y-Brubhl, La philosophie de Jacobi. D PE.

Lettres inédites de J. Stuart Mill h Auguste Comte. 40 fr. La philos. d'Aug.
 Comte. 7 fr. 50 G. Ferrero. Les lois psychologiques du symbolisme. 5 fr. G.
 Tarde. . La lngique sociale. 7 fr. 50 Les lois de l'imitation., 2° éd. 7 fr, 50
 L'opposition universelle. : 7 fr, 50 L'opinion et la foule. o fr, G. de Grec,
 Letransformisme social.2 6d,7 fr .50. Crépieux-dJaunin, L'écriture et le
 caractère 49 éd, 7 fr, 50 Fr. Izoulet. La cité moderne. 4° éd, 10 fr. Le tt EX
 Lee ; ne : = ST AR muqueuse Crre ere heinih es vue EN RET 7 fr. 50. AAA
 ee LD, Te

-* . . ' A ss LS . 4 : ' Eu . : SI / . nn ETC |Réalisme métaphysique,
 é La La classific. des sciences. + hi 5 fr. 4 7 Lang. Mythes, < cultes et
 religions. 40 fr. Récéjac. La connaissance mystique, Ofr. Aus. Comte. ut | fr,
 50 _ Duproix. Kant et Fichte et le problème de l'éducation. nitr, Brochard.
 De l'e erreur -2e éd. | - Em. Bontroux. Études d'hist. c'e laphilos. 7 50 fr. "€. Piat.
 La personne humaine. 7 fr. 50 Destinée de l'homme. o fr. * P.
 Malapert. _ Les éléments du caractère. 5 fr. - J.-M, Baldwin. Le
 développement mental chez 4 uns et dans la race. '7 fr, 50 &. Fulliquet. |
 Sur 1 oblig gation morale. | Scan Pérès. L'art et le réel. _". H. Lichtenberger.
 Richard Wagner, poète et penseur. Re édit. 40 fr. + E. Goblot. Ste. 7 | fr.
 50 D Ér. | A. Bertrand. L'enseignement intégral. PAU Les études dans la
 démocratie. 5 fr. E. Sauz y Escariin. L'iadivida et la réforme sociale. fr. 59
 Max Muller. : Nouv. études de Mythol. A. Coste. Pnées d'une sociol. ob]. 8
 fr. 75 L'expérience des peuples. Durand de Gros. Taxinomie générale.
 Esthétique et morale. Variétés philosophiques Re éd. K. Raubh. De Ja
 méthode dans .la psycholo_gie des sentiments. 5 fr. | @.-L. Duprat.
 L'instabilité mentale. IL. Gérard-Varet, 49 fr. 50 o fr. D fr. 5 à L'ignorance et
 l'irréflexion. ; 5 fr. ; Goulommiers. —... Me # qe mirent 8 fr. 7. 10 fr. 0 fr.
 rÈUx, ALCAN, ont Î Les timides et la Lee | È il il il I DIN | ï L'éducation
 des sentiments. P. Félix Thomas Gastave Le Bon. Psychologie du
 socialisme. fr, 50. A. Espinas. La philosophie sociale au xvini 88 Ï cle et la
 Révolution. TE 50: Haunequin. Si ; . Ess. sur l'hypoth. des atomes. Tr. 50.
 KR. de la Grasserie. De la psycholosie des religions. Guvré. | Form.lit. de la
 pensée grecque. 10 fr, Renard. Si | FE La méthode scientifique de l'his- :
 toire littéraire, . 10 fr. : Bouglé.: | Les idées égalitaires. * 8 fr. L | Lechartier.
 David Hume, moraliste et socio- : . logue.. " 3 fr. : Sollier. + H. Hoffding.
 Esquisse d'une psychologie ndée sur l'expérience. | 7 fr. 50. Aleugry. He 0
 La . sociologie chez. Abe Comte. : CE . Dee SE Barzellotti, _ La.
 philosophie de H. Taine. tr. 50. | : Stein. La question sociale au point - 46"
 e. | 10 Les, F. | vue philosophique. _ KRenouvier. - taphys. Tir 507 Sighele.
 _ La foule criminelle. + 5 fr. Leclère. _ :Le droit d'affirmer. | E fr, ë E.
 Halévy. : La form, du dicalisme pq 2 Î. Lajeunesse de Bentham, Tfr. 50 : II.
 Ævol. de La doctr, utilitaire, 14789-18145. P. Hartenberg. ALE DE
 FRANCE SL. Rte sus Pet. en 50 Fr | 5 fr Eu shoot de l'idiot et de Time as "
 bécile, 20 éd. 5 fr. : _ K Le problème de !a mémoire fr. 8: Ré | 6 Damas ©.

ce | La tristesse-et la joie, 7fr. 50 É “ RE TA: Les dilem. de la métaph. pure:
5 DE LT His. et solut. des problèmes Mé- : zu

LAÏNE ; aies in-18 5 cha ique port broché s 2 fr. 50. * . uutEX
 TRA IT DU CATALOGUE sui Re LH Take. ue :E.de Roberty. | Enrico
 Perri. dl on Philosophie. de l'art dans . nadia cube. Les criminels dans Part.
 ail EE Pays-Bas:29 édit. fAgnosticisme. 2 éd. littérature. À Paul Janet. Le
 matérialisme cont. 6° éd. “:” Origines du social. contemp. : . Laphilosophie
 de Lamennais. E J. Stuart Mill. . Auguste Comte, 69 édit, L'utilitarisme. 9
 édit. . Corresp. avec G. d'Eichthal. _ Herbert Spencer. | Classification des
 sciences. % . L'individu coute l'Elat. 4e éd, 3 . Th. Ribot. ; Le psych. de
 l'attention. 6° éd. . La philos. de Schnpen. 8° éd. _ Les mal. de la mém. 15°
 édit, Les mal. de la voionté. 16€ éd. ” Lesmal.dela persunnalité9té.
 Hartmann (E. de). Le religion de l'aveñir. 4° éd. > Divwitisme: :6*:é dite
 LAS ‘Schopenhauer.” Fine Mar. e Ÿ Essai surle libre arbitre '8séd ”| “.
 Fond. de la morale. 6° édit. . SE: he el fragments. 46°, éd. k i Loghe, à sav
 vie, sc éd” EU. Æ "La d. D 0 . Logiciens angl, contem. 3° éd. PÉREUQNE
 géoutét. 2° 8d, «. Naville. 2 rhone nee 12, 80 éd. : . “Le peur. 99 -édt.. “ Le
 fatigue. 3e édit. La criminalité comparée. 4éû. : Les transform..du droit, 2°
 éd. ‘Les lois sociales: 2° éd. Dir, Gh. Féré. cDégénétescence et criminal.
 pentes et mon vemert Qtéd. EPL .La genèse del idée . Lombross, :
 L'anthropol, criminelle. 3° éd. . Nouvelles recherches de psy:-@hiat. et
 d'anth ropol. crim, “Les applications : es, anthr. crim. É re Tissié Le 3% Les
 rôves, 2° édit. à J. Lubbock. Le bonheur de vivre. (2 nf: L L'emploi de la
 vie. ae édit. ra pr La rocherrhe de l'unité. 2" éd, Aug, Comic et H. Spencer.
 Le Bien et le Maui. 2° éd. Le psychisme social. 2° édit. Les fondements de
 l'éthique, Constitntiin Je l'éthique. Frédéric N'etzsche. Georges Lyon. La
 philosuptiie de Hobbes, Quevyrat. L'imeyination chez l'enfant. L'abstractinn
 dans l'édue. Lea caract, et l'éduc. morale. La logique c..uz l'enfant, Wundt.
 Hypnotisme et suggestion. Guillaume de Greeëet. Les lois socioiologiques.
 3#édt. Gustave Le Bon. Luis psychol. de l'évolutigpn Fin sx des peuples.
 D* édt..." Psychoïopie des foules: 6* éd, / FL 6. Lefèvre. -Obligat.: ‘morale
 et idéelisme. En Durkheim. | P; -F, Thomas. © La suggestion et l'éduc. 2°
 éd, Moraie et éducation. Dunan. Thévrie psvchol, de l'espace, R. Allier,
 Philosophie d'Ervest Renan, Lange. Les émotions. . E. Boutroux. Contine.
 des lois ñe la nature. L. Dugax. Le psittacisme, La timidité. 2° édtiou.
 Psychologie du rire, C. Bouglé. Les sciences soc. en À fem. Marie Jaëll.
 Musique et psychophysio!. Max Nordau. Paradoxés psychalog. 3° édit,
 Paradoxes sociolog. 3° édit, Génie et Lalent. 2° édit. J.-L, de Lanessan.

Morale des.philos. chinois. G. KRichard, Social. etscience sociale 9* én, ‘ F.
 Le Dantec. ‘Le déterminisme bioloique, L'individuaalité Lamarckiens et
 Dur winieus Fiérens-Gevaert. Essai sur l'art contempereau.. La tristesse
 conitomp. 3° éd. Psychologie d'une ville. A. Cresson. Le morale de Kani. a
 ee : Couommiers. — Imp. Panr PKODNA, é be an #4. # Règles dela
 méthode sociol0® : ” Social, ‘ ! L JésrAnna Lampérièr ë: 399-199? J,
 Novicow. L'avenir de ia race blnñghe. G. Milhaud, La certitude lonique: 44.
 Le rationnel. ane Herckenrath. Esthétique et morale, . F. Pillon. .". Philus.
 de Ch. Secrétun.H. Licbtenbs or . Philos. de Nietzsuhe.: Ge édi: £ drag. et
 aphor.de Nietzsche re QG. Renard: . Le régime sociulisté: Ossip-Lourié:
 pébiiss de Falstoï* ne La philosopaié de. Fos hs La philos. sociile dans ben
 M. de Eleürÿi: 2 .L'ème du criminel. SE Lé rôle social der: 1 Tue PF. Lapie.
 Ke La eee par l'État. ; "es roblèmes sociaux E. Marguery. L'œuvre d'art et
 Févalntion. Duprat. Les causes sociales ds la foi d'Eichthal# : me ee
 L'évolution “ ne à s - B L LS ES Le rire. 2° gs Le Brunschvicg. Introd. à la
 vie de l'esprit. Hervé Blondel. Approximations de la véril Mauxion,
 L'éducation par l'instructio Arréat. Dix ans de philosophie. F. Paulhan. .
 Psychologie de l'invention. Les phénomènes al'ectifs 206 Murisier. Malad,
 du sentim. relixieu Palante. Prénis de snciologie. F'ournière. Essai sur
 l'individuelisme. Grasset. | Les limites de la biologie. Encausse Occultisme
 et Spirilualisme A. Landry La responsabilité pénale. Sully Prudhomme et
 Ch. Richet Frobl. des canses finales. E, Goblot Juslice et Liberté.